LES

PIGEONS

DE

VOLIÈRE ET DE COLOMBIER.



Paris.

AUDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1824

A CAROLO DARWIN
PATRE SVO
LEGATVM ACCEPIT
FRANCISCVS DARWIN
Harry Soane. 1888.

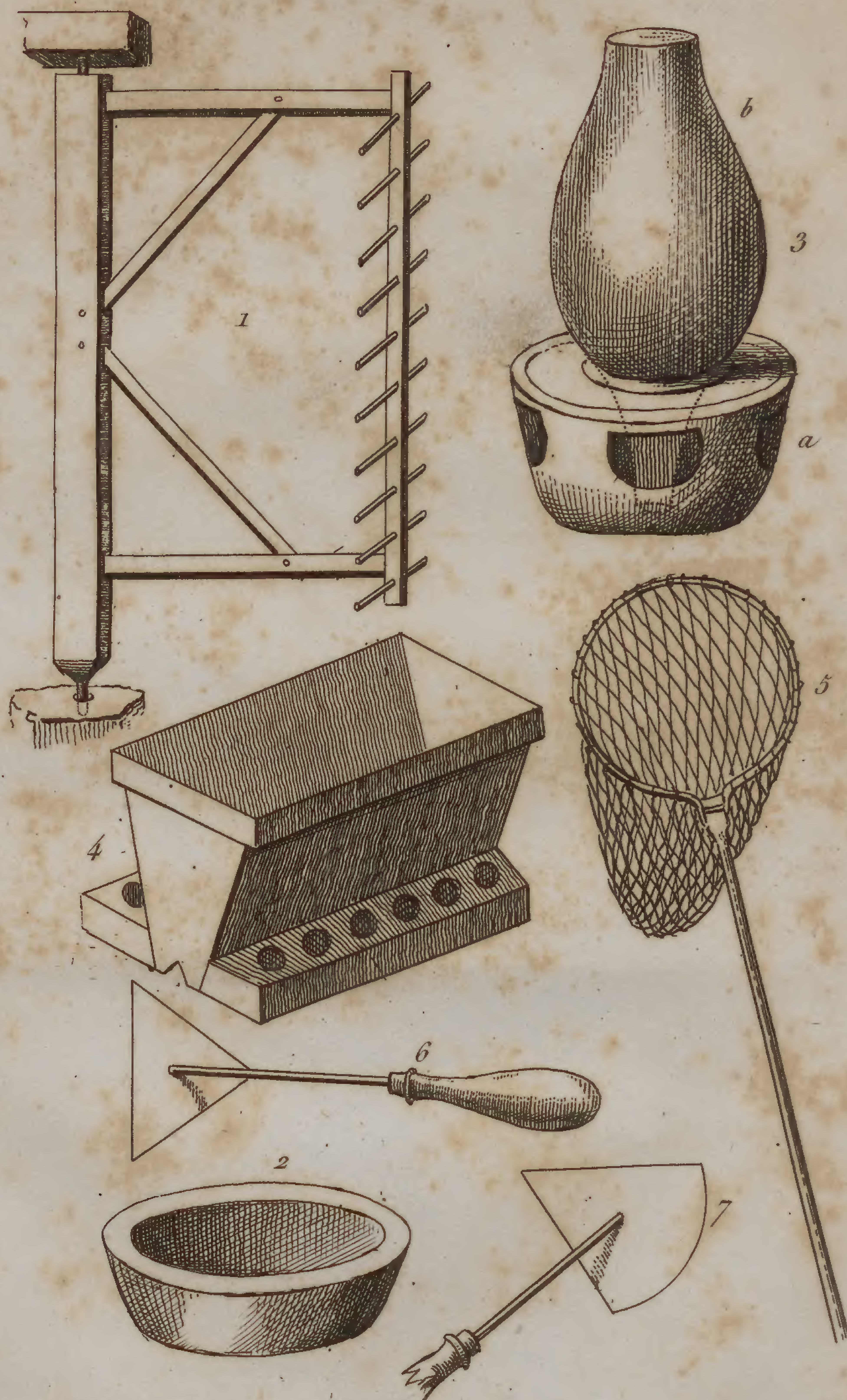
HISTOIRE NATURELLE
ET MONOGRAPHIE
DES
PIGEONS DOMESTIQUES.

On trouve cet ouvrage aux adresses suivantes :

A		
Amsterdam,	chez	S. Delachaux.
Angers,	—	Fourrier-Mame.
Besançon,	—	Girard.
Bordeaux,	—	Veuve Bergeret. Gassiot.
Bruxelles,	—	Lecharlier. Demat. Tarlier.
Caen,	—	Lebaron.
Cambrai,	—	Hurez.
Clermont,	—	Thibault-Landriot.
Dijon,	—	Lagier.
Gand,	—	Hubert Dujardin.
Genève,	—	Paschoud.
Hâvre,	—	Chapelle.
Lausanne,	—	Michoud.
Liége,	—	Desoer.
Lille,	—	Bronner-Bauwens. Vanakere.
Londres,	—	Martin Bossange.
Lyon,	—	Maire. Bohaire.
Mans,	—	Pesche.
Marseille,	—	Masvert. Camoin frères.
Metz,	—	De Villy.
Milan,	—	Bocca.
Mons,	—	Leroux.
Moscou,	—	Fr. Riss.
Nantes,	—	Madame Busseuil jeune. Mellinet Malassis.
Rennes,	—	Duchesne.
Rouen,	—	Frère aîné.
Strasbourg,	—	Treuttel et Vürtz. Levrault. Février.
Toulouse,	—	Devers.
Turin,	—	Bocca. Pic.
Valenciennes,	—	Lemaître.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.





Ustensiles de la Volière et du Colombier.

LES PIGEONS

DE

VOLIÈRE ET DE COLOMBIER,

OU

HISTOIRE NATURELLE ET MONOGRAPHIE DES PIGEONS DOMESTIQUES,

RENFERMANT

LA NOMENCLATURE ET LA DESCRIPTION DE TOUTES LES RACES ET VARIÉTÉS CONSTANTES CONNUES JUSQU'A CE JOUR; LA MANIÈRE D'ÉTABLIR DES COLOMBIERS ET VOLIÈRES; D'ÉLEVER, SOIGNER LES PIGEONS, ETC., ETC.

DÉDIÉE A SON ALTESSE ROYALE

Madame la Duchesse de Berry,

PAR MM. BOITARD ET CORBIÉ.

AVEC VINGT-CINQ FIGURES DE PIGEONS PEINTS D'APRÈS NATURE.

A PARIS,

CHEZ { AUDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, rue des Maçons-Sorbonne, nº. 11.
CORBIÉ, OISELIER DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRY, quai de la Mégisserie, nº. 66.

1824.

Les contrefacteurs seront poursuivis selon la rigueur de la loi.

Extrait du code pénal.

Art. 425. Toute édition d'écrits, de composition musicale, de dessin, de peinture ou de toute autre production, imprimée ou gravée EN ENTIER OU EN PARTIE, au mépris des lois et règlemens relatifs à la propriété des auteurs, est une contrefaçon, et toute contrefaçon est un délit.

Art. 427. La peine contre le contrefacteur, ou contre l'introducteur, sera une amende de cent francs au moins et de deux mille francs au plus; et contre le débitant, une amende de vingt-cinq francs au moins et de cinq cents francs au plus.

La confiscation de l'édition contrefaite sera prononcée tant contre le contrefacteur que contre l'introducteur et le débitant.

Les planches, moules ou matrices des objets contrefaits seront aussi confisqués.

PARIS.--IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

A Son Altesse Royale

MADAME

la Duchesse de Berry.

Madame,

La protection éclairée que votre Altesse Royale daigne accorder aux sciences naturelles nous imposait le devoir de lui dédier

cet ouvrage. En nous permettant de faire paraître sous ses auspices ce travail, fruit de longues années d'observations et d'expériences, Votre Altesse Royale l'a honoré du suffrage le plus précieux que nous ayons pu ambitionner. Puisse-t-elle l'agréer comme un tribut d'amour et de respect.

Nous avons l'honneur d'être,

Madame,

AVEC LE PLUS PROFOND RESPECT,

De V. A. R.

Les très-humbles et très-obéissans serviteurs,

BOITARD, CORBIÉ.

AVANT-PROPOS.

Au premier coup d'œil il paraît aisé de faire l'histoire des immenses tribus de pigeons, qui, depuis des siècles, peuplent les colombiers et les volières répandus avec profusion sur toute la surface du monde civilisé. Vivant habituellement avec l'homme, soumis à ses soins et à ses caprices, les pigeons ont dû beaucoup être observés; il ne s'agit donc que de réunir en un corps d'ouvrage le résultat de ces observations et voilà un livre tout fait. Cette manière de raisonner paraît concluante d'abord; mais, lorsque l'on veut mettre la main à l'œuvre, on est fort désappointé de ne trouver aucun des matériaux sur lesquels on devait compter, de n'avoir aucun moyen de s'en procurer, et l'on voit avec surprise que le pigeon, un des plus anciens esclaves de l'homme et surtout un des plus utiles, a toujours été négligé par les naturalistes qui ne s'en sont pas du tout ou fort peu occupés : la preuve de ceci, c'est qu'il n'existe pas un seul traité consacré à l'histoire intéressante de ces animaux, et que le peu qu'on en a dit est disséminé dans des ouvrages généraux d'histoire naturelle.

Il serait curieux de rechercher les causes qui

ont déterminé nos naturalistes à négliger entièrement l'histoire des pigeons domestiques, tandis qu'ils consacrent de l'argent, des soins, et leurs veilles laborieuses, à se procurer et à décrire des pigeons étrangers dont ils ignorent les mœurs, et surtout l'utilité qu'on pourrait en retirer. Croiraient-ils qu'un animal doit être méprisé par la raison même qu'il est utile et généralement répandu? que son importance scientifique est en raison inverse de son importance économique? Ou bien pensent-ils que la gloire d'un auteur n'existe que dans l'augmentation d'une stérile nomenclature, dans la création d'un système assez souvent ingénieux, mais toujours inutile aux progrès de la science? Cette science elle-même n'est réellement quelque chose que lorsque son étude peut conduire à des découvertes applicables aux besoins de la société. Selon moi, un homme qui enseignerait à ses contemporains des moyens efficaces pour augmenter les produits de leurs colombiers, aurait rendu un service plus important, que celui qui déterminerait sans réplique la grande question de savoir si les pigeons doivent appartenir à la classe des passereaux de Linnée, ou s'ils doivent faire un ordre particulier comme le pensent Brisson, Latham, etc.; ou enfin si on doit les ranger dans les gallinacés des autres auteurs.

Buffon, qui n'était ni nomenclateur ni partisan des systèmes, est le premier, ou pour mieux dire le seul, qui se soit occupé de jeter un peu

de jour dans l'histoire de ces animaux. Il a ébauché pour les pigeons domestiques le même travail qu'il a exécuté pour les chiens; mais comme il y mettait sans doute beaucoup moins d'importance, il y a aussi porté une critique moins sévère, et quelques erreurs lui sont échappées. Les auteurs qui l'ont suivi se sont contentés de le copier servilement. Enfin l'estimable M. Vieillot, dans le nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, édition de 1818, a donné quelques détails pleins d'intérêt, et la description de quelques variétés nouvelles, inconnues à Buffon; mais il n'a pu dépasser le cadre que lui imposait un dictionnaire, et son travail est resté insuffisant: c'est cependant ce que nous avons eu de mieux jusqu'à ce jour.

On voit aisément, par ce que je viens de dire, qu'en entreprenant de faire un ouvrage complet sur cette matière, j'étais dans l'impossibilité d'étayer mes observations sur les ouvrages des auteurs, puisqu'ils ont à peine décrit quelques races des plus communes, et par conséquent des moins estimées. J'étais fort effrayé lorsque j'envisageais l'immensité de la carrière absolument neuve où j'allais me jeter, parce que je me défiais de mes propres lumières. Je résolus d'adjoindre à mes travaux M. Corbié, oiselier de S. A. R. madame la duchesse de Berry, le seul homme, peut-être, capable de les bien diriger. Depuis quarante-cinq ans, toute son occupation est d'élever des pigeons de race, de les étudier, et de prendre

note de ses observations. Je fus presque assuré du succès de cet ouvrage lorsqu'il voulut bien devenir mon collaborateur, et me fournir ses notes précieuses.

Pour rendre ce traité véritablement indispensable à toutes les classes d'amateurs, il ne suffisait pas de décrire, quand même on l'eût fait longuement, les nombreuses variétés offrant de l'intérêt; une description, quelque soignée qu'elle soit, ne vaut jamais une gravure; mais quand l'une parle à l'esprit en même temps que l'autre aux yeux, l'homme le moins accoutumé à l'étude saisit de suite l'identité des individus, et n'est plus embarrassé pour déterminer la nomenclature. Cette raison m'a décidé à donner une figure coloriée d'un individu de chaque race, dessinée par moi-même, avec la plus scrupuleuse exactitude et d'après la nature la mieux choisie.

B.

HISTOIRE NATURELLE

DES

PIGEONS DOMESTIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire générale des pigeons.

Les pigeons, réunis aux tourterelles, forment ensemble une nombreuse tribu d'espèces dont le placement systématique, dans la série des oiseaux, a beaucoup embarrassé les naturalistes. Linnée en a fait un genre de ses passereaux, *passeres ;* Brisson, Pennant, Temminck et Latham, les isolent dans un ordre particulier, tandis que Cuvier et d'autres auteurs en font une division des *gallinacés*.

Les caractères génériques de ces oiseaux sont : bec faible, grèle, droit, comprimé latéralement, couvert à sa base d'une membrane voûtée sur chacun de ses côtés, étroite en devant; mandibule supérieure plus ou moins renflée vers le bout, crochue, ou seulement inclinée à sa pointe; narines oblongues, ouvertes vers le milieu du bec, placées dans un cartilage formant une protubérance membraneuse, plus ou moins épaisse, plus ou moins

molle; langue pointue et entière; pieds marcheurs, courts, rouges dans la plupart, à ongles simples; quatre doigts, trois devant, un derrière; les antérieurs rarement réunis à leur origine par une petite membrane, presque toujours totalement libres; ailes allongées et pointues, ou arrondies et médiocres; corps charnu et savoureux; nourriture consistant en fruits, grains et semences qu'ils avalent sans les briser avec le bec; nid fait sans art sur des branches d'arbres ou dans des trous; monogamie.

Comme les passereaux, les pigeons sont monogames, c'est-à-dire qu'une femelle suffit à un mâle. Ils restent ensemble pendant toute la saison des amours, et travaillent en commun à la construction d'un nid; tous deux partagent les soins de l'incubation, et de l'éducation de leurs petits. Ceux-ci sont long-temps nourris dans le nid avant d'en sortir; ils naissent aveugles et incapables de choisir leur nourriture que le mâle et la femelle leur apportent tour à tour; enfin ils ne se hasardent à quitter le berceau qui les a vus naître, que lorsqu'ils sont entièrement couverts de plumes. Les gallinacés, au contraire, sont polygames, et le mâle, dans plusieurs espèces, peut servir à un grand nombre de femelles. Celles-ci s'occupent seules à préparer le nid pour leur nouvelle famille; elles pondent un grand nombre d'œufs, les couvent, et font éclore leurs petits sans que le mâle ait l'air d'y prendre le moindre intérêt. Dès que les petits sont éclos, ils voient, marchent, quittent le lieu de leur naissance, savent reconnaître et pren-

dre leur nourriture sans le secours de leurs parens. Outre cela, les gallinacés ont le doigt postérieur articulé sur le tarse beaucoup au-dessus des doigts antérieurs, ce qui leur ôte la faculté de saisir un juchoir avec solidité, et les condamne à rester sur la surface du terrain sans jamais se percher, comme font les passereaux et les colombes.

Tous ces caractères sont plus que suffisans pour séparer les pigeons des gallinacés; mais nous allons trouver des raisons pour les ôter aussi de la classe des passereaux. Lorsque ces derniers boivent, ils prennent de l'eau dans la mandibule inférieure de leur bec, et la font couler dans leur gorge en élevant rapidement la tête presque verticalement; tous font plus de deux œufs; ils placent simplement dans le bec de leurs petits la nourriture qu'ils leur apportent; enfin ils n'ont pas la faculté d'enfler leur gorge. Les pigeons, au contraire, plongent leur bec dans l'eau quand ils boivent, et aspirent d'un seul trait toute la quantité de liquide dont ils ont besoin; ils ne font jamais que deux œufs; ils nourrissent leurs pigeonneaux en leur versant dans la gorge, d'une manière particulière, des alimens préparés dans leur estomac; ils savent aspirer un plus ou moins grand volume d'air, et le retenir dans leur œsophage autant de temps qu'ils le veulent. Tout ceci prouve une organisation intérieure tout-à-fait différente, outre que la singularité de leurs caresses, la nature de leur plumage et leur défaut de chant, les éloignent davantage encore de cette classe d'oiseaux.

Il résulte de ceci que les pigeons doivent faire, comme le pensent Temminck, Levaillant, et d'autres naturalistes, un ordre à part, que l'on pourrait cependant intercaler entre les passereaux et les gallinacés, faute de pouvoir lui trouver une autre place.

On connaît quelques pigeons qui, en état de liberté, se nourrissent de baies et même d'insectes; mais généralement ils sont granivores, et tous ceux réduits à l'état de domesticité vivent de graines. Ces alimens subissent dans leur œsophage, ou *jabot*, une première macération qui les rend plus faciles à digérer quand ils sont descendus dans l'estomac, ou *gésier*. Ce gésier est revêtu de muscles très-épais, très-forts, et garni en dedans d'une membrane veloutée et coriace; il exerce sur les alimens une forte action mécanique. Les pigeons, comme presque tous les oiseaux, avalent une certaine quantité de petites pierres, qui, mêlées avec les graines déjà ramollies dans le jabot, se trouvent en trituration avec elles, et achèvent par leur dureté de les réduire en une pâte alimentaire.

Tous les oiseaux ont les poumons simples, entiers, attachés fixement aux côtes et à l'épine du dos, et non enveloppés dans la plèvre; ils sont percés de trous qui permettent à l'air de se répandre dans toutes les parties du corps, même dans les cavités des os, mais principalement dans de grands sacs placés dans la poitrine et le bas-ventre, par le moyen desquels ils peuvent s'enfler considérablement, ce qui facilite leur vol, et produit ce

grand volume de voix qui nous étonne quelquefois. Les pigeons ont cette faculté singulière à un point beaucoup plus étonnant encore; ils savent aspirer et retenir dans leur jabot un volume d'air si considérable, que, dans quelques variétés, leur gorge, ainsi enflée, est souvent aussi grosse que tout le reste de leur corps. On ne sait pas encore à quoi peut leur servir cette bizarre organisation. Une autre singularité propre à ces oiseaux, c'est que jusqu'à présent on n'a pas encore pu leur trouver une vésicule du fiel.

On croit que les pigeons ne contractent qu'un seul mariage dans leur vie, à moins qu'un accident funeste ne vienne rompre ce doux lien. La chose me paraît très-problématique. Il est vrai que dans une volière un mâle garde souvent sa femelle toute sa vie, parce que, sans cesse pressé de jouir, il n'a pas le temps de chercher dans le grand nombre de ses compagnons d'esclavage une femelle libre qui puisse lui convenir; mais, en état de liberté, rien ne peut faire présumer qu'il en soit de même. Aussitôt que l'automne commence, les pigeons se réunissent en troupes nombreuses, soit pour aller ensemble chercher des climats où les rigueurs de l'hiver sont plus supportables, soit pour les braver dans le pays qui les a vus naître. Ils restent ici en grandes bandes jusqu'à ce que le retour du printemps vienne de nouveau leur annoncer la saison des amours; alors ils s'accouplent et se séparent pour aller, deux à deux, élever leurs couvées dans les forêts silencieuses. Rien ne prouve

qu'un mâle reprenne à cette époque la même femelle qu'il avait l'année précédente.

Quoi qu'il en soit, chaque bande est toujours composée d'individus de la même espèce, et l'on ne rencontre jamais des tourterelles et des ramiers mêlés entre eux ou avec des bisets. Cette observation est importante parce qu'elle jette un peu de jour sur l'histoire des variétés de volière, comme on le verra par la suite.

Quelques-uns choisissent un arbre élevé, au fond d'une forêt solitaire, pour construire, sans art, sur ses branches ou dans son tronc, un nid composé de petits rameaux et de bûchettes légères; d'autres préfèrent les jeunes taillis, les bosquets, les crevasses des rochers, ou même les trous poudreux des ruines ou des vieux bâtimens. Leur nid informe, presque plat, a toujours la largeur suffisante pour contenir le mâle et la femelle. Ils y pondent deux œufs qu'ils couvent alternativement; et lorsqu'ils sont éclos, ils partagent également tous les soins qu'exigent les petits. Dans la première enfance, ils les nourrissent d'alimens réduits dans leur jabot à un état de bouillie liquide, ayant une analogie singulière avec le lait des mammifères. Le jabot des pigeons a ses parois intérieures tapissées d'un grand nombre de petites glandes jaunâtres; pendant l'incubation, ces glandes se gonflent d'une manière sensible, et, lorsque les pigeonneaux sont éclos, elles suintent une liqueur blanchâtre, tout-à-fait analogue au lait des quadrupèdes. On sait que chez ces derniers cette liqueur se caille dans

l'estomac des petits et devient digestive par cette opération ; il y a cette différence entre eux et les pigeons, que chez ces oiseaux cette première modification a lieu dans le jabot du père et de la mère, où cette liqueur se mêle à une petite partie de graines à moitié digérées, et c'est dans cet état qu'ils la donnent à leurs enfans d'une manière tout-à-fait particulière. Pour cet effet, les petits mettent leur bec entier dans celui de leurs nourriciers, l'y tiennent entr'ouvert, tandis que ceux-ci font remonter l'aliment de leur jabot avec un mouvement convulsif qui paraît être assez pénible, puisqu'il a quelquefois des suites dangereuses, comme on peut le voir à l'article des pigeons grosses-gorges ; cette opération est toujours accompagnée d'un tremblement rapide des ailes et du corps.

Les jeunes pigeons, comme les tourterelles, naissent avec un léger duvet ordinairement tirant sur le blond, et disparaissant entièrement longtemps après que le corps est couvert de plumes. Ce n'est qu'alors qu'ils se hasardent à quitter le nid, et que leurs parens les abandonnent pour recommencer une nouvelle ponte. Cependant ils ne s'éloignent guère de l'endroit où ils ont été élevés ; ils attendent dans les environs que le temps de voyager soit venu pour se joindre, avec leur famille, à la première bande qui passe à leur vue, et aller de compagnie chercher dans le midi, peut-être même en Afrique, une terre hospitalière à l'abri des intempéries de l'hiver.

Buffon, comme les naturalistes qui l'ont suivi,

fait un portrait charmant des mœurs de ces animaux[*]; il ne lui manque pour être admirable que d'être vrai. « Tous, dit-il, ont des qualités qui leur sont communes, l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur de mœurs, la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque, et l'amour sans partage du mâle et de la femelle; la propreté, le soin de soi-même qui suppose l'envie de plaire; l'art de se donner des grâces qui le suppose encore plus; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes et pressans qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : quels modèles pour l'homme s'il pouvait ou savait les imiter! »

Nous allons voir que les modèles proposés à l'homme, sont, comme lui, empreints des vices de la société. Il arrive fort souvent qu'après avoir été

plus ou moins long-temps accouplée, une femelle se dégoûte de son mâle ; elle refuse d'abord ses caresses, puis, quelques jours après, le fuit et l'abandonne pour se livrer au premier venu, sans que l'on puisse en trouver d'autres raisons que le caprice. Cette infidélité est plus commune chez les femelles que chez les mâles ; cependant ceux-ci manquent rarement de profiter de la bonne volonté de la femelle d'un autre, pour lui prodiguer des caresses adultères, sans pour cela quitter la leur. Il arrive fréquemment qu'un couple reste uni, quoique les deux individus se fassent journellement des infidélités ; il en résulte que l'amateur, qui comptait sur des descendans d'une race pure, est fort étonné de n'avoir que des pigeonneaux insignifians et croisés, portant sur leur plumage mélangé la marque honteuse des vices de leurs parens. Quelquefois, mais plus rarement, le mâle abandonne entièrement sa femelle, et paie à coups de bec les caresses qu'elle lui fait pour le rappeler auprès d'elle. Ces désordres peuvent avoir lieu toute l'année, mais ils sont plus fréquens dans le temps de la mue, c'est-à-dire au mois d'août et de septembre. L'amateur doit surveiller avec grand soin ces découplemens et ces infidélités pour y remédier à l'instant même, car s'il laisse ces oiseaux agir à leur volonté, ou même s'il y met de la négligence, il finira par ne plus avoir que des variétés mixtes, dégénérées, des mondains enfin, incapables de satisfaire l'œil et le goût, et ayant perdu toute leur valeur.

Il arrive encore qu'un pigeon, ce modèle de constance et de chasteté, non-seulement est infidèle à sa compagne, mais encore la force à vivre en commun avec une rivale préférée. Il les veille toutes deux, et les force, en les battant, à lui rester fidèles, au moins en sa présence; mais il résulte de cette bigamie, que, ne pouvant suffire aux soins à donner à deux couvées à la fois, il souffre, dépérit, et meurt quelquefois victime de son incontinence; outre que les œufs se couvent mal, et que les petits sont toujours maigres et maladifs, s'ils ne périssent jeunes ou même avant d'éclore.

On remédie à ces inconvéniens par le moyen des appareilloirs; mais il arrive souvent qu'un oiseau persiste dans le caprice qui lui a fait abandonner son mâle ou sa femelle, et refuse constamment de s'accoupler de nouveau avec lui, soit que le dégoût qu'ils se sont inspiré demeure insurmontable, ou que l'attachement qu'ils avaient contracté pour un autre individu soit plus durable que la patience de l'amateur qui veut les réunir. Ce qui porterait à le croire, c'est que si un mâle, par exemple, peut voir de son appareilloir la femelle qui l'avait rendu infidèle, il se consume en efforts impuissans pour la rejoindre, et se venge de son esclavage sur sa malheureuse compagne, qu'il maltraite au point de forcer l'observateur à la lui retirer, s'il ne veut la voir bientôt devenir tout-à-fait sa victime.

Souvent une jeune femelle refuse opiniâtrément de s'accoupler avec le mâle qu'on lui avait destiné,

malgré tous les moyens employés par l'amateur. Il ne reste plus qu'à lui rendre la liberté et à lui laisser faire son choix selon que son caprice la dirigera. Il ne faudra pas s'étonner de lui voir choisir presqu'aussitôt le pigeon le plus malpropre, le plus disproportionné à sa taille, et le forcer pour ainsi dire par des avances sans pudeur, par l'importunité de ses caresses, à s'accoupler avec elle : heureusement, pour la conservation des races pures, que ces exemples sont assez rares. Quelquefois une jeune femelle, après avoir refusé l'accouplement, s'abandonne sans choix à plusieurs mâles, et fait sa ponte toute seule pour conserver la facilité de satisfaire le penchant qu'elle a pour le libertinage.

Lorsqu'un mâle devient vieux ou infirme, rarement sa femelle reste avec lui, et les autres refusent constamment de s'appareiller avec un individu qui a perdu les grâces et surtout la vigueur de la jeunesse. Il arrive cependant quelquefois que sa compagne, ayant vieilli avec lui, ne l'abandonne pas; mais elle prend un amant de passage, le premier venu, et rapporte au ménage des adultérins dont le mâle est obligé de prendre soin comme s'ils étaient à lui : « et ce manége, dit M. Vieillot, peut durer jusque dans son extrême vieillesse; car, alors même que ces oiseaux perdent la faculté de voler et de marcher, ils ont encore celle si fatigante de la déglutition, tant la nature a d'empire et de sagesse; il peuvent couver les œufs et nourrir les petits, ce qui donne aux amateurs le plaisir de conserver, sans

enfreindre les lois de l'économie, les vieillards pour lesquels leur beauté, des souvenirs ou d'autres causes, leur ont inspiré de l'attachement. »

Quand une femelle éprouve de l'antipathie pour un mâle avec lequel on veut l'accoupler, malgré tous les feux de l'amour, malgré l'alpiste et le chènevis dont on la nourrit pour augmenter son ardeur, malgré un emprisonnement de six mois et même d'un an, elle refuse constamment ses caresses : les avances empressées, les agaceries, les tournoiemens, les tendres roucoulemens, rien ne peut lui plaire ni l'émouvoir; gonflée, boudeuse, blottie dans un coin de sa prison, elle n'en sort que pour boire et manger, ou pour repousser avec une espèce de rage des caresses devenues trop pressantes.

Les pigeons, et les mâles surtout, sont d'une jalousie effrénée. S'ils surprennent leurs femelles en adultère, ils les battent avec un acharnement qui n'est égalé que par la fureur que celles-ci mettent dans leur défense, et ce n'est jamais qu'après de nombreux combats, qu'ils viennent à bout de ramener à la constance leurs capricieuses compagnes. Non-seulement les pigeons sont jaloux de leurs épouses, ils le sont encore de celles des autres, et jamais ils ne manquent de troubler les caresses d'un couple étranger quand ils en trouvent l'occasion. Il en résulte souvent une lutte dans laquelle ils déploient un acharnement bien opposé à l'idée de douceur que les auteurs se sont plu à nous donner de leur caractère. Ils portent même la cruauté jusqu'à tuer impitoyablement les pigeon-

neaux sans défense qu'un accident malheureux a précipités de leur nid.

On peut juger, par ce que nous venons de dire, que la douceur, la chasteté et toutes les autres vertus que l'on a chimériquement attribuées à ces animaux, n'existent que dans les brillantes descriptions des auteurs. Leur prétendue tendresse n'est qu'un besoin lascif, leurs caresses un libertinage, et ce qui le prouve c'est que l'on a vu quelquefois des mâles se caresser entre eux, ce qui est, je crois, sans exemple dans les autres animaux.

« Il était aisé, dit Buffon, de rendre domestiques des oiseaux pesans, tels que les coqs, les dindons et les paons; mais ceux qui sont légers et dont le vol est rapide, demandaient plus d'art pour être subjugués. Une chaumière basse, dans un terrain clos, suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles; il faut des tours, des bâtimens élevés faits exprès, bien enduits en dehors et garnis en dedans de nombreuse cellules, pour attirer, retenir et loger les pigeons. Ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules; ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie : pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs; il y en a même qui préfèrent constamment

les trous poudreux des vieilles murailles aux boulins les plus propres de nos colombiers ; d'autres qui se gîtent dans des fentes et des creux d'arbres ; d'autres qui semblent fuir nos habitations et que rien ne peut y attirer, tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir autour de leur volière qu'ils n'abandonnent jamais. »

Il n'existe pas d'oiseaux dont l'espèce soit aussi répandue, aussi multipliée que celle du pigeon : on la trouve dans les parties méridionales et tempérées des deux continens, et même dans des pays très-froids, où sans doute elle a été transportée. Ils réussissent cependant mieux dans les climats tempérés ou même un peu chauds ; ils s'y multiplient davantage et donnent des variétés plus précieuses.

Dès la plus haute antiquité on connaissait les pigeons de volière ; il paraît même que du temps d'Aristote ils avaient déjà atteint un grand degré de perfection, puisque cet ancien professeur d'Alexandre le Grand dit, dans son Histoire des animaux, qu'ils produisent dix à onze fois par an, et que ceux d'Égypte produisent jusqu'à douze fois. Néanmoins on ne connaissait, dans le temps de ce philosophe, que ceux que nous appelons aujourd'hui *de volière*, et pas du tout ceux qui peuplent les grands colombiers. Il ne distingue pas les différences des divers pigeons domestiques, et ne fait aucune mention de leurs nombreuses variétés, qui peut-être alors n'existaient qu'en petit nombre. Les Romains étaient sans doute plus amateurs que les Grecs, car

Pline parle de plusieurs variétés, et particulièrement des grands pigeons de Campanie, que des curieux achetaient à haut prix. La valeur commune d'une paire de ces pigeons de Campanie était de quatre cents deniers romains, ce qui ferait aujourd'hui soixante-dix francs, prix ordinaire de nos belles races. D'autres se payaient des sommes plus considérables; on conservait leurs titres de noblesse, on racontait leur origine, et on les nourrissait dans des tours placées au-dessus des toits des maisons et des palais.

Il existe dans ces animaux de grandes différences de formes, qui seraient suffisantes pour établir plusieurs espèces, s'ils ne produisaient ensemble des individus féconds capables de perpétuer leur race. Le bec varie de proportions suivant les variétés; on en voit qui l'ont très-gros, d'autres très-délié, long ou court, à cloisons des narines très-minces, ou couvertes d'une très-grosse protubérance membraneuse, cartilagineuse, ou charnue. Leur voix est quelquefois un cri plaintif et tendre; chez d'autres c'est un son imitant le bruit du tambour. On exprime le bruit que font les pigeons avec la voix par le mot *roucoulement*; dans le mâle il est toujours plus plein, plus soutenu, plus fréquent et plus fort que dans la femelle. La couleur dominante de leur plumage est le gris, ou le gris-brun; mais l'état de domesticité a plus ou moins altéré ces couleurs. Ils aiment à se baigner, à se rouler dans la poussière pour se délivrer des insectes parasites qui les incommodent très-souvent. Après

cette opération, ils ont assez l'habitude de nettoyer leurs plumes qu'ils aiment à tenir dans une grande propreté. Ils ont le vol soutenu et rapide, surtout lorsqu'ils se sentent poursuivis par l'épervier, le milan, leurs plus cruels ennemis, ou par d'autres oiseaux de proie. Malgré qu'ils aient la vue excellente et l'ouïe d'une exquise sensibilité, malgré que les organes de ces sens soient chez eux toujours en activité, ils deviennent très-souvent la proie de ces animaux carnassiers, qui emploient contre eux leurs armes et la ruse, pour les saisir, les déchirer, et en faire leur sanglante pâture.

Origine des pigeons domestiques.

Les anciens ne connaissaient que quatre espèces de pigeons, savoir, 1°. *palumbes*, le ramier; 2°. *turtur*, la tourterelle; 3°. *vinago*, le biset; 4°. *columbus*, le pigeon de volière: du moins la nomenclature d'Aristote se borne là. Ceux qui sont venus après lui, et Brisson entre autres, ont étendu ce nombre à sept espèces: 1°. le pigeon romain, qui leur fournissait quatorze variétés de pigeons de volière; 2°. le pigeon domestique, ou de colombier; 3°. le biset; 4°. le pigeon de roche; 5°. le pigeon sauvage; 6°. le pigeon ramier; 7°. la tourterelle.

Buffon a pensé que ces sept espèces n'en formaient réellement que trois: le ramier, le biset, et la tourterelle qu'il en distrait; reste à deux: « Le pigeon domestique, dit-il, et le pigeon romain avec toutes ses variétés, quoique différens par la grandeur et par les couleurs, sont certainement de la même

espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus féconds et qui se reproduisent. » Le lecteur n'ignore pas sans doute que les naturalistes ont fixé une manière invariable de reconnaître les véritables espèces des simples variétés ; c'est de s'assurer si les êtres qui naîtront de deux individus différens sont féconds : s'ils peuvent se reproduire il n'y a pas de doute que le père et la mère formaient des variétés seulement ; mais si les enfans sont mulets, le père et la mère étaient de deux espèces différentes. Cette loi de la nature, disent-ils, est tellement générale, que son application s'étend non-seulement aux animaux mais aux plantes même. Les individus provenus du serin et du chardonneret sont constamment inféconds ; les femelles pondent bien quelquefois, mais les œufs sont toujours sans germe, par conséquent stériles ; donc le chardonneret et le serin constituent deux espèces véritables. Tout le monde sait que le mulet produit par l'âne et le cheval est infécond. Les plantes produites par la fécondation des étamines d'une fleur sur le pistil d'une autre espèce de fleur, produisent des graines, mais jamais on n'a pu parvenir à en faire germer aucune. La nature a mis tous ses soins à conserver les types de toutes les races dans toute leur pureté, elle a voulu par tous les moyens possibles assurer la conservation des espèces existantes ; mais il semble qu'elle ne veut plus de nouvelles créations, puisqu'elle a pris des précautions aussi extraordinaires pour les empêcher. Cette observation, si elle était rigoureusement démontrée par l'expérience,

contrarierait un peu les faiseurs de systèmes, qui veulent expliquer la multiplicité et la variété de tous les êtres par la dégénération ou le perfectionnement d'un type primitif, s'ils ne sautaient à pieds joints par-dessus cette difficulté, comme par-dessus celles qui viennent parfois entraver les brillans élans de leur imagination.

Ce principe posé, nous allons suivre les raisonnemens du grand naturaliste; il ajoute: « On ne doit donc pas regarder les pigeons de volière et les pigeons de colombier, c'est-à-dire les grands et les petits pigeons domestiques, comme deux espèces différentes; et il faut se borner à dire que ce sont deux races dans une seule espèce, dont l'une est plus domestique et plus perfectionnée que l'autre; de même le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon sauvage, sont trois espèces nominales qu'on doit réduire à une seule, qui est celle du biset, dans laquelle le pigeon de roche et le pigeon sauvage ne font que des variétés très-légères, puisque, de l'aveu même de nos nomenclateurs, ces trois oiseaux sont à peu près de la même grandeur; que tous trois sont de passage, se perchent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, et ne diffèrent entre eux que par quelques teintes de couleurs. »

Selon l'opinion de ce naturaliste toutes les espèces nominales des auteurs seraient donc réduites à deux, le ramier et le biset. Comme le ramier ne produit pas avec le biset, ce dernier serait la souche des pigeons de volière, et ceux-ci ne différeraient plus

ou moins de leur type qu'autant qu'ils auraient été plus ou moins maniés par les hommes. Voici comment il explique cette supposition : « La quatrième nuance dans l'ordre de la dégénération renferme les gros et petits pigeons de volière, dont les races, les variétés, les mélanges sont presque innumérables, parce que depuis un temps immémorial ils sont absolument domestiques. L'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté ; ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gros et de meilleur goût ; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leurs nombreux produits et de leur fécondité : dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté, ils ne quittent jamais les alentours de leur volière, il faut les y nourrir en tout temps ; la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs, ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance ; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucunes des ressources, aucuns des petits talens que le besoin inspire à tous les animaux : on peut donc regarder cette dernière classe dans l'or-

dre des pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme ; et comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la nature. »

« Supposant une fois nos colombiers établis et peuplés, ce qui était le premier point et le plus difficile à remplir pour obtenir quelqu'empire sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt aperçu que dans le grand nombre de jeunes pigeons que ces établissemens nous produisent à chaque saison, ils s'en trouve quelques-uns qui varient pour la grandeur, la forme et les couleurs. On aura donc choisi les plus gros, les plus singuliers, les plus beaux; on les aura séparés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite; les descendans de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés qu'on aura distinguées, séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les espèces: mais le maintien de ces variétés, et même leur multiplication, dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les variétés qui se trouvent dans les nombreux pro-

duits de leurs descendans; et par ces attentions suivies on peut avec le temps créer à nos yeux, c'est-à-dire, amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux que la nature seule n'aurait jamais produits; les semences de toutes matières vivantes lui appartiennent, elle en compose tous les germes des êtres organisés; mais la combinaison, la succession, l'assortissement, la réunion ou la séparation de chacun de ces êtres, dépendent souvent de la volonté de l'homme; dès lors il est le maître de forcer la nature par ses combinaisons, et de la fixer par son industrie; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et de laquelle il tirera plusieurs autres races qui, sans ses soins, n'auraient jamais vu le jour. »

Telle est l'opinion d'un homme qui s'est rarement trompé toutes les fois qu'il a pu étudier la nature elle-même, et non pas les ouvrages auxquels il était souvent forcé de s'en rapporter. Cependant je crois qu'il a donné trop d'extension à cette idée : qu'il aurait dû voir dans quelques-unes des variétés de pigeons de volière des différences de forme si grandes et si caractéristiques, qu'elles doivent jeter dans le doute tout observateur qui voudra juger par lui-même.

Si Buffon eût dit que nos pigeons de colombier, nos mondains, et même quelques races de nos pigeons de volière descendent originairement du biset, il n'eût pas trouvé de contradicteurs. En effet, le biset ne diffère du premier que par sa

couleur un peu plus bise, d'où son nom. C'est un oiseau de passage dont les émigrations sont périodiques, ce qui prouve assez que ce n'est pas un pigeon domestique rendu à la liberté. Ses habitudes sont absolument différentes: il habite les bois les plus silencieux, il se perche habituellement et niche dans des creux d'arbres, ce qui semblerait l'éloigner tout-à-fait de nos pigeons domestiques; mais lorsqu'on a vu ce dernier abandonner son colombier pour aller vivre dans les vieilles tours, dans les trous de rocher, on reconnaîtra déjà dans ses mœurs et dans son plumage un premier pas fait vers sa régénération. Ce pigeon prend d'abord le nom de *fuyard*, tant qu'il n'habite que les vieux bâtimens. Bientôt sa postérité, obéissant davantage à la loi de la nature, fuira plus loin encore la présence de l'homme et la servitude; elle ira chercher, dans des montagnes solitaires, un trou de rocher inaccessible où elle puisse en paix et en liberté se rapprocher encore des lois de la nature; et voilà le *pigeon de roche* des auteurs. Celui-ci, dégagé de toute entrave et de toute impulsion étrangère, aura retrouvé cette timidité naturelle qui rend cette espèce amante de la solitude. La facilité que les reptiles, les petits quadrupèdes carnassiers, auront à le surprendre, lui et sa jeune famille, dans les rochers où il l'élève, lui donnera des inquiétudes, l'obligera à s'en éloigner pour pénétrer dans le fond des forêts silencieuses; il se perchera alors et nichera dans des creux d'arbres. Le voilà décrit par les anciens auteurs

sous le nom de *pigeon sauvage*. Mais il est retourné à son origine presque pure, et s'il ne lui restait encore, pendant deux ou trois générations seulement, quelques plumes variées de différentes couleurs, il ne porterait plus aucune marque de son ancienne servitude et serait un véritable biset. On voit qu'il retourne assez facilement à son origine pure; mais, lorsque la main de l'homme l'a rendu à la captivité, il dégénère avec la même rapidité; sa postérité passera bientôt par toutes les nuances que nous venons d'indiquer, si ce n'est dans les mœurs, ce sera au moins dans le plumage.

Si tout ce que nous venons de dire ne prouvait pas incontestablement que nos pigeons de colombier et quelques mondains ne sont que des bisets plus ou moins altérés, ou, pour parler le langage des amateurs, plus ou moins améliorés par une longue suite de siècles de domesticité, je pourrais citer à l'appui un fait qui vient de se passer sous mes yeux au moment où je commençais cet ouvrage: une personne, habitant les environs de Paris, possède une volière près d'un lieu où abondent les bisets; un d'eux est entré dans sa volière, s'est accouplé avec une femelle de mondain, et ils ont déjà produit ensemble plusieurs paires de pigeonneaux qui ne diffèrent en rien des fuyards. Quelqu'un m'a assuré qu'un ramier en avait agit de même, mais le fait me paraît plus que douteux, parce que cet oiseau farouche refuse constamment de s'accoupler, même avec le biset; d'ailleurs ses différences spécifiques sont

incontestables dans la taille, les formes, les couleurs et les mœurs.

Quelques variétés de pigeons de volière, et les pigeons de colombier, descendent donc du biset : mais comment expliquer l'énorme différence qui existe, par exemple, entre le pigeon paon et le bagadais? Comment se persuader que ces deux oiseaux, si dissemblables dans leurs formes, leurs tailles, et tous leurs caractères, descendent de la même souche, du biset, dont ils diffèrent presque autant l'un et l'autre qu'ils se ressemblent peu entre eux? Ceci est une question d'autant plus difficile à résoudre, que Buffon lui-même s'est positivement contredit. Après avoir avancé l'opinion que nous venons de transcrire, il semble plus loin sentir davantage cette difficulté, et se rétracter; il dit, dans l'histoire du ramier : « Comme cet oiseau est beaucoup plus gros que le biset, et que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourrait croire que les petites races de nos pigeons de volières sont issues des bisets, et que les plus grands viennent des ramiers, d'autant plus que les anciens étaient dans l'usage d'élever des ramiers, de les engraisser et de les faire multiplier; il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros patus, viennent originairement des ramiers : la seule chose qui paraîtrait s'opposer à cette idée, c'est que nos petits pigeons domestiques produisent avec les grands, au lieu qu'il ne paraît pas que le ramier produise avec le biset, puisque tous deux fréquentent les mêmes

lieux sans se mêler ensemble. La tourterelle, qui s'apprivoise encore plus aisément que le ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourrait à égal titre être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'était pas, ainsi que le ramier, d'une espèce particulière, et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages; mais on peut concevoir que des animaux, qui ne se mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de son espèce, doivent se mêler dans l'état de captivité s'ils sont privés de leur femelle propre et quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère; le biset, le ramier et la tourterelle ne se mêlent point dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'est-à-dire celle de son espèce propre; mais il est possible qu'étant privés de leur liberté et de leur femelle ils s'unissent avec celle qu'on leur présente; et comme ces trois espèces sont fort voisines, les individus qui résultent de leur mélange doivent se trouver féconds et produire par conséquent des races ou variétés constantes. »

Plus loin, dans l'histoire naturelle de la tourterelle, il parle encore avec moins d'hésitation : « On unit aisément ensemble les différentes variétés (de tourterelles); on peut même les unir au pigeon, et leur faire produire des métis ou des mulets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, m'écrit un témoin » digne de foi, dans le Bugey, chez un chartreux,

» un oiseau né du mélange d'un pigeon avec une » tourterelle; il était de la couleur d'une tourte- » relle de France, il tenait plus de la tourterelle » que du pigeon; il était inquiet et troublait la paix » dans la volière. Le pigeon père était d'une très- » petite espèce, d'un blanc parfait, avec les ailes » noires. » Cette observation, qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du pigeon et de la tourterelle était fécond, ou si ce n'était qu'un mulet stérile; cette observation, dis-je, prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces : il est donc fort possible, comme nous l'avons déjà insinué, que les bisets, les ramiers et les tourterelles, dont les espèces paraissent se soutenir séparément et sans mélange dans l'état de nature, se soient néanmoins souvent unies dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques, dont quelques-uns sont de la grandeur du ramier et d'autres ressemblent à la tourterelle par la petitesse, par la figure, etc., et dont plusieurs enfin tiennent du biset ou participent de tous trois. »

Les naturalistes qui, sans examen approfondi, ont adopté l'opinion que tous les pigeons domestiques descendent du biset, ne manquent pas de citer Buffon en témoignage, et l'on vient de voir cependant que ce grand homme n'a pas osé lui-même décider cette question d'une manière positive. Quelques auteurs, et Brisson entre autres, ont pensé que le pigeon romain était une espèce pri-

mitive, et que de lui et du biset, avec ses trois variétés, étaient venues toutes nos races. Non-seulement je me rangerais de cet avis, mais je donnerais même plus d'extension à cette idée, et je penserais que beaucoup de variétés ont été produites par le mélange du ramier, de la tourterelle, du biset et d'autres espèces étrangères, mais appartenant cependant à l'ancien continent. Dans le fait, on trouve en Asie, en Afrique, quelques pigeons sauvages qui ont une grande analogie de forme avec les variétés que nous possédons. Je vais faire quelques rapprochemens qui prouveront ce que j'avance. 1°. Le pigeon de Barbarie ou de Crète, décrit par Willulghby et Aldrovande, se trouve dans les deux pays dont il porte le nom, en état de domesticité, et en état sauvage selon d'anciens auteurs; il a le bec très-court comme notre polonais, et les yeux entourés d'une large bande d'une peau nue. 2°. Le pigeon de Guinée, de Brisson, ou pigeon aux taches triangulaires d'Edwards, est de la grosseur du pigeon romain, par conséquent un des plus gros de tous; il a autour des yeux une peau nue d'un rouge vif, l'iris orangé, le bec noirâtre avec la membrane qui le recouvre cendrée. 3°. Le pigeon de Norwége, de Schwenckfeld, est huppé, patu, d'un blanc de neige, plus gros qu'aucun de nos pigeons. 4°. Le pigeon des Indes, de Brisson, ou pigeon brun d'Edwards, a l'habitude d'agiter fréquemment la queue de la même manière que la bergeronnette, ce qui le rapprocherait de nos pigeons trembleurs, dont au reste il a la taille, puisqu'il n'est pas plus

gros qu'une tourterelle. 5°. Selon Gemelli Carreri, on trouve aux Philippines des pigeons qui relèvent et étalent leur queue comme l'oiseau de Junon, etc.

On voit, par ce rapprochement, que j'aurais pu pousser beaucoup plus loin, que, par le mélange de ces espèces entre elles et avec le biset, on pourrait déjà produire à peu près toutes les races les plus singulières, à l'exception des pigeons nonains et cravates; mais ces dernières mêmes ont sans doute aussi leur type, que peut-être un jour on retrouvera quand nos intrépides voyageurs auront exploré les Grandes-Indes et l'intérieur de l'Afrique, comme ils ont fait du nouveau continent.

Je sais que l'on m'objectera que, comme je l'ai dit plus haut, des métis provenus de deux espèces différentes sont inféconds; mais je répondrai que rien ne me force à regarder les individus que je viens de nommer comme des espèces. Pourquoi n'admettrait-on pas dans les animaux des races primitives, comme on est forcé de les admettre dans l'homme, pour peu que l'on raisonne en anatomiste éclairé? S'il y a des races pures d'hommes blancs et d'hommes noirs, produisant par le mélange des métis féconds, je ne vois pas pourquoi le pigeon de Norwége blanc, huppé et patu, produirait des individus stériles avec notre biset qui n'a aucun de ces caractères.

D'ailleurs que signifie ce mot *espèce* que nous caractérisons en allant épier les facultés d'une génération descendante? rien, si ce n'est la faiblesse de notre génie, qui nous force à plier la nature à

nos petites vues, parce que nous n'avons pas la sagacité de comprendre les siennes, et de la suivre dans sa marche admirable. Le mot espèce renferme une idée de créations différentes, dont chacune aurait son type primitif distinct, et je demande si des métis féconds ou inféconds sont des preuves convaincantes qu'il a été créé un ou plusieurs types? Non assurément, car la nature n'a pas posé elle-même des limites à sa puissance, et l'on voit tous les jours qu'elle se dérobe aux règles méthodiques dont nous voudrions l'enlacer. N'est-il pas singulier, par exemple, de faire deux espèces du cheval et du zèbre, parce qu'ils produisent des mulets, quoiqu'ils ne diffèrent que par la couleur, tandis que le carlin gros comme le poingt, sans courage, sans force et sans instinct, appartiendra à l'espèce du mâtin avec lequel il n'a aucun rapport ni de forme, ni de taille, pas même celui de pouvoir s'accoupler avec lui; et cela, parce qu'il est certain que si l'accouplement pouvait avoir lieu, les enfans seraient doués des facultés de la reproduction?

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que le pigeon, un des animaux le plus anciennement soumis à l'empire de l'homme, celui dont la nature, comme celle du chien, a été presqu'entièrement changée par l'art, est encore un de ces êtres dont l'histoire intéressante se réduira toujours à de simples conjectures; à moins que des amateurs instruits ne tournent leurs vues de ce côté-là, et n'aient la patience de reproduire en quelques

années, à force de soins et de talens, les races qui sont sans doute le résultat de plusieurs siècles d'expériences, faites, il est vrai, au hasard ou au moins dans un autre but. « Il serait curieux, dit Mauduyt, de placer chaque race et chaque variété dans l'ordre de sa dégradation ou de son éloignement de la race primitive; mais cet objet, aussi difficile que les résultats seraient incertains, exigerait un long travail, qui d'ailleurs serait plutôt l'histoire de l'action de l'homme, de son influence sur l'espèce du pigeon, que l'histoire naturelle du pigeon même. » Certes si ce travail existait, s'il était même possible de le faire, on pourrait en tirer de grandes lumières; mais, à supposer que nos races ne soient que des dégénérations d'une espèce primitive connue, comment trouver, par exemple, le chaînon de dégénération qui nous amènera d'un pigeon, quel qu'il soit, au pigeon paon, dont la queue, ayant quelquefois de trente-huit à quarante pennes, est douée des mêmes facultés que celle du paon ou du coq d'Inde? Je le repète, on en est reduit, et sans doute on en sera toujours réduit sur ce point important à de simples conjectures.

Du croisement des races.

C'est ici que le lecteur s'apercevra du peu de méthode que l'on a mis jusqu'à ce jour dans l'éducation des pigeons. Ce chapitre, le plus intéressant de tous, puisqu'il doit nous enseigner les moyens d'obtenir des variétés plus précieuses par

leur beauté et leur utilité, est cependant celui qui se trouvera le plus incomplet, parce que, par une fatalité inconcevable, les amateurs ont toujours négligé de prendre note de leurs observations, et les oiseliers, sans doute par un but d'intérêt, n'ont pas voulu publier la manière dont ils ont obtenu des variétés sur lesquelles ils spéculent. Nous allons donner le résultat connu du mélange des races et des variétés, en marquant d'un astérisque les observations anciennes des auteurs, que nous croyons fausses ou au moins très-douteuses.

Nous devons avertir les amateurs qu'en croisant leurs variétés comme nous l'indiquons ici, s'ils n'obtiennent pas de suite celle qu'ils cherchent à créer, il ne doivent pas pour cela renoncer à leurs espérances; il arrive très-souvent que ce n'est qu'à la troisième ou quatrième génération que l'on atteint le but désiré; mais nous entrerons plus bas dans de plus grands détails.

1°. * Les grosses-gorges produisent avec les mondains, les maillés noyer, jacinthe, feu, et leurs variétés à mailles pleines. Cette note de M. Vieillot nous paraît tout-à-fait fausse, car la maille n'existant ni dans les grosses-gorges, ni dans les mondains, elle ne pourrait être que le produit d'un hasard heureux, et dans ce cas-là se transmettrait-elle aux pigeonneaux?

2°. Les grosses-gorges croisés avec les romains produisent les cavaliers.

3°. * Le grosse-gorge et le nonain produisent le nonain maurin. M. Corbié a souvent croisé ces

deux oiseaux pour reconnaître la justesse de cette observation de M. Vieillot; mais il n'en a jamais obtenu que des pigeons sans valeur, n'ayant jamais qu'un capuchon déformé, ou simplement une coquille.

4°. Le grosse-gorge chamois et le grosse-gorge maurin peuvent produire le chamois panaché ou la variété couleur de nuit.

5°. Le grosse-gorge et le gros mondain produisent le cavalier.

6°. Les maillés jacinthe et feu produisent le maillé noyer.

7°. Le jacinthe et le noyer produisent le pêcher.

8°. Le grosse-gorge bleu et le maurin donnent le gris panaché.

9°. Le grosse-gorge gris de fer et le maurin produisent le gris piqueté.

10°. Le grosse-gorge chamois et le bleu produisent le grosse-gorge ardoisé.

11°. Le grosse-gorge maurin et le bleu donnent quelquefois le grosse-gorge rouge, mais ce produit est assez incertain.

12°. Le lillois croisé avec un patu, a fourni le patu plongeur et le lillois claquard.

13°. * Un mâle de tambour et une femelle de paon, produisent, selon Ray et Willulghby, le pigeon trembleur à queue étroite. Nous avons marqué cette observation d'un astérisque, non pas parce que nous croyons cette assertion hasardée, mais simplement parce que n'en ayant pas pu constater

la vérité par expérience, nous ne pouvons donner à nos lecteurs le fait comme certain.

14°. Un pigeon tambour et un volant produisent le pigeon patu crapaud-volant.

15°. Les bagadais bâtard et mondain à l'œil produisent le bagadais bâtard têtard.

16°. Le bagadais à grande morille blanc, avec un bagadais bâtard noir, donne le bagadais pierré.

17°. Le bagadais mondain à l'œil et le cavalier ordinaire, donnent le cavalier faraud.

18°. Le romain ordinaire mêlé avec le bagadais bâtard produit le romain coupé.

19°. Un romain noir et un gris donnent le gris piqueté.

20°. Le mélange du pigeon trembleur soie avec d'autres races, produit des pigeons soies de toutes les formes et de toutes les couleurs. Si on le croise avec des pigeons barrés sur les ailes, ils produisent des individus portant des franges d'effilé de couleurs variées, d'un effet très-agréable.

21°. La femelle du nonain maurin avec le mâle du nonain rouge produit le nonain rouge panaché.

22°. Le nonain rouge panaché avec le nonain chamois pur produit le chamois panaché.

23°. Le nonin capucin et le mondain produisent le nonain capé.

24°. * Le culbutant anglais et les petits mondains les plus riches en couleur peuvent donner le pigeon suisse collier doré, dit M. Vieillot; mais ceci ne nous paraît pas bien prouvé par l'expérience.

25°. * Le volant ordinaire et le pigeon paon,

produisent, selon l'opinion de quelques auteurs, les vôlans noirs à queue blanche.

26°. Le polonais ordinaire et le cravate produisent le polonais bénin.

C'est à peu près là tout ce que l'on sait du résultat à obtenir par le croisement des pigeons, et, comme on le voit, tout se borne à quelques variétés, sans que l'on sache rien sur la manière d'obtenir des races, à l'exception de celle du cavalier.

Quant au mélange des couleurs, voici leurs résultats probables, car il arrive souvent que la nature se dérobe à nos recherches, et produit des teintes tout-à-fait inattendues.

1°. Un mâle bleu et une femelle rouge donneront des pigeons d'une couleur comme dorée, ou jaunâtre, quelquefois noire.

2°. Un pigeon rouge et un pigeon noir donneront des oiseaux d'un rouge foncé, mais souvent plombé.

3°. Un rouge avec un minime donneront souvent un très-beau rouge, mais quelquefois terne.

4°. Un bleu et un fauve reproduiront quelquefois des individus tout bleus, ou tout fauves, ou mélangés de l'une et l'autre couleur.

5°. Un fauve et un noir, ou un bleu et un noir, pourront donner des gris piquetés.

6°. Un noir et un bleu produiront quelquefois des pigeons couleur de nuit barrés noir; peut-être des rouges, ou des noirs, ou des étincelés.

7°. Un jaune et un noir donneront des couleurs de nuit et des jaunes panachés.

8°. Enfin une femelle rouge étincelé avec un mâle bleu étincelé noir, pourront donner du mordoré étincelé de rouge.

Les amateurs qui tenteront de créer de nouvelles variétés intéressantes de pigeons, seront toujours récompensés de leurs peines, soit en obtenant l'objet de leurs désirs, soit même, s'ils n'y réussissaient pas, en augmentant le produit économique de leur volière; car il est prouvé que les métis sont plus féconds que les pigeons de race pure, et ils le sont d'autant plus que les variétés desquelles on les a obtenues étaient plus éloignées et avaient moins d'analogie entre elles.

Lorsque l'on voudra créer une variété, il ne faudra pas choisir au hasard un mâle et une femelle qui auront du rapport avec l'individu que l'on se proposera d'obtenir; mais il faudra, au contraire, calculer les probabilités d'après le petit tableau des couleurs que nous venons de donner. Quant aux formes générales et aux caractères, on doit savoir que c'est le mâle seul qui les transmet à sa postérité. Nous allons faire concevoir par un exemple la manière dont on doit agir pour avoir une presque certitude de succès. Je suppose, par exemple, que l'on veuille établir une race de paon dont on n'aurait qu'un seul mâle; on choisirait dans la volière un oiseau qui ait avec lui quelques rapports de grandeur et de forme; on choisirait aussi sa couleur, selon la variété que l'on voudrait reproduire dans la race; on les accouplerait. Les métis qui en proviendraient auraient déjà de treize à dix-huit plumes

à la queue; et celle-ci, sans être encore aussi relevée que celle du père, se placerait cependant déjà beaucoup au-dessus des ailes. On choisirait dans leurs enfans une femelle, et on l'accouplerait l'année suivante avec le vieux mâle; cette seconde génération serait douée des mouvemens convulsifs qui caractérisent la race pure, et la queue de ces métis serait fournie de dix-sept à vingt-huit plumes, ayant la faculté de s'ériger et de s'étaler comme celle du père. On accouplerait le vieux mâle une troisième fois avec une de ces nouvelles femelles, et les pigeonneaux qui en naîtraient auraient toute la beauté de la race pure; mais cependant il ne faudrait compter que jusqu'à un certain point sur la pureté de leurs enfans, jusqu'à ce que trois ou quatre générations nouvelles eussent bien affermi le mélange.

Quand il s'agit de créer une variété dont on ne possède aucun individu, la chose devient plus difficile, parce qu'elle exige plus de temps et d'attention. Supposons que l'on veuille avoir le cavalier faraud, et que cependant on ne possède aucun cavalier. On étudiera d'abord les caractères que doit avoir cet oiseau, et l'on choisira dans les races les individus qui auront le plus d'analogie avec eux. Le cavalier faraud est gros, d'une belle tenue, boulant en flûte, haut sur jambes, et il a un ruban autour des yeux, ainsi qu'une morille sur le bec. Ceci connu, il n'est pas difficile de faire son choix. Comme il est boulant, on prendra nécessairement un grosse-gorge, et on l'accouplera avec un romain

pour gagner de la grosseur. Il en naîtra un pigeon cavalier que nous avons classé parmi ceux de race pure, parce qu'il transmet toutes ses qualités à sa postérité. Nous aurons déjà un oiseau haut sur jambes, ayant des membranes épaisses sur les narines, et un petit ruban autour des yeux; il enflera son jabot, moins que le grosse-gorge, mais plus que ne doit le faire un faraud. On accouplera ce cavalier avec le bagadais mondain à l'œil, et l'on obtiendra une morille véritable, un ruban plus large autour des yeux, une gorge boulant en flûte, enfin un véritable cavalier faraud.

Il ne faut pas conclure, des deux exemples que je viens de citer, que l'on obtiendra facilement de nouvelles variétés en combinant avec goût et avec adresse les races ou les variétés bien tranchées; sans que je puisse en expliquer la cause, la nature se refuse quelquefois à produire des oiseaux intéressans, malgré toute la patience et la sagacité que l'on peut y mettre. Par exemple, il est rare que l'on obtienne du mélange des colliers dorés, des suisses, des culbutans et des volans, autre chose que de véritables bisets sans beauté comme sans aucun autre mérite. Plusieurs variétés croisées ensemble produisent même des petits d'autant plus laids que le père et la mère étaient plus beaux. Mais, en récompense, il arrive aussi que des oiseaux fort insignifians donnent, en les croissant, une postérité charmante; aussi l'amateur ne doit jamais se dégoûter, parce que tôt ou tard il sera récompensé de ses soins. Il ne doit pas non plus cesser une ex-

périence parce que les premières tentatives n'auraient pas réussi, car souvent il faut d'abord passer par plusieurs nuances du laid pour arriver au beau.

« Si l'on réfléchit, dit M. Vieillot, au nombre des races considérées comme pures, à la possibilité de les apparier entre elles, d'en obtenir des petits, d'apparier ceux-ci, soit avec leurs races, soit avec leurs parens, soit avec leurs frères d'une autre ponte ou d'un autre mélange, on sentira combien il est facile d'obtenir des variétés presque indescriptibles, puisque le premier mélange donne cent quarante-quatre variétés. (L'auteur ne parle ici que du mélange des variétés qu'il a décrites, car le premier mélange des nôtres donnerait plus de trois mille trois cents variétés.) Il semble, en général, que la nature, prévoyant l'inconstance des goûts de l'homme, ait, pour y suffire, accordé la faculté de se varier à l'infini aux productions dont il doit s'amuser ou se servir le plus, comme les chevaux, les chiens, les pigeons et les fleurs. »

Nous finirons cet article par un paragraphe de Buffon. « On a rassemblé toutes les espèces, toutes les races connues des oiseaux domestiques ; on les a multipliées et variées à l'infini ; l'intelligence, les soins et la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui était connu, et développé ce qui ne l'était pas ; on a fait éclore jusqu'aux arrière-germes de la nature ; on a tiré de son sein toutes les productions ultérieures qu'elle seule et sans aide n'aurait pu amener à la lumière ; en cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils

étaient inépuisables, et qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvait faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnaissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur première origine. »

Nourriture des pigeons.

Comme on l'a vu plus haut, les pigeons sont granivores, ainsi que les tourterelles. Dans leur état de nature ils mangent toutes sortes de graines, mais par préférence celles des plantes légumineuses. En domesticité, on ne peut varier leurs alimens; l'on a choisi celui qui a paru en même temps le plus économique et le meilleur pour les en nourrir habituellement, et la vesce, ayant ces qualités, a eu la préférence. Cependant, dans les pays où elle manque, on peut la suppléer par d'autres grains, le blé, l'orge, le sarrasin, les criblures de ces différentes récoltes, les lentilles, les pois, les féverolles, le maïs (surtout la petite espèce nommée quarantaine), etc., etc. Les grains de raisin, sortis du marc après qu'il a été pressé pour faire le vin, sont également bons, et ces oiseaux les mangent avec plaisir, mais il faut qu'ils aient été préparés convenablement; voici comment on doit agir pour cela :

Aussitôt que le marc de raisin est enlevé de dessus le pressoir, on doit le transporter dans un lieu favorable à sa prompte dessiccation. Si la saison est

encore chaude, on peut se contenter de l'exposer dehors aux rayons du soleil; mais, si le temps est pluvieux, ou seulement menace de la pluie, on le portera dans un hangard, ou dans un autre lieu à couvert. Dans les deux cas, on le brise et divise en autant de petites parcelles que l'on peut; on l'étend sur un terrain propre, sur un plancher, ou mieux encore sur des draps grossiers ou autres linges. On le remue tous les jours pour empêcher qu'il ne s'échauffe et ne moisisse, et on le laisse ainsi jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec. Alors on le fait battre au fléau, si on en a une grande quantité, ou on se contente, si on en a peu, de le battre avec des bâtons, ou même de le froisser à la main; après quoi on le passe au van et au crible, comme le blé, pour en extraire les grains. Cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, ranime leurs forces pendant les froids et leur est très-utile l'hiver.

Toutes ces espèces de nourriture peuvent se donner sans précaution aux pigeons de colombier; mais il n'en est pas de même pour ceux de volière qui sont beaucoup plus délicats, particulièrement quand leurs races sont pures. Quelques-uns de ces alimens, et le blé surtout, les relâchent beaucoup, les refroidissent, et souvent leur donnent un dévoiement dangereux, outre qu'ils leur occasionent fréquemment des œufs clairs, et qu'ils retardent les pontes.

Aussitôt que l'on s'aperçoit de ces inconvéniens, on doit y remédier en donnant aux pigeons de l'alpiste ou du chènevis, mais en petite quantité, parce

que ces semences agissent en sens opposé avec trop d'énergie, et peuvent les échauffer au point de les rendre malades. C'est à l'amateur à calculer la quantité nécessaire à mesure que l'expérience la lui fera connaître.

Quoique la vesce paraisse la nourriture la meilleure pour les pigeons, elle ne laisse pas cependant d'avoir aussi ses inconvéniens, surtout lorsqu'elle est trop nouvelle. Elle donne alors aux jeunes pigeons un dévoiement qui peut devenir mortel si l'on n'y remédie promptement par le moyen du sel, comme nous le dirons plus bas. Ce n'est jamais une économie d'acheter de la vesce à bon marché, parce que les oiseaux en consomment davantage et qu'elle les nourrit moins; la plus chère est toujours la meilleure et par conséquent celle qui fait le plus de profit. On doit la choisir pesante, dure, d'un noir luisant et foncé, et l'économiste aisé ne pourrait mieux faire que d'avoir toujours sa provision un an d'avance, car elle est meilleure pour les pigeons lorsqu'elle a deux ans, que l'année qu'on l'a récoltée.

Quelques amateurs ont essayé de remplacer la vesce par la féverole ou petite fève de marais, mais sa grosseur empêche les petites espèces de l'avaler, et toutes ne peuvent la dégorger qu'avec des efforts toujours pénibles et souvent dangereux, surtout chez les grosses-gorges. Les pois gris n'offrent pas autant d'inconvénient. Si l'on s'apercevait que la vesce incommodât les pigeons d'une volière, au lieu de la remplacer par une seule espèce de graine, il

vaudrait mieux faire un mélange de toutes celles que nous venons de nommer et leur donner ainsi ; la nature saurait bien indiquer à chaque individu celle qui lui convient davantage, car on sait que les animaux ont reçu de cette mère commune un intinct particulier et inexplicable, qui leur fait prendre sans hésiter les alimens qui leur conviennent, et rejeter de même ceux qui peuvent leur nuire.

Les pigeons de volière, quoique plus délicats que les autres, se nourrissent cependant d'un plus grand nombre d'alimens ; ils s'accoutument très-bien à manger de la mie de pain, de la pâtée que l'on donne aux autres volailles, et même de la viande hâchée. Pour peu qu'ils soient pressés par la faim, ils vont chercher à manger dans les fumiers, et jusque dans les immondices : ils sont extrêmement friands de la feuille d'oseille et vont quelquefois la becqueter dans les jardins. Les pigeons fuyards mangent même des insectes.

Lorsque des pigeons sont paresseux à la ponte, et que l'on tient à hâter le moment de la couvée, on doit leur donner une nourriture préparée ; elle consiste en un mélange d'un quart d'alpiste, un quart chènevis, un quart sarrasin, et l'autre quart de grains de raisin ; si l'on ne pouvait se procurer facilement cette dernière graine, on pourrait s'en passer en mélangeant les trois autres par tiers. On peut leur en jeter quelques poignées par jour, mais seulement pendant l'hiver et le temps de la mue. Ces alimens les échauffent, les mettent en amour, et les obligent bientôt à faire leur couvée. On peut

les faire passer sans transition graduée, d'une autre nourriture à celle-là ; mais il n'en est pas de même pour les en priver, et cependant il est nécessaire de les en sevrer aussitôt qu'elle devient inutile, c'est-à-dire, dès que leurs petits sont éclos. On commence alors à y mélanger de la vesce, d'abord en petites parties, puis on augmente peu à peu la quantité, en la dosant de manière à ce que la vesce soit pure au bout de dix à douze jours.

Tous les pigeons aiment le sel avec une espèce de fureur; aussi lorsqu'il existe dans les environs de leur demeure une vieille muraille chargée de salpêtre, on les voit s'y transporter en grand nombre, à chaque heure du jour, se monter les uns sur les autres et se battre avec acharnement pour approcher de l'endroit où le mortier en est le plus imprégné. Il paraît que ce goût tient chez eux à un instinct de santé, car on a remarqué que le sel leur est toujours utile, et que souvent même il les guérit de leurs maladies. Aussi les amateurs leur en donnent-ils, mais préparé de diverses manières que nous allons énumérer, en indiquant celle qui nous a paru la meilleure.

Dans le midi, et particulièrement dans les environs de Lyon, on tâche de se procurer le corps d'un renard, ou, à son défaut, on prend celui d'un chat. On l'écorche, et l'on remplit la cavité des viscères avec du cumin et des feuilles d'oseille, puis on le fait macérer dans de l'eau tenant en dissolution autant de sel marin qu'elle a pu en dissoudre. Après l'avoir laissé en cet état pendant une

quinzaine de jours, on l'en sort et on le met à la broche devant un grand feu. A mesure qu'il cuit, on le saupoudre de sel pilé très-fin, et on ne l'ôte du feu que lorsqu'il est presque entièrement desséché. On le porte alors dans le colombier ou la volière, on le suspend dans un endroit où les pigeons peuvent facilement venir le becqueter, et ils s'y portent avec une telle avidité, qu'ils n'y laissent que la carcasse au bout d'un très-court laps de temps. Les fermiers qui emploient cette méthode assurent qu'ils attirent par ce moyen les pigeons des environs, et que lorsque ces oiseaux ont une fois goûté de ce renard, ils adoptent le colombier pour toujours; mais cette assertion ne nous paraît pas assez prouvée pour l'affirmer.

Voici la composition indiquée par les auteurs, pour employer le sel d'une autre manière : « Prenez dix livres de vesce, ou telle autre semence farineuse que vous voudrez; ajoutez-y une ou deux livres de cumin; jetez-les dans un vase quelconque; ayez de la terre argileuse, bien corroyée et assez molle pour pouvoir être pétrie, et rendue telle par une eau dans laquelle vous aurez fait dissoudre deux livres de sel de cuisine; mêlez et pétrissez le tout de manière que le mélange soit égal, et les grains bien séparés. Faites, avec cette espèce de pâte, des cônes que vous exposerez à l'ardeur du soleil ou dans un four modérément chaud, jusqu'à ce que toute leur humidité soit entièrement évaporée. Tenez ensuite ces cônes ou pains dans un lieu bien sec. On en place plusieurs dans le colombier et dans

la volière, et le pigeon vient les becqueter. On a remarqué que la saison pendant laquelle il les attaque le plus est l'hiver, pendant les pluies de durée, lorsqu'il nourrit ses petits, et beaucoup plus encore lorsqu'il est dans la mue. Cette argile ainsi préparée n'est pas seulement un préservatif contre les maladies, c'est un aphrodisiaque qui favorise les pontes; elle a encore l'avantage de donner une saveur, un fumet agréable à la chair des pigeonneaux, auxquels les pères et mères viennent verser la pâtée formée en partie des pains parfumés. » L'éloge pompeux que les auteurs font de ces pains d'argile leur a sans doute été dicté par des gens sans expérience; car il est certain que la terre dont cette pâtée a été composée, a l'inconvénient de laisser dans l'estomac, et particulièrement dans les intestins des pigeons jeunes ou vieux, des dépôts mortels. Plusieurs amateurs font ces pains d'une autre manière, mais qui offre les mêmes inconvéniens; ils pétrissent des masses de terre, de plâtre et de salpêtre, de grains de cumin et de chènevis pulvérisés, qu'ils se contentent de placer sur le plancher du colombier ou de la volière. L'expérience seule aurait dû leur faire reconnaître le vice de ce procédé, puisque rarement les pigeons attaquent ces masses de terre, et, s'ils le font, ce n'est que pendant les froids de l'hiver, époque à laquelle le besoin du sel fait surmonter à quelques-uns le dégoût que cette composition, toujours couverte d'ordures, leur inspire.

Quelques personnes se contentent de semer le

sel dans la volière ou le colombier, sans lui faire subir aucune préparation; d'autres le mettent dans un vase où les pigeons vont le becqueter. Ces deux méthodes sont mauvaises : la première en ce que le sel se perd ou se salit à travers les ordures du plancher; la seconde parce que les pigeons peuvent en faire abus, ce qui les échauffe d'abord, et finit par les rendre malades.

Enfin, la manière qui nous paraît préférable, est de leur donner à becqueter une queue de morue salée, un maquereau, ou tout autre poisson préparé de la même manière, c'est-à-dire fortement saturé de sel et desséché. On les verra bientôt s'acharner dessus, le déchiqueter à coups de bec, et n'y laisser que les os. Une queue de morue doit suffire à cinquante pigeons; et si l'on se sert d'autres poissons, on suivra la même proportion.

Il n'est pas non plus indifférent de donner aux pigeons la première eau venue; celle de puits, par exemple, leur est très-préjudiciable lorsqu'elle contient de la sélénite en dissolution, comme presque toutes les eaux de puits de Paris; lorsqu'elle est pure, c'est au contraire celle qui leur convient davantage. La mauvaise eau se connaît lorsqu'elle ne dissout pas le savon, et que les légumes ne peuvent y cuire que difficilement. L'eau de rivière peut se donner, non-seulement aux oiseaux, mais encore à tous les animaux; cependant, si l'on n'en avait pas à sa proximité, ils s'accommodent très-bien de celle dont l'homme fait usage.

Les pigeons s'écartent quelquefois de huit ou dix

lieues de leur colombier, pour aller sur les bords de la mer becqueter les efflorescences salines que les eaux ont laissées le long des dunes et sur les roches couvertes par les ondes pendant les grandes marées. Ils s'éloignent encore davantage pour aller chercher l'eau salée. « Dès que le mois d'octobre arrive, dit M. Vieillot, et qu'ils commencent à ressentir les impressions du froid, tous les pigeons fuyards, dans une partie de nos provinces méridionales, quittent leur pays, et viennent se répandre dans les pigeonniers de la Basse-Provence, où il existe des fontaines d'eau salée; ils profitent de la nourriture qu'on leur donne, s'en retournent, et, à l'approche du printemps, rejoignent leur pays pour y faire des pontes fréquentes et suivies. » Il est inutile de dire aux amateurs que dans les pays où l'on trouve de ces fontaines, et dans ceux qui sont à proximité de la mer, on peut se dispenser de donner du sel.

L'amateur, mais surtout l'économiste, doivent mettre de la méthode dans la manière de donner la nourriture aux pigeons. Ceux de colombier ont le talent d'aller la découvrir dans la campagne pendant toute la belle saison; il serait donc inutile de leur en donner alors. Cependant il faut leur faire de temps en temps quelques distributions pour les attacher à leur demeure. C'est aussi le moyen de les familiariser, ce qui est fort avantageux, parce qu'ils s'effarouchent moins lorsque l'on entre dans leur colombier, et qu'il n'en résulte pas les inconvéniens du fracas qu'ils font en se sauvant et aban-

donnant leurs œufs pendant l'époque de l'incubation. On leur jette le grain à des heures fixes, en les sifflant ou appelant toujours de la même manière; ils s'y habituent au point qu'il n'est pas rare de les voir accourir de très-loin, entourer le distributeur, et se poser jusque sur ses bras et sur sa tête. Ces oiseaux craignent singulièrement la pluie et les temps orageux; ils restent dans leur colombier, sans que la faim même puisse les déterminer à en sortir; il est alors indispensable de leur donner une quantité de grain suffisante pour les nourrir; si l'on manquait de le faire, ils se rendraient, après quelques jours de jeûne, dans un colombier voisin où ils trouveraient à manger, et il serait à craindre qu'ils ne revinssent plus dans le leur. On commence à leur donner régulièrement du grain à la fin de novembre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon le climat, et l'on continue jusqu'au mois de février au moins.

Il est étonnant combien un pigeon peut rester long-temps sans manger, lorsqu'il est privé de lumière. Voici un fait des plus singuliers qui le prouve; il m'a été rapporté par M. Corbié, qui en a été témoin oculaire : Un individu fut, un dimanche matin, visiter le marché aux pigeons à la halle de St.-Germain; il y acheta un pigeonneau auquel il n'attachait pas un grand prix, et, pour n'avoir pas l'embarras de l'apporter à sa main, il le mit dans la poche de sa redingote. Différentes affaires ne lui ayant permis de rentrer chez lui que fort tard, il oublia le malheureux prisonnier, ôta sa redin-

gote, la pendit à un porte-manteau et n'y pensa plus pendant toute la semaine. Le dimanche suivant, il veut mettre ce vêtement; il le prend et voit une poche pleine; il regarda, et trouva le pigeon plein de vie et de santé; il le mit avec les autres, et au bout d'un quart d'heure on ne vit sur l'oiseau aucune trace de son abstinence forcée. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il paraît que l'obscurité est la condition rigoureuse qui leur permet de supporter un jeûne aussi long; car si on les prive de nourriture en les laissant à la lumière, ils périssent au bout de trois ou quatre jours au plus. Je trouve, dans le nouveau dictionnaire d'histoire naturelle, qu'un pigeonneau paon a vécu treize jours sous une femelle nonain qui le couvait sans le nourrir; donné à d'autres, il est devenu très-fort et très-beau. Ces faits s'expliquent par l'immobilité de l'oiseau dans l'obscurité; ne prenant aucun exercice, il perd fort peu par la transpiration insensible et les autres sécrétions : il n'a donc pas besoin de réparer beaucoup.

Les heures auxquelles on doit donner à manger aux pigeons sont déterminées. Le matin, aussitôt qu'ils sortent du colombier ou de la volière, on leur fera la première distribution; mais comme les femelles couveuses ne quittent leurs œufs que vers les onze heures pour retourner couver à trois, il faudra leur réserver du grain qu'on leur distribuera vers les deux heures et demi et jamais à midi, parce qu'à cette heure ces oiseaux ont l'habitude de sommeiller, et il serait au moins inutile de les dé-

ranger. La troisième distribution doit se faire à peu près une heure avant la nuit. Il faut calculer la quantité de graine qu'on leur jette, sur le nombre des pigeons que l'on a, et surtout ne pas leur en donner trop pendant la belle saison, parce que l'abondance les rend paresseux et ils perdent l'habitude d'aller chércher leur vie dans la campagne. Pendant l'été ou le temps sec, on leur jettera le grain hors du colombier, mais le plus près possible, dans un lieu préparé pour cela, et débarrassé d'herbes, et de pierres; pendant les pluies et la mauvaise saison, on leur donnera dans la volière ou dans le colombier. Dans l'un et l'autre cas il faudra toujours les appeler pour les familiariser, parce qu'ils s'approcheront beaucoup du distributeur, ce que n'oseront pas faire les pigeons étrangers amenés par la faim. Cependant, si ces voisins parasites étaient eux-mêmes trop familiers pour avoir peur, et qu'ils s'emparassent d'une quantité de nourriture capable de faire tort aux oiseaux du colombier, il ne resterait pour tout moyen qu'à changer souvent les heures des distributions.

Beaucoup d'amateurs ne spéculent pas sur la nourriture que leurs oiseaux peuvent trouver dans les champs, ils les nourrissent abondamment dans leur volière. Ils n'ont pas besoin, dans ce cas, de faire des distributions journalières ; ils se contentent de leur mettre du grain dans une trémie placée dans l'endroit le plus propre de leur demeure, et de la remplir chaque fois qu'elle est épuisée. Cette trémie demande une forme particulière, pour la-

quelle nous renvoyons le lecteur à l'article intitulé *des ustensiles de la volière*, et à la planche 26e. Il en est de même pour la pompe dans laquelle on leur donne à boire.

Quoique l'on ne place guère de l'eau que dans les volières, nous croyons que les personnes qui possèdent un colombier dans un pays sec et aride, feraient bien d'y mettre trois ou quatre pompes comme celles décrites à l'article *ustensiles de la volière*, mais dans des dimensions plus grandes. On peut cependant se borner à faire poser, à proximité du colombier, des auges en pierre, que l'on remplira tous les deux ou trois jours, avec la précaution indispensable de les tenir très-propres. On observera qu'elles doivent être constamment pleines, afin que les pigeons posés sur le bord puissent facilement atteindre l'eau. Dans l'un et l'autre cas, il faudra l'hiver avoir l'attention de casser la glace trois ou quatre fois par jour, et de changer l'eau plus souvent. S'il y avait dans les environs une fontaine chaude ou un courant d'eau qui ne gelassent pas, la précaution deviendrait moins indispensable, mais elle serait cependant encore utile.

Non-seulement il faut de l'eau pour les désaltérer, mais encore pour entretenir leur propreté. Ils aiment à se rouler dans la poussière pour se débarrasser des insectes qui les attaquent, et ensuite ils ne manquent pas d'aller se baigner s'ils trouvent l'occasion de le faire avec commodité. On doit la leur ménager en plaçant à proximité un baquet d'eau, profond de trois ou quatre pouces seulement,

comme les auges, pour qu'ils ne puissent s'y noyer. S'ils sont captifs on met le baquet dans la volière, dans le cas contraire on le place dehors, mais le plus près que l'on peut, parce que lorsque les grosses espèces ont leurs plumes chargées d'eau, elles ne peuvent que difficilement voler pour regagner le pigeonnier, et les chats profitent de ce moment pour les saisir.

Accouplement des pigeons.

Lorsque l'on veut conserver ses races dans toute leur pureté, il faut veiller scrupuleusement à l'accouplement des mâles et des femelles, les faire soi-même, et enfin ne rien laisser au hasard. Il est arrivé très-souvent que des amateurs, après avoir dépensé beaucoup d'argent pour réunir les variétés les plus belles et les plus rares, ont été fort surpris de ne plus trouver, aubout d'un laps de temps assez court, que des mondains insignifians, dans la volière qu'ils avaient négligée.

Nous avons dit plus haut qu'il n'y a que le mâle qui race, c'est-à-dire qui transmet à sa postérité les caractères de son espèce, du moins dans la forme. C'est donc par lui que l'on doit commencer son choix. Lorsqu'on s'est procuré un individu parfait, on lui cherche une femelle ; plus sa race sera pure mieux ce sera, pourtant ce n'est pas d'une nécessité aussi absolue que pour l'autre. Le mâle s'accouple assez facilement avec la femelle qu'on lui destine, mais celle-ci n'en fait pas toujours autant. Si ce mariage forcé lui déplaît, soit parce qu'elle

a déjà fixé ses affections sur un autre, soit parce qu'elle veut conserver sa liberté pour se livrer sans contrainte à son goût pour le libertinage, elle rebutera constamment le mâle. Tendres caresses, amoureuses roucoulades, nombreux tournoiemens, tout l'ennuira, la révoltera, et elle payera ces avances empressées à coups de bec, jusqu'à ce que l'amant, à son tour rebuté, change son amour en haine et ses caresses en fureur. Quelquefois ils peuvent rester six mois ou même un an dans cet état de guerre, et l'amateur est obligé de renoncer à ses espérances, en leur rendant la liberté de s'accoupler avec d'autres. Heureusement ces exemples sont assez rares; il arrive plus souvent qu'après s'être battus pendant huit ou quinze jours, ils finissent par s'apparier et par faire bon ménage pendant tout le cours de leur vie.

La saison influe beaucoup sur l'accouplement plus ou moins facile de ces oiseaux. Si par exemple on les réunit au printemps, tous deux pressés par les feux de l'amour, éprouveront le besoin de contracter de suite une union qui doit durer autant qu'eux. Mais si au contraire on voulait les accoupler dans l'hiver ou pendant le moment de la mue, malgré tous les soins que l'on y apporterait, malgré l'alpiste et le chènevis dont on les nourrirait pour faire naître dans leurs sens une ardeur artificielle, il arriverait souvent qu'ils se négligeraient d'abord, que la haine s'emparerait d'eux et finirait par leur donner, avec le temps, une antipathie invincible l'un pour l'autre.

Pour qu'un accouplement réussisse bien, il faut aussi consulter quelques convenances d'âge et de forme. Une femelle très-grosse ne s'apparie qu'avec répugnance à un mâle de très-petite taille, à moins qu'elle ne l'ait choisi librement. Toutes refusent opiniâtrement de s'unir à un mâle trop vieux ou infirme.

Il serait à désirer que l'on pût pratiquer la règle que nous allons donner dans ce paragraphe ; mais malheureusement on ne peut s'en servir que lorsque l'on veut accoupler ensemble deux oiseaux qui ont déjà couvé, et dont on connaît le tempérament. Parmi les femelles on en trouve de lentes à la ponte et d'autres faciles. Quand on leur connaîtra une de ces manières d'être, on leur donnera un mâle en conséquence. Si on donne à une femelle facile à la ponte un mâle trop ardent, aussitôt qu'ils seront accouplés, il la tourmentera et la battra sans relâche, il la poursuivra à coups de bec redoublés sur la tête, lui empêchera de quitter le nid qu'il lui aura choisi, et, enfin, à force de tourmens et d'ennuis l'obligera à pondre. Ainsi pressée, elle fera le plus souvent des œufs clairs, c'est-à-dire inféconds ; ou des œufs hardés, dont la coquille n'est pas formée ; outre que les femelles qui sont dans ce cas-là deviennent rapidement sujettes à l'avalure. (Voy. l'article *Maladies des pigeons*). Si, au contraire, vous donnez à une femelle paresseuse un mâle mou, nonchalant, manquant d'ardeur, soit que cela tienne à la douceur de son caractère ou à son âge trop avancé, vous n'aurez des pigeonneaux que lorsque la saison les pressera

de ses feux, et ils se borneront à deux ou trois pontes par an, encore les feront-ils à des époques assez éloignées l'une de l'autre. Autant qu'on le pourra on donnera donc un mâle ardent à une femelle paresseuse, et l'on en donnera un d'un caractère doux à celle qui sera facile à la ponte.

S'il arrive quelquefois des désordres dans une volière, presque toujours ils ont pour cause les découplemens. Au temps de la mue, au mois d'août et de septembre, une tristesse occasionée par cette maladie s'empare des pigeons; les femelles sont alors assez sujettes à se dégoûter de leurs mâles, au point de les abandonner sans retour, si l'on n'y prend garde. Aussitôt que l'amateur s'aperçoit de ce découplement, il doit enlever les deux oiseaux de la volière, les renfermer dans un appareilloir séparé, et les forcer, par la captivité, à s'accoupler de nouveau. Il est à observer que cet appareilloir doit être hors de la vue des pigeons de la volière, car, si l'infidèle peut voir de sa prison l'amant qui lui a fait rompre le lien conjugal, elle se consumera en efforts impuissans pour chercher à le rejoindre, et son antipathie ne fera qu'augmenter pour son époux.

D'autres fois encore, mais plus rarement, c'est le mâle qui abandonne sa femelle; on agira dans ce cas comme dans le précédent. Si cependant ces oiseaux avaient l'un pour l'autre un dégoût tellement prononcé qu'ils ne fussent pas accouplés au bout de quelques semaines, il faudrait renoncer à l'espérance de les voir jamais vivre ensemble; on

les porterait dans l'appareilloir commun pour les laisser faire de nouveaux choix à leur fantaisie. Si on craignait qu'ils ne mélangeassent leur race, on leur choisirait un mâle et une femelle, et on les accouplerait comme on fait pour des pigeons qui ne l'ont pas encore été.

Souvent encore il y a de certains mâles qui adoptent deux femelles à la fois; il en résulte des désordres très-grands, provenant de ce que la volière renferme plus de femelles que de mâles. Si, au contraire, ce sont les derniers qui sont en plus grand nombre, le désordre est encore plus grand, par ce qu'ils ne manquent jamais de porter le trouble dans tous les ménages, en pourchassant les femelles couveuses jusque sur leur nid, en livrant sans cesse des combats opiniâtres à leurs mâles, enfin en les dérangeant dans leurs caresses, ce qui occasione nécessairement des œufs cassés ou clairs. L'amateur surveillera donc sa volière avec la plus scrupuleuse attention, afin d'entretenir, autant qu'il le pourra, le même nombre dans les sexes. Il s'emparera du surplus en mâles ou en femelles, et les mettra dans un appareilloir intérieur.

On s'apercevra facilement quand l'accouplement aura lieu entre deux pigeons que l'on aura renfermés ensemble, par les caresses qui précèdent l'acte qui joint les deux sexes. Après de nombreuses roucoulades, de tendres baisers, le mâle donne à manger à sa femelle en lui dégorgeant de la nourriture dans le bec, comme il le fera bientôt à ses pigeonneaux. Celle-ci s'anime peu à peu, lui rend ses ca-

resses, se baisse, et c'est alors que, par un contact instantané, tous deux satisfont des désirs ménagés et augmentés par gradation et avec art, si je puis me servir de cette expression. On peut alors leur rendre la liberté, ou les remettre avec les autres dans la volière : ils s'occuperont sur-le-champ à la construction du nid, où la femelle ne tardera pas à déposer deux œufs.

Avant de terminer ce chapitre nous devons décrire les appareilloirs dont nous avons parlé. Comme nous l'avons dit, l'on en aura deux; l'un intérieur, dans lequel on mettra tous les pigeons qui ne seront pas encore accouplés, les jeunes aussitôt qu'ils mangeront seuls, les mâles ou les femelles surabondans, et enfin tous ceux dont on voudra abandonner l'accouplement au hasard. Cet appareilloir sera simplement une partie de la volière, séparée de l'autre par une cloison ou par un treillis en fil-de fer. Il est inutile de dire, qu'à l'exception des nids, il doit être garni de tous les ustensiles de la volière et entretenu avec la même propreté. L'appareilloir extérieur, dont la condition expresse est d'être hors de la vue des pigeons libres, servira pour accoupler de nouveau les oiseaux que le caprice, ou toute autre cause, aurait désunis. Un petit appartement peut servir à cet usage, on peut même employer avec succès une grande boîte dont le devant sera garni d'un grillage en fer; enfin, une simple cage en fer, de deux pieds de large sur trois de long, est suffisante faute de mieux.

De la ponte et de l'incubation.

L'amateur qui aurait peuplé sa volière de vieux pigeons, c'est-à-dire d'oiseaux ayant l'âge de sept ans, doit s'attendre à les voir pondre beaucoup moins souvent que des jeunes; aussi, lorsqu'il aura le choix, il se procurera toujours ces derniers. On reconnaît assez facilement les vieux à leurs pates d'un rouge terne, ou plutôt cendrées, couvertes d'une pellicule blanchâtre, ayant l'air de se détacher en forme d'écailles; leurs ongles, très-recourbés, sont aussi plus longs; leur bec mince, effilé et crochu, et les bords des deux mandibules, surtout aux coins de la bouche, couverts, noirâtres et racornis par l'habitude de la déglutition; la paupière est éraillée, tombante, blanchâtre et comme écailleuse; l'œil terne, plus enfoncé dans son orbite, n'a jamais cette expression de vivacité que donne la jeunesse; enfin un plumage négligé et flétri, met le dernier cachet aux ravages du temps.

Les pigeons de colombier ne font guère que deux à quatre pontes, au plus, par an, du moins quand ce sont des bisets ou des fuyards. La première a ordinairement lieu au mois de mars, et la dernière au mois d'août. Les pigeons de race pure en font davantage, au moins pour la plupart; mais les mondains sont ceux qui produisent le plus, et l'on en trouve quelquefois qui feront de neuf à dix couvées tous les ans; pour l'ordinaire ils en font de sept à neuf, et c'est là le grand produit qu'un amateur puisse raisonnablement en

attendre. L'époque que nous venons de citer pour les pigeons de colombier, est aussi celle où ceux de volière pressent le plus leurs pontes, où elles réussissent le mieux, et, surtout, c'est pendant cette saison que les petits apportent en naissant toutes les qualités nécessaires pour devenir de beaux et de gros oiseaux. Il résulte de ceci, que l'on tâchera d'appareiller ces animaux dans un temps calculé de manière à ce qu'ils puissent commencer leurs pontes au mois de mars, ou d'avril au plus tard, si l'on veut en tirer toute la jouissance possible.

Lorsque deux oiseaux sont accouplés, ils ont aussitôt le besoin de construire un nid pour recevoir la jeune famille qu'ils vont bientôt produire. Ils choisissent d'abord une place commode; c'est ordinairement dans une case et un plâtre, ou un panier, qu'on leur a préparé à cet effet; cependant, s'ils trouvent dans la volière un coin enfoncé et obscur, ils lui donneront la préférence, sans doute parce qu'ils craignent moins d'être troublés lorsqu'ils sont retirés à l'écart et dans l'obscurité. Tous deux travaillent de concert à y transporter quelques petites branches très-légères, ou des brins de pailles dont ils construisent, sans beaucoup d'art, le berceau de leur postérité. Quand ce travail, dont ils s'occupent avec ardeur, est terminé, le mâle ne s'en écarte plus guère et fait tous ses efforts pour y retenir sa femelle, ou pour l'y rappeler lorsqu'elle s'en écarte un moment. Il lui témoigne sans cesse son impatience par un son de voix particulier, beaucoup plus plein et plus

doux que le roucoulement ordinaire. Lorsqu'elle s'est rendue à ses vœux, il l'en récompense par les caresses les plus tendres, par des battemens d'ailes exprimant à la fois son plaisir et son espérance. Il se presse sur le nid à côté d'elle et ne cesse pas une minute de lui témoigner son empressement. La femelle, pour remplir ses plus doux désirs, reste sur le nid un jour entier et y couche deux ou trois nuits, pendant qu'il reste auprès d'elle et veille à sa tranquillité. C'est alors qu'elle pond son premier œuf, ordinairement entre midi et deux heures. Elle a soin de le tenir chaud sans le couver, en ne s'en écartant que très-peu et pendant de courts instans. Cinquante deux heures après, c'est-à-dire le surlendemain entre quatre et six heures du soir, elle en pond un second, mais pendant cet intervalle elle a reçu du mâle une nouvelle caresse, destinée à féconder cette seconde production. Aussitôt que les deux œufs sont pondus commencent les soins de l'incubation.

Il est dans l'ordre de la nature qu'une femelle ne ponde jamais que deux œufs ni plus ni moins, cependant il arrive parfois qu'elle n'en fait qu'un, et cette bizarrerie peut avoir deux causes; la première, comme la plus ordinaire, tient à la jeunesse de l'oiseau; dans ce cas on nomme cette production un œuf *avancé*, et l'on ne s'en met guère en peine, parce qu'on est sûr qu'aux pontes suivantes elle rentrera dans l'ordre accoutumé. Dans le second cas, cela tient à un vice de conformation difficile à expliquer, mais que l'on re-

connaît à ce qu'elle n'en produit jamais qu'un aux pontes suivantes. Il ne reste plus qu'à la réformer, car ce défaut essentiel durera toute sa vie.

On trouve des femelles qui, pour cause de maladie, ou défaut de conformation, ne peuvent pas pondre; l'œuf, séjournant dans leur corps un laps de temps plus long que celui voulu par la nature, se recuit, et devient graveleux autour de la coquille. Une espèce de matière charnue, sans doute occasionée par l'inflammation des membranes de l'oviducte, se forme, s'attache après l'œuf, qu'elle embrasse de tous côtés, et tient, comme par des racines, aux parois des viscères auxquelles elle adhère assez fortement pour ne plus pouvoir s'en détacher. La femelle atteinte de cette infirmité n'est plus propre à la propagation; elle reste souffrante pendant fort long-temps, et finit par périr retirée dans un coin, à l'abri du tumulte de la volière. Cette maladie est produite par un grand échauffement qui a retréci l'entrée de l'oviducte, ou le col du *pondoir*, pour me servir de l'expression des marchands d'oiseaux; ou par le peu d'écartement de la *fourchette*, c'est-à-dire des deux os grêles et allongés qui, dans ces animaux, remplacent les pubis formant le bassin des quadrupèdes mammifères.

Quelques amateurs, en reconnaissant cette maladie par le tact, ont essayé de la guérir par le moyen d'une opération; mais les douleurs qu'ils font souffrir à un pauvre animal sont purement

gratuites, puisqu'ils ne lui sauvent la vie que très-rarement, que l'oiseau reste toujours souffrant, et enfin qu'il n'est plus propre à la génération; il vaut beaucoup mieux le réformer.

Il peut se trouver, quoique rarement, qu'une femelle, après avoir pondu un premier œuf, reste soixante et douze heures, et même plus avant de pondre l'autre. Aussitôt que l'on s'apercevra d'un retard, on la suivra attentivement, et si l'intervalle dépasse les soixante et douze heures, il ne faudra plus guère compter sur la nature, mais bien sur les remèdes qu'on lui administrera avec intelligence et à propos. Ces remèdes consistent à lui faire avaler, en les lui indroduisant dans le bec, des petites boulettes de beurre ou de savon, puis à lui élargir l'orifice de l'anus avec le doigt, que l'on aura préalablement enduit de beurre. On lui donne ensuite un ou deux lavemens de bonne huile d'olive, par le moyen d'une très-petite seringue à injection. Quelques personnes ont fait pondre, d'une manière forcée, des femelles atteintes de cette maladie. Voici comment elles s'y prenaient. Pendant que d'une main elles entr'ouvraient l'anus de l'oiseau, de l'autre elles appuyaient sur son abdomen, entre l'œuf et le sternum, et en augmentant peu à peu la pression, forçaient l'œuf à sortir. Mais cette manière a presque toujours l'inconvénient de le casser dans l'intérieur, et de blesser l'oiseau pour sa vie.

D'autres femelles ne font que des œufs *hardés* ou *gravelés*, c'est-à-dire n'ayant pas de coquille,

mais simplement une pellicule membraneuse et molle, en tenant lieu. Ils ne peuvent être couvés, quoique fécondés, parce qu'ils cèdent à la moindre pression. Ce vice vient souvent de ce que la femelle ne possède pas les organes sécrétoires qui doivent fournir la terre calcaire dont la coquille est formée; alors le mal est sans remède; mais quelquefois il peut venir d'une simple obstruction de ces organes, occasionée par la graisse ou par un échauffement, et dans ce cas on peut guérir l'oiseau en changeant la nature de ses alimens. Dans tous les cas, nous conseillerons aux amateurs de ne prendre cet embarras que pour des animaux précieux, parce que le succès est toujours douteux.

On rencontre encore des couples de pigeons qui font constamment des œufs clairs. Le difficile est de reconnaître lequel des deux est stérile. Pour cela on les fait accoupler avec deux autres, et l'on réforme sur-le-champ celui dans le nid duquel on trouvera des œufs inféconds à la première ponte. On ne sera cependant pas surpris si tous deux produisaient des petits, car ce défaut peut être amené par une incompatibilité d'organisation tout-à-fait inexplicable. Si plusieurs paires de pigeons se trouvaient attaquées de ce vice dans une volière ou un colombier, il ne faudrait pas se presser de les découpler, car il y aurait beaucoup à croire que ce serait le résultat d'une mauvaise nourriture, ou de quelqu'autre cause, autre que celle de la stérilité : il ne faut, par exemple,

pour produire cet effet, que deux ou trois pigeons tournans dans un pigeonnier de cinquante paires. Dans ces deux cas rien n'est facile comme de remédier à ces inconvéniens, soit en changeant la qualité de leurs alimens, soit en enlevant les perturbateurs.

Un pigeon peut conserver sa fécondité jusqu'à l'âge de dix, douze, ou même quatorze ans; mais ordinairement il la perd plus tôt. Les femelles surtout s'épuisent beaucoup moins que les mâles, et lorsqu'on leur voit faire un plus grand nombre d'œufs clairs à mesure qu'elles avancent en âge, on peut leur ôter leur vieux mâle pour leur en donner un jeune, afin de se procurer encore un bon produit; tant qu'elles pondent il est très-probable que leurs œufs seront féconds si leurs époux ont l'ardeur de la jeunesse. Lorsqu'une vieille paire de pigeons ne produit plus, il peut encore être utile de la conserver pour élever d'autres pigeonneaux, et même pour couver des œufs étrangers, car ces oiseaux conservent la faculté de faire éclore et de nourrir des petits jusque dans la plus extrême vieillesse. On en a vu qui s'occupaient encore utilement de ces soins, même après avoir perdu les yeux par un commencement de décrépitude. Un fait plus intéressant, parce qu'il suppose un caractère de tendre bonté dans quelques-uns de ces animaux, c'est qu'il s'en est trouvé qui, devenus tout-à-fait hors d'état, par l'âge et les maladies, de faire une éducation entière, sacrifiaient les derniers instans de leur vie

à secourir les enfans des autres. Aussitôt qu'ils entendaient les cris plaintifs d'un pigeonneau victime de la négligence de ses parens, ils se hâtaient d'aller lui dégorger de la nourriture dans le bec; et ne manquaient guère ensuite d'aller battre ces mauvais pères, pour les faire retourner aux soins de leur jeune famille.

Lorsque l'on possède une bonne paire de pigeons, il ne faut pas lui laisser perdre du temps à couver des œufs clairs, mais bien les enlever aussitôt; ils en auront produit d'autres huit ou neuf jours après. Pour s'assurer si les œufs sont féconds, il ne s'agit que de les *mirer;* voici comment on fait: on en prend un, et on l'interpose entre l'œil et la lumière d'un flambeau, ou les rayons du soleil; si, dans le milieu, on n'aperçoit pas intérieurement un petit corps rond, formant une tache obscure, il n'a pas été fécondé; dans ce cas on distingue ordinairement une liqueur flottante, jaune ou rougeâtre, extrêmement fétide lorsque l'œuf vient à se briser après quelques jours. On doit jeter ces œufs assez loin du pigeonnier, parce que l'odeur qu'ils exhalent est désagréable aux hommes et nuisible aux pigeons.

Si l'œuf est bon, on apercevra d'abord la tache dont nous venons de parler; quatre jours après on lui verra étendre autour d'elle quelques petits vaisseaux sanguins; le sixième jour l'œuf prendra une teinte un peu plombée et perdra entièrement sa transparence. Quelquefois, cependant, le petit peut mourir dedans, à un âge plus ou moins avancé; il

est encore bon de savoir le reconnaître à ces signes : l'œuf devient d'une couleur plus plombée que de coutume, il se couvre de quelques taches blanchâtres, et son poids diminue à mesure que le petit se dessèche. Au contraire, s'il est bon, il devient plus pesant, et l'on aperçoit un vide se former par la séparation d'une membrane, vers le gros bout mais un peu latéralement. On lit dans le nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle, une méthode pour mirer les œufs sans danger de les briser : « Il faut les mettre dans la main gauche étendue, puis placer transversalement la main droite debout et dessus, de manière que le petit doigt les couvre, et force la lumière à les traverser ; elle éclaire l'intérieur, et permet de juger de leur état. »

Il est quelquefois nécessaire de faire des substitutions d'œufs. Par exemple, une paire de pigeons précieux périt après la ponte, ou s'échappe sans retour de la volière ; au lieu de perdre leurs œufs, on peut les faire couver par des pigeons communs, mais cette substitution demande quelques précautions : 1°. il faut que l'époque de la ponte soit absolument la même, soit que les œufs aient été couvés, ou non : s'il y a plus de vingt quatre heures de différence, on court la chance de tout perdre ; 2°. il faut changer les deux œufs, car si l'on n'en change qu'un, ces animaux ont assez de sagacité pour le reconnaître et le jeter hors du nid ; 3°. ne jamais leur en donner trois, parce qu'ils n'en couvent presque jamais que deux, et que dans ce cas ils en éloigneraient un ; mais comme ils ont l'habitude de

les remuer de temps à autre, il serait probable qu'ils n'éloigneraient pas à chaque fois le même, et il en résulterait que le froid les ferait tous périr; cependant ils les adoptent quelquefois tous les trois.

Outre les cas que nous venons de prévoir, la substitution peut encore se faire avec avantage dans d'autres circonstances. Je suppose que l'on ait une paire de pigeons rares, dont on voudrait multiplier rapidement la postérité; on pourrait toutes les trois pontes leur en enlever une, et la faire éclore et élever par d'autres oiseaux; on y gagnerait par conséquent trois ou quatre paires de petits par an. Mais il ne faut pas non plus abuser trop long-temps de cet expédient, qui fatiguerait beaucoup le père, et plus encore la mère, après quelque temps. Quand on veut faire ce genre de substitution, on doit d'avance user de quelques moyens pour en assurer le succès. Dans une volière peuplée d'un grand nombre de paires, il est indispensable d'écrire au crayon la date des pontes, auprès de chaque nid, afin de faire coïncider les époques avec certitude, comme nous l'avons dit plus haut. Il faut aussi donner les œufs à couver, autant qu'on le pourra, à des oiseaux qui auraient produit des œufs clairs, afin de ne pas perdre inutilement une couvée. Enfin, on choisira pour nourriciers, des pigeons vieux mais ayant encore de l'ardeur, et surtout ayant l'habitude d'amener toujours leur couvée à bien.

Il serait très-intéressant de savoir combien de temps des œufs peuvent se conserver propres à être mis couver, à cause de la facilité que l'on aurait

à se procurer de très-loin, de cette manière, des pigeons dont le transport est toujours extrêmement coûteux; mais malheureusement on n'a jamais fait des observations assez exactes sur cet objet, pour que nous puissions donner même des aperçus utiles. Ce que l'on sait se borne à quelques remarques faites au hasard, dont le résultat est que des œufs mis de côté sans précautions, et repris plus ou moins long-temps après comme clairs, pour amuser des pigeons dont on voulait retarder les pontes, ont néanmoins produit quelquefois des petits sains et vigoureux. On connaît cependant un moyen de conserver des œufs féconds pendant une quinzaine de jours, c'est de les mettre dans une boîte, sur une couche épaisse de cendres tamisées, très-fines, de les recouvrir d'une autre couche épaisse, et de fermer la boîte hermétiquement. Le but de cette opération est de les garantir autant que possible du contact de l'air : ainsi tout moyen qui atteindra ce but sera également bon.

Aussitôt qu'une femelle a pondu son dernier œuf, elle se met à couver avec autant d'assiduité que d'empressement. Pendant qu'elle est sur le nid, le mâle lui tient compagnie, perché sur un nid ou un boulin, à proximité de la désennuyer par ses roucoulemens, et de la défendre avec fureur si un importun se présente pour la déranger. Elle a un si grand attachement pour ses œufs, que rien ne peut la distraire des soins de leur incubation. « Son attachement à ses œufs est si grand, si constant, dit Buffon, qu'on en a vu souffrir les incommodités les plus

grandes et les douleurs les plus cruelles plutôt que de les quitter. Une femelle entre autres dont les pates gelèrent et tombèrent, et qui, malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos : ses pates avaient gelé, parce que son panier était tout près de la fenêtre de sa volière. » Tous les jours, à onze heures du matin, elle quitte ses œufs pour aller manger à la trémie; mais avant, elle appelle son mâle par un petit roucoulement particulier. Celui-ci s'empresse de prendre sa place et couve à son tour jusqu'à quatre heures du soir en été, et jusqu'à trois en hiver. Dans cet instant la femelle revient sur son nid pour ne pas le quitter de toute la nuit. S'il arrive qu'emportée par le plaisir de la promenade, elle s'oublie un instant de plus que de coutume, le mâle se lève, la cherche avec inquiétude, et la ramène en lui administrant, à grands coups de bec, une correction maritale.

Buffon, et les auteurs qui l'ont copié, prétendent qu'à dater de la ponte du second œuf, il faut dix-sept ou dix-huit jours en été, dix-neuf ou vingt en hiver, pour que les petits éclosent. M. Corbié, ayant trouvé cette variation singulière, observa la durée de l'incubation avec une précision qu'on n'y avait pas encore apportée avant lui. Il eut toujours le même résultat, à quelques heures près. Depuis quarante-cinq ans ses pigeons, en hiver comme en été, ont toujours couvé de quatre-cent-vingt, à quatre-cent-vingt-quatre heures; ce qui correspond à dix-sept jours et seize heures,

lorsqu'il y avait eu défaut de chaleur, occasioné par la négligence ou le dérangement des pigeons; et à dix-sept jours et douze heures, quand la paire couve exactement et chauffe également. Il est vrai que les petits n'éclosent jamais l'un quand l'autre, et que le second peut même naître vingt-quatre heures après le premier, mais l'erreur ne peut venir de là.

On reconnaît que les petits sont sur le point d'éclore lorsque les œufs sont ce que l'on appelle *béchés*, c'est-à-dire un peu cassés près du gros bout. Une erreur assez généralement répandue, c'est de croire que le père et la mère en brisent la coquille pour faciliter la sortie du petit; il est aisé de se convaincre, par le plus simple examen, qu'il n'en est rien, et que c'est le pigeonneau lui seul qui la casse; il suffit d'observer que la cassure d'un œuf béché est toujours faite de dedans en dehors, puisque constamment les petits fragmens de coquille s'élèvent, ou plutôt sont repoussés en dehors, au-dessus du niveau de la surface de l'œuf, et jamais en dedans. D'ailleurs, pour peu que l'on ait une teinture d'histoire naturelle, on sait que les petits de tous les oiseaux ont, dans l'œuf, le bout du bec armé d'une petite excroissance carrée, écailleuse et très-dure, qui leur sert à briser l'enveloppe contre laquelle ils frappent à coups redoublés. Aussitôt qu'ils n'ont plus besoin de cette espèce d'écaille, sa base se dessèche rapidement, se détache des mandibules peu à peu, et elle finit par tomber, quelquefois au bout de peu d'heures.

On peut juger facilement que l'opération de se débarrasser de son enveloppe calcaire pour venir au jour, est extrêmement pénible pour le petit. Aussi dans quelques-uns elle surpasse leur force, et ils périssent, pour ainsi dire, avant d'être nés. Dans cette occasion il faut se déterminer à aider la nature. On prend un instrument terminé en pointe mousse, on ouvre l'œuf avec l'extrême précaution de ne pas blesser l'oiseau qu'il renferme, car s'il en sortait la plus petite particule de sang, il mourrait infailliblement. Malgré toute l'adresse que l'on pourrait y mettre, malgré toute l'expérience que l'on pourrait avoir acquise, enfin malgré le vif plaisir que l'on aurait à sauver la vie à un oiseau précieux, objet de nos désirs et d'une longue attente, nous conseillons aux amateurs de ne tenter cette opération qu'à la dernière extrémité, et lorsque la nature aura évidemment épuisé toutes ses ressources, car si, par ce moyen, on en sauve un sur dix, on doit se regarder comme fort heureux. D'ailleurs il est toujours dangereux de se hâter, puisque l'on a vu quelquefois des œufs béchés n'éclore que quarante-huit heures après, sans que les petits parussent en avoir beaucoup souffert.

Inconvéniens de ne pas laisser les pigeons élever leurs petits.

Le lecteur a vu, page 6, de quelle manière les pigeons dégorgent dans le bec de leurs petits, une bouillie ayant beaucoup d'analogie avec le lait des animaux mammifères. Si l'on enlève à un quadrupède ses enfans au moment de leur naissance, le lait,

ne trouvant plus son écoulement naturel, se répercute dans toute la masse des humeurs en circulation dans le corps, et y cause un tel désordre, que souvent cette maladie entraîne avec elle des accidens très-graves; c'est ce que l'on nomme vulgairement des dépôts de lait. Ce qui prouve encore l'analogie existante entre la bouillie dont les pigeons nourrissent leurs enfans, et le lait des autres animaux, c'est que, chez les uns comme chez les autres, les mêmes causes produisent les mêmes effets; c'est-à-dire, que si l'on prive des pigeons de leurs petits, cette liqueur dont ils devaient les abreuver, ne trouvant plus d'issue, se répercute dans toutes les parties de leur organisation, et y cause des ravages qui les conduisent bientôt à la mort, si l'on n'y remédie promptement.

Ordinairement lorsque des pigeons ne peuvent nourrir, soit qu'ils aient couvé des œufs clairs, soit que leurs petits aient péri dans la coquille, ou qu'on les leur ait enlevé peu de temps après leur naissance, on reconnaît bientôt les symptômes de la maladie, à leurs mouvemens gênés et singuliers, annonçant distinctement une sorte d'inquiétude dans toutes les parties de leur corps. Les indigestions viennent ensuite; puis une éruption cutanée leur couvre presque subitement toute la peau d'une espèce de galle, que l'on appelle improprement *ladre*. Quelquefois cette éruption n'est pas générale, mais elle se jette soit à une partie, soit à une autre, et y forme des dépôts fort dangereux, et souvent incurables.

Ces dépôts s'annoncent d'abord par une petite tumeur arrondie, renfermant une liqueur purulente, jaunâtre; la tumeur grossit rapidement, et atteint parfois les dimensions d'une petite noix. Le pus qu'elle renfermait se durcit, prend la consistance et l'apparence d'un jaune d'œuf cuit à dur, et s'implante dans les muscles, comme s'il y était enraciné. Le mal fait des progrès rapides; l'animal languit quelque temps, et meurt s'il n'est opéré. Si le dépôt est intérieur tous les secours sont inutiles ou insuffisans, il faut qu'il périsse.

Il existe deux moyens de traitement pour guérir cette maladie. Le premier est toujours le meilleur, parce qu'il s'applique aussitôt qu'elle commence, et qu'il en arrête les progrès. Il consiste à donner aux pigeons dont la couvée a manqué, un pigeonneau étranger à nourrir. Cette substitution doit être faite avec adresse, le soir pendant leur sommeil, car, s'ils s'en aperçoivent, il est possible que, loin d'en prendre soin et de l'élever, ils le jettent en bas du nid après l'avoir tué à coups de bec: ceci arrive principalement lorsqu'on leur en donne deux; ainsi on aura donc la précaution de ne leur en offrir qu'un, d'abord pour cette raison, puis pour ne pas mettre la paire à laquelle on le prend, dans le cas d'être attaquée de la même maladie que l'on veut guérir dans les autres. Il n'est pas toujours indispensable d'avoir à leur donner un petit né le même jour que leur incubation aurait dû finir; il serait d'un jour ou deux

plus vieux, que cela n'influerait en rien sur leur manière de le recevoir.

Si l'on n'avait pas de pigeonneaux à leur faire adopter, il faudrait essayer un autre traitement. On les enlèverait de la volière pour les porter dans un appartement ou un appareilloir séparé. Là, on les condamnerait à une diette rigoureuse, que l'on entretiendrait tant que l'on sentirait avec le doigt au bas de leur *phalle* ou œsophage, une partie dure ou une grosseur occasionée par l'inflammation et la tuméfaction des glandes lactées. Pendant ce temps d'abstinence, on ne leur donnerait que de l'eau dans laquelle on aurait jeté un filet de vinaigre.

Si la maladie avait fait des progrès et que le dépôt formé parût sous la forme de tumeur, on l'ouvrirait avec un instrument tranchant; on en extrairait le pus ou l'humeur coagulée, et l'on brûlerait toute la surface de la plaie avec de la pierre infernale. Quelques personnes se contentent de la faire ronger par le sel; mais cette méthode est beaucoup plus longue et l'oiseau souffre davantage.

Il arrive parfois que des pigeonneaux meurent au bout de quelques jours; les parens n'en sont pas moins susceptibles d'éprouver une maladie, quoique les exemples en soient moins fréquens. L'amateur veillera donc sur eux avec d'autant plus de sollicitude qu'ils auront nourri moins long-temps. Au premier symptôme de langueur, il leur donnera à élever un pigeonneau du même âge que ceux qu'ils auront perdus.

Des pigeonneaux.

Aussitôt que les petits pigeons sont éclos, le père et la mère ont pour eux une sollicitude admirable. Ils les réchauffent d'abord pour les ressuyer, mais avec les plus grandes précautions pour ne pas les blesser ou les écraser. Quelques heures après, ils commencent à leur dégorger une pâtée liquide dans le bec. Plusieurs personnes ont cru que chacun des deux en adoptait un, la mère le pigeonneau femelle, le père le pigeonneau mâle, qu'ils lui donnaient exclusivement à manger, sans jamais s'occuper de l'autre ni se tromper. Cette erreur généralement encore répandue, mérite d'être réfutée, parce qu'elle a été donnée comme moyen de reconnaître les sexes dans les jeunes oiseaux. Le père et la mère nourrissent au contraire leurs deux petits alternativement et sans distinction de sexe. Les premiers huit jours, au plus, ils leur donnent une bouillie claire et sans aucun mélange; mais, cette époque passée, ils commencent à y mêler quelques grains à moitié digérés; ensuite simplement ramollis; enfin entiers et seulement détrempés.

Lorsque les pigeonneaux ont atteint une certaine grosseur, quoiqu'ils ne puissent pas voler, ils cherchent déjà à suivre leur père et leur mère; il leur arrive souvent, à cette époque, de tomber du nid s'il est mal disposé. L'amateur doit y veiller avec grand soin: car, si la volière est un peu peuplée, les autres ne manqueront pas de les massacrer aussitôt qu'ils seront à terre; ou, s'ils évitent

ce genre de mort en se retirant dans un coin enfoncé, ils ne tarderont pas à y mourir de froid et de faim.

Dès qu'ils sont assez forts pour pouvoir voler, ils suivent leurs parens qui continuent encore à les protéger et à les nourrir, jusqu'à ce qu'une ponte nouvelle les force à les abandonner, et même à les chasser du nid où leur première enfance fut soignée, quand même la ponte se fait dans un autre. Ils s'habituent fort lentement à reconnaître et à saisir le grain dont ils sont obligés d'apprendre à se nourrir; si leurs parens ne leur donnaient encore de temps en temps à manger, ils dépériraient d'une manière rapide. Ils ne cessent de harceler le père et la mère que lorsqu'ils ont atteint tout leur développement, ou lorsque ceux-ci commencent à élever une nouvelle couvée.

Les pigeonneaux sont sujets à plusieurs maladies, qu'un amateur doit chercher à prévenir ou à guérir. S'ils sont nés pendant le temps de la mue de leurs parens, ils viennent mal, lentement, ne prennent ni force ni corps, et n'atteignent jamais la grosseur ordinaire de leur espèce, comme ils n'acquièrent jamais ses belles formes et la vivacité de ses couleurs. La maladie qu'ils ont contractée de leurs parens, les laisse pour toute leur vie dans un état de souffrance et de langueur sans remède. Il en est assez souvent de même de tous les pigeonneaux qui naissent entre le mois d'août et de février, et qui sont connus dans le commerce sous les noms de *pigeons d'hiver* et *tar-*

dillons ; aussi les auteurs qui recommandent de choisir des oiseaux nés en septembre, pour peupler les colombiers, commettent-ils une grande erreur.

Tous les pigeonneaux d'hiver ont contracté un vice de tempérament, soit à cause de l'état maladif de leurs parens, soit à cause de la mauvaise qualité de la pâtée qu'ils leur ont dégorgée dans leur enfance. Les intempéries de la saison venant encore ajouter à ces causes, il en résulte souvent une maladie fort dangereuse, dont ils périssent ordinairement. Elle commence par un échauffement intérieur que rien ne peut vaincre. Leurs yeux rouges et enflammés laissent échapper une suppuration dégoûtante, ou des ulcérations se forment à la gorge et gagnent bientôt l'intérieur du bec (on s'en aperçoit facilement en l'entr'ouvrant et le flairant); par une sanie jaunâtre et visqueuse, qui tapisse toutes les parois intérieures du bec et de la gorge, particulièrement à la partie supérieure ou sur les côtés de la langue; et par une odeur fétide qui s'en exhale. Si on ne donne promptement des soins à un pigeonneau attaqué de ces symptômes, le mal dégénèrera bientôt en chancre et deviendra incurable.

Aussitôt que cette maladie paraîtra, on enlèvera du nid le petit qui en sera affecté, et on le traitera hors de la volière, parce que, si son mal dégénérait en chancre, il se communiquerait infailliblement aux autres, cette maladie étant très-contagieuse. Chaque jour, soir et matin, on lui nettoiera l'intérieur du bec avec un morceau de

chiffon défilé et attaché au bout d'un petit bâton léger, comme un pinceau. On trempera ce pinceau dans un mélange d'eau et de vinaigre, et on le fera aller et venir doucement dans l'intérieur de la gorge de l'oiseau. Pendant tout le temps du traitement, on ne lui donnera à boire que de l'eau dans laquelle on aura fait dissoudre de l'alun. Une demi-once suffit pour dix onces d'eau. Si l'animal était d'une race précieuse, et que l'on tînt beaucoup à le conserver, on augmenterait l'énergie de ce traitement, en lui administrant chaque jour un peu de sel marin dans le bec, en ne le nourrissant que d'orge pur, et en le purgeant tous les trois jours avec de la manne qu'on lui introduirait par petits morceaux dans la gorge. Les vieux oiseaux atteints de cette maladie, soit par contagion, soit à la suite d'une mauvaise mue, peuvent être traités de la même manière.

Toutes les fois qu'un amateur visite sa volière, s'il entend deux pigeonneaux pousser constamment des cris aigus du même nid, il doit observer ce qui s'y passe, et il ne tardera pas à s'apercevoir que ces petits animaux sont mal nourris par leurs parens, ou peut-être même abandonnés, ce qui arrive quelquefois par différentes causes. Si ce sont des oiseaux précieux, il doit chercher à les faire adopter et nourrir par d'autres pigeons; et l'on fera la substitution comme nous l'avons dit plus haut (page 73), avec la précaution de n'en donner qu'un à la même paire, pour être plus sûr de l'adoption.

Il peut encore arriver qu'en faisant sa visite journalière, on trouve dans un nid des petits abandonnés, ne donnant plus aucun signe de vie. Malgré le froid de la mort qui semble les avoir glacés, malgré la raideur de leurs membres, il ne faut pas encore désespérer de les rappeler à la vie. On les prend et on les réchauffe doucement par différens moyens. Le meilleur est de les placer sur des cendres chaudes, que l'on renouvelle à mesure qu'elles refroidissent; on peut encore les envelopper dans de la laine, et les exposer ainsi aux rayons du soleil, mais avec l'extrême précaution d'en garantir leur tête, sans quoi ils achèveraient de les tuer en un instant; on se contente, lorsque le mal n'est pas aussi grand, de les réchauffer avec des étoffes dont on les enveloppe après les avoir chauffées au feu. Cette demi-asphyxie est le plus souvent occasionée par le refroidissement de la nourriture qu'ils ont dans l'œsophage, et par l'indigestion qui en est la suite. Dès que la chaleur commence à les pénétrer, on voit distinctement, à un léger battement des flancs, que l'air commence à leur dilater les poumons; ils entr'ouvrent plusieurs fois le bec comme s'ils faisaient de longs bâillemens; leurs paupières s'ouvrent, et ils sont sauvés.

Il est bon de savoir reconnaître dans un très-jeune pigeonneau, s'il deviendra par la suite un bel oiseau, afin d'être aussi sûr que possible de ne pas envoyer à la cuisine un individu qui peut un jour avoir du prix, et pour ne pas sacrifier, dans le cas

contraire, du temps et des soins à élever un pigeon insignifiant. Aussitôt que les œufs sont éclos, l'amateur peut déjà juger de la couleur qu'auront les petits, et par conséquent de la pureté de race que leurs parens leur ont transmise. Lorsque le bec est entièrement noir, le plumage sera analogue; s'il est bleuâtre, ou d'une couleur plus ou moins plombée, leur plumage sera bleu; si le bec est blanc, l'animal sera de cette couleur, ou du moins d'une autre très-claire, quelle qu'elle soit. Lorsque son bec est mélangé de noir et de blanc, ou de bleu et de blanc, il faut observer avec attention l'arrangement des taches : si elles sont symétriquement placées sur les mandibules, l'oiseau aura un plumage nuancé en bleu, ou en noir, ou teint d'autres couleurs plus ou moins foncées, selon que les taches seront elles-mêmes plus ou moins foncées, mais régulièrement et d'une manière agréable; au lieu que si les taches sont placées sur le bec sans ordre et comme au hasard, l'oiseau sera bariolé sans grâce ni régularité, et n'aura par conséquent nulle valeur. Dès que les tuyaux des plumes commencent à paraître, on peut juger de la justesse de la première observation, parce que l'extrémité des plumes naissantes est ordinairement teinte des couleurs qu'elles auront quand l'oiseau sera adulte. Si l'on y trouvait alors quelques légères imperfections, il ne faudrait cependant pas se hâter de réformer son premier jugement, car il peut arriver qu'elles disparaissent après la première mue.

Un amateur a toujours un double but en élevant

des pigeons, celui de faire multiplier des espèces précieuses par leur beauté, et de se procurer pour sa table un aliment agréable et sain. Pour manger le pigeonneau dans le moment où il a toutes ses qualités de saveur et sanitaires, il faut le prendre environ un mois après sa naissance, un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais toujours avant qu'il soit sorti du nid, parce que, passé cette époque, ses parens le nourrissent moins pour lui apprendre à manger seul, et il perd beaucoup de sa délicatesse en maigrissant. Quelques personnes ont conseillé d'arracher les grandes pennes des ailes, ou d'attacher les pieds aux pigeonneaux pour les empêcher de quitter le nid de bonne heure, et les forcer ainsi à prendre beaucoup de graisse. Ces personnes n'avaient sans doute jamais étudié les mœurs de ces animaux, car elles eussent été persuadées que ce moyen, loin de rendre les oiseaux plus gras, devait au contraire être une cause d'amaigrissement. En effet, on sait que lorsque le père et la mère commencent une nouvelle ponte, ils négligent beaucoup leurs petits, et que s'ils leur donnent encore à manger, c'est à force d'en être suivis et importunés.

D'autres raisonnant aussi mal, et de plus poussés par une gourmandise détestable, ont conseillé de briser les os des jambes à de malheureux pigeonneaux, afin, prétendent-ils, que la nourriture n'étant pas dissipée se porte toute vers la graisse. Il ne faut que le sens commun pour comprendre que cette barbarie serait en pure perte; car non-seu-

lement des pigeons, mais encore tous les animaux souffrans, dépérissent et maigrissent.

Nous trouvons, dans le nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, un moyen d'engraisser les pigeons, qui nous paraît préférable à tous ceux qu'on a publiés jusqu'ici. « Si l'on veut manger d'excellens pigeonneaux de volière, dit-il, il faut les engraisser de la manière suivante. Lorsqu'ils seront parvenus au dix-neuvième ou vingtième jour, lorsque le dessous de leurs ailes commencera à se garnir de plumes ou de canons dans la partie des aisselles, retirez-les de la volière, placez-les ailleurs dans un nid, et couvrez le nid avec une corbeille, un panier qui refuse l'accès à la lumière et laisse le passage à l'air. Tout le monde sait qu'on doit en général tenir dans l'obscurité les animaux qu'on veut engraisser artificiellement. Ayez des grains de maïs qui auront trempé dans l'eau environ vingt-quatre heures; retirez deux fois par jour, le matin de bonne heure, le soir avant la nuit, chaque pigeonneau de son nid; ouvrez-lui le bec avec adresse, et faites-lui avaler chaque fois, selon son espèce et sa grosseur, depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts et même cent grains de maïs humecté : continuez dix ou quinze jours de suite, et vous aurez des pigeons d'une graisse aussi fine que celle des plus belles volailles du Mans : il n'y aura de différence que dans la couleur. Je puis, ajoute l'auteur, certifier cette recette. » On peut obtenir un résultat encore meilleur en faisant cuire le maïs. Dans cet état il ne

renfle plus, et l'oiseau ne court plus la chance d'être étouffé par une indigestion.

Du pigeonneau considéré sous les rapports diététique et pharmaceutique.

Dès la plus haute antiquité on a fait un usage très-commun du pigeon comme substance alimentaire; mais on n'a jamais mangé que le pigeonneau, ou du moins on lui a toujours donné la préférence. Quand il a été élevé, nourri et engraissé avec soin dans la volière, sa chair est tendre, succulente, facile à digérer et très-nourrissante; cependant il ne diffère du pigeonneau de colombier que parce qu'il est plus gros et toujours plus gras, et que par conséquent sa chair est plus délicate, plus fondante. Autrefois les plus estimés de France étaient ceux de Perpignan, sans doute parce que cette ville est une des plus méridionales du royaume; car il est à remarquer que presque tous les navigateurs assurent que la chair des pigeons est infiniment meilleure dans les pays chauds qu'en France.

La chair du vieux pigeon est sèche et dure; elle fournit pourtant un assez bon suc lorsqu'on la fait bouillir avec d'autres viandes pour en préparer des potages. Au pied des Pyrénées, où l'on prend au commencement de l'automne une quantité prodigieuse de pigeons ramiers et de bisets, vieux et jeunes, on les mange communément à la broche, presque cruds; du moins c'est de toutes les viandes que l'on mange dans ce pays-là celle que l'on sert

la plus saignante : elle est délicieuse dans cet état, et il est rare qu'elle incommode.

Le pigeonneau se mange dans deux états ou deux âges, qui le font différer essentiellement : 1°. lorsqu'il commence à peine à pousser les tuyaux des plumes des ailes et de la queue, ce qui lui arrive lorsqu'il a environ quinze ou seize jours ; 2°. lorsqu'il est presque entièrement couvert de plumes, ce qui lui arrive à peu près à l'âge d'un mois ou un peu plus vieux.

Dans le premier état la chair est absolument sucrée ; elle n'est point faite ; ce n'est pour ainsi dire qu'une gélatine peu saine en général, quoiqu'à cet âge elle soit regardée comme plus délicate. On doit l'interdire aux convalescens et aux personnes qu'un tempérament faible, ou une maladie chronique, obligent à suivre un régime sévère.

Dans le second état la chair du pigeonneau a une certaine consistance, quoiqu'elle soit encore tendre et pleine de suc ; elle est généralement beaucoup plus salutaire. Aussi peut-on l'accorder à presque tous les sujets, aux tempéramens les plus délicats comme aux convalescens.

Les anciens faisaient beaucoup de cas du pigeon considéré comme matière médicale, et quelques médecins l'emploient encore fréquemment aujourd'hui, surtout en province ; mais les vertus extraordinaires qu'on attribuait à son sang, à sa fiente, etc., sont un peu tombées en désuétude. Son sang était compté parmi les remèdes adoucissans externes, les plus éprouvés ; et dans le fait c'est un bon re-

mède contre les ophthalmies douloureuses et contre les plaies récentes de l'œil, que de saigner un pigeonneau sous l'aile, et de faire tomber sur-le-champ quelques gouttes de sang dans l'œil. Un pigeon en vie, ouvert par le milieu du dos et appliqué tout chaud sur la tête des frénétiques, sur le côté des plurétiques ou sur la plante des pieds dans de certains cas, lorsque les calmans et résolutifs externes sont indiqués, a produit quelquefois, dit-on, de très-bons effets. C'est un remède que les anciens médecins ont beaucoup employé, et que les médecins modernes au contraire paraissent trop négliger. Il faut observer néanmoins que le pigeon ne mérite aucune préférence sur les autres animaux à sang chaud, pour ces sortes d'applications ; et que, si l'on s'en servait exclusivement autrefois, c'est parce que la facilité de se le procurer partout et à toute heure avait fait une habitude de son choix.

Celse recommandait le foie de pigeon récent et crud, mangé pendant long-temps, contre l'ictère. Un autre médecin fait passer le cerveau de pigeon comme un excellent aphrodisiaque; enfin d'anciens auteurs de chimie et de matière médicale disent que la fiente de pigeon est éminemment nitreuse, résolutive et apéritive. Forestus conclut de cette observation que, prise intérieurement, elle est un très-bon diurétique contre l'hydropisie. Elle est encore vantée contre la plurésie, à la guérison de laquelle le nitre paraît aussi très-propre. La fiente de pigeon est aussi recommandée contre la suppression des menstrues ; on la prend toute calcinée, ou

en tisane, ou en bol. On a des exemples que, si étant fraîche elle tombe dans les yeux, on peut en devenir aveugle, tant elle contient de parties caustiques. C'est par cette raison que la peau rougit à l'endroit où l'on applique pendant quelque temps de la fiente de pigeon. On en mêle quelquefois dans les vésicatoires ou avec les cataplasmes farineux, pour résoudre les tumeurs œdémateuses. Pulvérisée et cuite avec le lait, elle fait un cataplasme excellent pour les maux de gorge pituiteux ; il faut avoir soin de la réchauffer et de la renouveler toutes les heures.

La fiente de pigeon, dit M. Bourgeois, est encore un excellent remède pour la toux que les chevaux contractent souvent au printemps dans les pâturages, lorsque les nuits sont fraîches, ou qu'ils sont exposés long-temps à des pluies froides. Cette toux, lorsqu'on la néglige, dégénère souvent en vraie pousse qui devient incurable. Dès que l'on s'aperçoit qu'un cheval est attaqué de la toux, il faut prendre quatre poignées de fiente de pigeon, qu'on pulvérise grossièrement et qu'on met infuser dans une demi-bouteille de vieux vin blanc, pendant une nuit. Le matin, on passe le mélange dans un linge, et on le fait avaler pendant trois jours de suite au cheval, par le moyen d'une bouteille ou d'une corne.

Un auteur célèbre a pensé que « ces vertus ne paraissent pas avoir été attribuées à la fiente de pigeon, aussi légèrement que celles qu'on trouve attribuées dans les livres à beaucoup de matières

semblables ; ce remède paraît, au contraire, devoir être tenté dans ces cas divers. » Dioscorides, Galien, Pline, et plusieurs auteurs et médecins moins anciens, recommandent aussi l'usage extérieur de la fiente de pigeon, à laquelle ils attribuent une puissante vertu discussive, résolutive, répercussive, cicatrisante, etc. ; mais, comme nous l'avons dit, aujourd'hui toutes ces vertus admirables sont réduites à zéro ou à peu près.

Il paraît, si on s'en rapporte à Jean Becler, que les marchands étrangers qui nous fournissent le musc, sont assez dans l'usage d'augmenter son volume en y mélangeant du sang de pigeon ; du moins il l'a souvent trouvé ainsi falsifié dans le commerce.

La tourterelle et le ramier, quant à leurs qualités diététiques et pharmaceutiques, ne diffèrent en rien de nos pigeons, si ce n'est que les ramiers ont seulement la chair un peu plus ferme, un peu plus noire, et le goût beaucoup plus relevé.

Du jeune pigeon et de la connaissance des sexes.

A l'âge d'un mois et demi ou deux mois, les jeunes pigeons ont toutes leurs plumes, et la plupart leurs couleurs ; c'est alors que les amateurs commencent à les estimer à leur juste valeur ; mais c'est aussi le moment où le marchand, empressé de les vendre, leur fait leur toilette pour surprendre l'acheteur de bonne foi, au marché St.-Germain. Rien de curieux comme de voir, tous les dimanches matin, le soldat et le négociant, le riche et le pauvre, le noble et le charretier, se mêler, se confon-

dre, causer familièrement l'un avec l'autre, et oublier l'un sa morgue et ses richesses, l'autre sa misère et son humilité, pour raisonner de pair, et discuter, quelquefois assez vivement, sur le goût qui les rapproche instantanément, quoique placés par le sort aux deux extrémités de la chaîne sociale. Tel qui ne fut jamais sourd à la voix de l'honneur, qui rougirait jusqu'au fond du cœur d'avoir hors de là une pensée équivoque à se reprocher, qui sacrifierait enfin, et sans hésiter, ses intérêts les plus chers au moindre murmure de sa conscience, semble être entièrement changé aussitôt qu'il a mis le pied dans cette enceinte. Les petites ruses, les fourberies calculées, la mauvaise foi, entreront dans son esprit et dans son cœur, et cela pour vendre comme parfaite une paire de pigeons viciés, ou pour acheter à bon marché, c'est-à-dire un écu de cinq francs ou deux moins cher que sa valeur, un pigeon que l'on convoite à son voisin. Dignités, cordons, grades militaires, charges dans la magistrature, rien ne met à l'abri de ces petites menées l'amateur passionné, et la plupart le sont.

Si l'on a un oiseau dont on veut se défaire, parce qu'il n'est pas bon à la ponte, ou qu'il a quelque vice et des défauts dans le plumage, on cherche, avant de le porter au marché, toutes les plumes qui nuisent à l'uniformité de sa teinte ou à sa pureté, et on les arrache bien adroitement, ou on les coupe près de la racine avec des ciseaux; puis on vante avec emphase la pureté de l'oiseau, sa grande fécondité, et on a l'air de ne se déterminer à le

vendre que parce qu'on en possède beaucoup de son espèce. Le pauvre diable qui se laisse duper par de belles paroles, a souvent la consolation d'apprendre, lorsqu'après la mue des plumes perfides viennent lui prouver qu'il a été trompé, qu'il l'a été par M. un tel, dont le nom respecté, partout ailleurs qu'au marché aux pigeons, est connu de tout Paris.

Aussitôt que les pigeonneaux mangent seuls, on les retire de la volière, afin d'empêcher qu'ils ne troublent leurs parens dans leur nouvelle couvée. Si on les laissait avec eux, ils les suivraient encore long-temps après qu'ils seraient en état de voler; ils iraient les tourmenter jusque dans leur nouveau nid, dont la femelle surtout n'a pas toujours le courage de les chasser; ils saliraient les œufs ou les casseraient, ou au moins nuiraient à l'incubation. On peut les déposer dans l'appareilloir intérieur, ou dans des cages faciles à nettoyer, et surtout assez grandes pour qu'ils n'y soient pas gênés. C'est dans ces cages que l'on peut le plus tôt juger de leur sexe.

Dès l'âge de trois ou quatre mois, les petites espèces commencent à dévoiler leur sexe en donnant les premiers signes d'amour. C'est un roucoulement qu'ils commencent à faire entendre en l'accompagnant de quelques salutations quand ils approchent une femelle. Les grosses espèces sont plus tardives, et ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'elles annoncent le besoin de se reproduire. A cet âge, toutes les espèces peuvent être accouplées.

Assez ordinairement les deux petits d'une couvée sont destinés par la nature à former le couple, c'est-à-dire qu'il y a le plus souvent un mâle et une femelle ; mais cette règle n'est pas générale, et lorsque les deux pigeonneaux sont du même sexe, il est fort difficile de les reconnaître, parce que, dans ce cas comme dans l'autre, il y en a toujours un plus gros que l'autre.

Il est extrêmement difficile de reconnaître le sexe d'un pigeon, quel que soit l'âge qu'il ait. Une grande expérience peut faire acquérir quelques données, mais jamais assez sûres pour que l'on puisse porter un jugement définitif. Des amateurs, cependant, se sont vantés de deviner le sexe d'un pigeon même avant qu'il soit né, c'est-à-dire aussitôt que l'œuf est pondu ; ils prétendent qu'en mirant l'œuf, si la tache ou le germe que l'on aperçoit est placé un peu loin du sommet, l'oiseau sera femelle; que si au contraire cette tache en est très-rapprochée, ce sera un mâle. Nous n'avons pas besoin de dire que cette opinion hasardée a besoin d'être confirmée par des expériences faites avec soin, ce qui ne laisse pas que d'être difficile, parce l'habitude qu'a le pigeon de remuer tous les jours les œufs qu'il couve, fait que l'on peut facilement les confondre. Il faudrait absolument les marquer, puis, au moment où ils écloraient, s'emparer des coquilles; enfin remarquer les petits par un moyen qui nous paraît avoir encore plus de difficulté à trouver.

Les jeunes pigeons sont plus embarrassans en-

core que les vieux, lorsque l'on cherche à reconnaître leur sexe, parce que nul désir, nul signe d'amour ne le trahit. Cependant les mâles ont, en général, la tête et le bec plus forts; ils sont aussi plus gros. Dans les variétés panachées, on peut les distinguer à leurs panaches, c'est-à-dire à quelques taches noires que les femelles n'ont jamais.

Les vieux oiseaux, outre ces caractères, en présentent encore d'autres, mais qui n'en sont pas moins incertains et difficiles à saisir. Dans les mâles, la proéminence des narines est beaucoup plus apparente, soit que l'on regarde le bec de profil ou de face; les tubercules farineux qui couvrent cette membrane sont aussi plus gros. Le bec de la femelle est droit, vu de profil, et ses tubercules sont plus petits; elle a la naissance du bec recouverte de plumes un peu plus allongées; sa tête est plus mince, plus fine, plus étroite; son œil plus doux et moins vif; sa queue, toujours moins fournie, est aussi plus propre que celle du mâle, parce que ce dernier, lorsqu'il est en amour, a l'habitude de la traîner en l'appuyant fortement contre terre; il en résulte qu'en tournoyant sans cesse autour de sa femelle, il en use l'extrémité, la salit, et brise, ou au moins effile le bout des barbes.

J'ai vu faire une remarque que je ne garantis pas plus certaine que les précédentes : c'est que, lorsque l'on prend un pigeon, surtout un jeune, le mâle se hérisse, fait claquer son bec s'il est très-jeune, et rabaisse fortement la queue; tandis que la femelle, au contraire, plus douce de caractère, ne

laisse échapper aucun signe de colère, relève sa queue, ou la tient horizontalement. Au reste, le meilleur moyen de ne jamais se tromper, est de ne juger du sexe de l'oiseau que lorsque l'âge de l'amour vient développer chez lui de nouvelles facultés. Alors il n'est pas un geste, un mouvement, un soupir, si je puis me servir de cette expression, qui ne dévoile son sexe avec certitude, aux yeux de l'observateur le moins attentif.

On doit accoupler les pigeons aussitôt que l'on a reconnu ces signes évidens de désirs; mais ils ne seront dans leur plus grande vigueur qu'à l'âge d'un an : jusque-là on n'a pas le droit d'exiger des pontes bien régulières. Depuis un an jusqu'à sept, et même huit, les pigeons jouissent de leur plus grande vigueur et possèdent toute la fécondité dont ils sont capables. Passé cette époque, les pontes diminuent insensiblement, et cessent ordinairement à dix ou douze ans, terme commun de la vie de ces animaux. On en a cependant vu pondre et élever leurs petits à douze ou treize ans, et vivre jusqu'à quinze; mais ces exemples, extrêmement rares, sont des exceptions à la règle générale. Une remarque assez singulière, c'est que le jeune âge fait souvent produire des œufs clairs à une femelle, tandis que cela n'arrive que très-rarement aux vieilles. Tant qu'elle peut pondre, elle produit des œufs féconds.

Maladies des pigeons.

Il semble que l'homme, en soumettant à son empire des animaux qu'il a pour ainsi dire civilisés, leur a fait partager à tous les bénéfices et les inconvéniens de cette civilisation. Tous les animaux domestiques sont attaqués de maladies plus ou moins dangereuses, inconnues à ceux qui vivent dans l'état de nature : les chiens, les chevaux, et toutes les différentes espèces de bétail, en sont la preuve. Les pigeons ont cela de malheureux de plus que les autres, que leur valeur étant moindre, on a mis beaucoup moins d'importance à étudier les maux qui les attaquent, et à chercher les remèdes salutaires avec lesquels on pourrait les rappeler à la santé; aussi la majeure partie de leurs maladies est-elle regardée comme incurable, et le peu d'essais que l'on a faits jusqu'à présent pour leur porter des secours efficaces, sont loin d'être satisfaisans.

Nous allons donner la description symptomatique des maladies observées jusqu'à ce jour chez ces oiseaux, les causes présumées ou connues qui les produisent, et la manière de les traiter lorsque le traitement peut être utile, ce qui n'arrive que trop rarement.

1°. *La mue.* La loi la plus générale, peut-être, que la nature ait imposée, non-seulement aux animaux, mais à tous les êtres organisés, c'est de renouveler plusieurs fois dans leur vie les tissus ou autres corps qui leur servent d'enveloppe exté-

rieure. Les arbres renouvellent leur écorce, les animaux leurs écailles, leur épiderme, leurs poils ou leurs plumes; et, lorsque ce renouvellement se fait tout d'un coup pendant une certaine saison, c'est ce que l'on appelle *muer*. Tous les oiseaux muent à une époque déterminée de l'année, un peu plus tôt ou un peu plus tard, selon les espèces et les climats. La mue des pigeons commence ordinairement vers la fin de juillet, et se prolonge, dans quelques-uns, jusqu'à l'entrée de l'hiver. Le pigeon chez lequel cette opération de la nature se passe le mieux, n'en est pas moins dans un état de souffrance et de langueur au moins pendant deux mois. Pendant tout ce temps-là, son indifférence pour les plaisirs de l'amour est remarquable; elle est même quelquefois poussée jusqu'au découplement.

La captivité est une cause qui rend souvent la mue dangereuse; le défaut d'activité et d'exercice la fait dégénérer en une maladie cruelle, qu'ils supportent plus ou moins long-temps, mais qui finit toujours par les faire périr. Elle se présente avec différens symptômes que nous allons décrire. 1°. On s'aperçoit d'abord d'une grande difficulté que l'oiseau éprouve pour respirer; à chaque aspiration, sa queue fait un battement de haut et bas, et sa poitrine un mouvement convulsif. Ces symptômes augmentent avec une telle rapidité, que, du soir au lendemain, l'animal est dans un état désespéré. Il périt ainsi au bout d'un certain laps de temps. 2°. Un oiseau joint quelquefois d'autres caractères symptomatiques à ceux-ci. Son bec reste à demi ou-

vert, et une humeur visqueuse paraît à l'intérieur. Bientôt elle se durcit, prend une couleur jaunâtre, et annonce alors l'existence d'un chancre à la gorge. 3°. D'autres caractères peuvent encore s'accumuler avant la mort, tels que les ailes pendantes, les plumes hérissées, et la recherche des coins les plus obscurs de la volière.

La maladie annoncée des deux premières manières n'est pas toujours incurable; quand un jeune oiseau en est atteint au premier degré, en le tenant à un régime sévère, c'est-à-dire, en ne le nourrissant que d'orge pur, et ne le désaltérant qu'avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre un peu d'alun, en lui donnant un peu de sel, on peut espérer de le sauver. Aussitôt que le mal diminue d'intensité, on doit l'abandonner à lui-même : à la longue il guérira radicalement. Le mal parvenu au second degré, on lui appliquera le traitement que nous avons décrit pour le pigeonneau (*voy.* page 77); et, si le chancre est formé, on le traitera comme nous le disons plus bas à l'article *chancre;* mais, s'il présente les symptômes du troisième degré, il est perdu sans ressource, à moins que la nature ne fasse un effort sur lequel on ne doit pas compter.

Assez souvent un oiseau reste toute sa vie invalide et languissant à la suite d'une mauvaise mue, parce que le mal n'est pas assez fort pour le faire périr, mais que cependant son tempérament est assez affaibli pour que la maladie reparaisse tous les ans à la même époque, et avec la même gravité. Cet oiseau ne sera jamais bon à rien, et l'amateur

qui ne voudra pas perdre du grain et de la place, le réformera de sa volière.

2°. *La fausse mue* est une mue qui a été entravée dans sa marche par une ou plusieurs circonstances particulières que l'on ne peut prévoir. Toutes les fois que la mue n'est pas générale, il y a fausse mue, et il en résulte des accidens très-graves. Ordinairement l'oiseau auquel cela arrive reste toute l'année dans un état de langueur, et finit par périr. Elle est moins dangereuse lorsqu'elle n'a produit que quelques plumes venues à contre-sens et non terminées; mais l'oiseau n'en souffre pas moins assez long-temps. Quelquefois, dans une volière négligée, un oiseau meurt faute d'avoir pu se débarrasser de trois ou quatre grandes plumes de l'aile; mais l'amateur soigneux s'aperçoit bien vite de cet accident, et y porte un remède facile : il ne s'agit que de l'en défaire en les arrachant, avec l'attention de ne pas les rompre ni déchirer les chairs qui adhèrent autour du tuyau. Quant aux autres inconvéniens de la fausse mue, ils sont semblables à ceux décrits à l'article précédent, et se traitent de même.

3°. *L'avalure* est un défaut de conformation dans les organes sexuels, provenant d'un accident qui peut arriver à tout âge, mais particulièrement dans la vieillesse d'un oiseau. On reconnaît cette maladie à une grosseur que l'on sent dans l'abdomen de la femelle, ce qui a fait croire à des marchands que le gésier, ou estomac de l'oiseau, était tombé dans l'oviducte. Une femelle *avalée* est incurable;

elle restera stérile toute sa vie, qui pourra néanmoins durer long-temps encore. Si l'on ne peut guérir cette maladie, on peut au moins la prévenir dans plus d'un cas; car on sait qu'elle est, le plus ordinairement, le résultat du trop d'ardeur du mâle, qui ne se trouve pas en équilibre avec le tempérament de sa femelle. S'il la pousse trop vite à la ponte, s'il est ardent et batteur, pour me servir de l'expression des oiseliers, il est à peu près certain qu'il lui donnera cette maladie; aussi, dès que l'on s'aperçoit de ces différences de mœurs, on l'ôte sur-le-champ à la femelle pour lui en donner un plus paisible et d'un caractère plus doux.

4°. *Le harde.* C'est un vice chez les femelles, qui leur fait pondre des œufs sans coquille, mous et recouverts d'une simple membrane plus ou moins graveleuse. Cette maladie est constitutionnelle ou accidentelle: dans le premier cas elle est incurable; dans le second elle se guérit assez facilement. Lorsqu'elle est constitutionnelle, sans doute elle est produite par un défaut de conformation dans l'organe qui doit sécréter la matière calcaire, la chaux, dont la partie dure de la coquille est formée; alors on s'aperçoit du mal dès la première ponte, on s'en assure à la seconde, et l'on réforme la femelle avant la troisième, après lui avoir préalablement fait subir le traitement en cas qu'elle en vaille la peine.

Lorsqu'une femelle fait des œufs *hardés*, et qu'elle n'en a pas l'habitude, il faut d'abord en étudier la cause probable. On la trouvera le plus

souvent dans des surpontes faites coup sur coup. Si on lui a enlevé ses œufs deux fois de suite, et que son mâle, trop ardent, l'ait forcée, en la poussant sur le nid, de ne mettre que peu d'intervalle entre chaque ponte, il est à peu près certain qu'à la troisième fois elle fera des œufs hardés. Il faut alors la laisser couver, en lui substituant adroitement des œufs d'autres pigeons, ou même des œufs clairs, si on n'en avait pas d'autres. Si le mal se reproduisait de nouveau à la ponte suivante, on la découplerait et on la mettrait seule au repos dans un appareilloir séparé; on l'y tiendrait pendant un peu plus d'un mois, en ne la nourrissant que d'orge et ne lui donnant à boire que de l'eau pure, puis on l'accouplerait de nouveau. Si la maladie continuait, il n'y faudrait plus compter.

5o. *L'apoplexie* tue un pigeon dans un instant, si l'on n'y apporte un prompt remède; et encore les moyens employés jusqu'à ce jour réussissent assez rarement. L'apoplexie, ou *coup de sang*, est ordinairement la suite d'un échauffement produit par l'abus des plaisirs de l'amour, joint à une nourriture excitante, telle que la graine d'alpiste ou de chènevis. Le pigeon qui en est atteint tombe subitement par terre, se débat quelques instans, agité par de fortes convulsions, pendant que le sang lui sort par le bec: puis il périt au bout d'une heure ou deux. Si l'on s'en aperçoit dans le moment où l'attaque commence, on le prend et on le saigne, en lui coupant deux ongles, un de chaque pate, assez près du doigt pour en faire sortir beaucoup

de sang ; on lui plonge les pates dans de l'eau tiède pour faciliter l'écoulement, et on l'y tient jusqu'à ce qu'il commence à revenir à la vie. Lorsqu'il ne donne plus aucun signe d'irritation dans ses organes, on le met dans un appareilloir, où on le tient au régime jusqu'à ce qu'il soit entièrement rétabli. Cette maladie dangereuse attaque particulièrement les pigeons qui ont deux femelles, ou qui font souvent des infidélités à la leur. Très-peu en échappent.

6°. *Les palpitations*, auxquelles les pigeons sont tellement sujets lorsqu'ils sont effrayés, que l'on entend les violens battemens de leur cœur, leur occasionent parfois une mort subite par l'épanchement du sang qui se fait à l'intérieur, lorsqu'une artère, ou un autre vaisseau sanguin vient à se rompre. Le seul moyen d'empêcher cet accident, du reste assez rare, c'est de les effrayer le moins possible, et de ne pas laisser pénétrer d'animaux turbulens dans leur habitation.

7°. *L'indigestion* est assez souvent chez les pigeons la suite d'une longue abstinence forcée. Aussitôt qu'ils ont du grain en quantité, ils se précipitent dessus avec avidité, et en avalent une si grande quantité que, ne pouvant plus le digérer, il reste entassé dans l'œsophage, ou jabot, s'y échauffe, s'y corrompt, et fait périr l'animal. On emploie deux moyens curatifs pour traiter cette maladie. Le premier consiste à les traiter comme les pigeons grosses-gorges atteints d'une paralysie du jabot. (Voyez la seconde partie de cet ouvrage, cinquième race). Lorsqu'il est suspendu dans le sac, on lui fait

avaler un peu d'ail pour stimuler les muscles de son estomac, et on lui donne de temps en temps un peu d'eau pour toute nourriture. Si l'on voyait qu'au bout de deux ou trois jours ce moyen ne réussît pas, on en viendrait à l'opération. Voici comment elle se fait: On commence par découvrir une partie du jabot, un peu sur le côté, en arrachant quelques plumes avec précaution pour ne pas déchirer la peau; on prend ensuite des ciseaux fins et coupant parfaitement, mieux un bistouri ou un canif bien tranchant, et l'on fait une incision longitudinale, de dix à douze lignes de longueur, avec l'attention de fendre du même coup la peau et la membrane de l'œsophage. Cela fait, on retire tout le grain qu'il contient; on le nettoie et le lave bien à l'intérieur avec de l'eau tiède, dans laquelle on a mis un peu de vin, puis on recoud l'ouverture avec une aiguille enfilée d'un morceau de soie blanche. Les points de suture se font en piquant la peau et la membrane de dessous en dessus, et en croisant, comme le lacet d'un corset. Quand l'opération est finie et que les lèvres de la plaie sont bien rapprochées, on les graisse avec un peu d'huile d'olive, et on laisse la cicatrice se former en tenant l'oiseau malade à la diète la plus sévère. J'ai vu M. Corbié pratiquer plusieurs fois cette opération et toujours avec le même succès; cependant je ne la conseille à une main moins exercée que la sienne, que dans le cas où les autres moyens seraient insuffisans. Dans les deux cas, on continue longtemps de tenir l'oiseau à la diète; on lui donne à

becqueter de la morue, et on lui fait boire de l'eau nitrée, ou dans laquelle on aura mis de l'alun en dissolution. Quelques personnes leur donnent de l'eau de rouille avec assez d'avantage, dit-on.

8°. *La paralysie de l'œsophage* étant particulière aux pigeons grosses-gorges, nous en avons traité à leur article. (Voyez la seconde partie, cinquième race).

9°. *Le chancre* est de toutes les maladies auxquelles les pigeons sont sujets, la plus terrible par les ravages qu'elle peut faire dans un pigeonnier, où elle se propage avec la plus grande rapidité, si on n'enlève pas de suite ceux qui en sont affectés. Il n'est pas de mal plus contagieux et qui demande plus de précaution. Dès qu'un oiseau en est atteint, on doit l'enlever et nettoyer son nid ou sa case avec la plus scrupuleuse attention. Le chancre peut être produit par plusieurs causes; mais la plus ordinaire est la suite d'une mauvaise ou d'une fausse mue. (Voyez ces deux articles). Dès qu'on l'a reconnu dans un oiseau, on doit lui ôter toute communication avec les autres, et le mettre ensuite au traitement. On commence par lui ouvrir le bec et enlever, avec un pinceau de charpie trempé dans de l'eau et du vinaigre, toutes les mucosités jaunâtres qu'on lui trouve dans la gorge. Si l'on y apercevait quelques ulcérations que l'on pût atteindre, on les brûlerait en y passant une ou plusieurs fois la pierre infernale, et la guérison serait assurée s'il n'y en avait pas d'autres; mais malheureusement les ulcères les plus dangereux sont cachés à la vue,

à cause de leur profondeur dans la gorge. Il ne reste plus qu'un moyen, c'est de lui administrer la recette publiée en 1818 par MM. Parmentier et Boiste, et que nous allons extraire textuellement. « Voici, disent-ils, une recette qu'on nous a assuré avoir été employée avec succès, par un propriétaire qui avait dans son colombier un certain nombre de pigeons attaqués de la maladie connue sous le nom de *chancre*, et qu'il obtint d'un homme qui long-temps en avait fait un secret. *Cumin*, *sel d'oseille*, *huile d'aspic*, *essence de cochléaria*, le tout en quantité à peu près égale. Soir et matin il prenait une plume de l'aile d'un pigeon, la trempait dans le mélange, et l'introduisait ensuite dans le gosier du malade. De cinq individus qu'il a soumis à l'action de ce remède, deux sont morts, trois ont été guéris, à l'exception seulement de l'un d'eux qui est resté sans voix. Il faut observer aussi que la maladie avait fait déjà de grands progrès chez les pigeons qui n'ont pu résister à ce remède, dont l'effet apparent a été de leur faire expectorer, pendant quatre ou cinq jours, une humeur âcre, très-épaisse. A la suite du traitement, il mit dans l'eau des malades une petite quantité de sel de nitre. Ce remède excellent ne peut être employé qu'à l'extérieur : si une très-faible quantité pénètre dans leur gosier ou dans leur glotte, lorsqu'on leur en met dans le bec, elle les tue presque sur-le-champ. »

Si l'on s'aperçoit que ce remède agisse d'une manière efficace, on soumettra le malade au traitement que nous avons décrit pour le pigeonneau,

page 77; et lorsqu'on se sera assuré qu'il est parfaitement guéri, on le reportera dans un appareilloir, où on l'accouplera; mais on ne le mettra dans la volière que lorsqu'après la ponte il ne reparaîtra plus aucun symptôme de maladie. Je suis persuadé que le chancre n'est rien autre chose qu'une phthisie pulmonaire.

10°. *Le ladre* est cette maladie que nous avons comparée dans cet ouvrage au lait répandu des autres animaux. Voyez-en les causes, les symptômes et le traitement, page 71.

11°. *La petite vérole* est fort rare dans les colombiers des pays tempérés ou froids, tels que la France et le nord de l'Europe; mais dans les pays chauds, et notamment en Italie, elle est très-commune. Dans une volière de cent paires de pigeons, il est ordinaire qu'il y en ait quatre-vingt-dix d'attaquées. Cette maladie consiste en une éruption cutanée qui leur couvre tout le corps de boutons à peu près semblables à ceux de la petire vérole, d'où lui est venu ce nom. Elle est incurable par l'art, mais la nature la guérit ordinairement; et quand même on n'y apporte aucun soin, elle ne fait guère périr qu'un vingtième des pigeons qui en sont atteints. Le seul moyen connu de la prévenir est d'entretenir une extrême propreté dans le pigeonnier.

12°. *Le torticolis* est une maladie héréditaire chez les pigeons; on croit qu'elle est produite par une très-grande faiblesse dans la vue; et dans le fait, ceux qui en sont attaqués ont les yeux d'une couleur rose et transparente. Dans cet état, l'ani-

mal tourne sans cesse le cou d'une manière désagréable, ce que les oiseleurs appellent *colaligner* ou *couliner*. Tant que le mal ne fait pas de progrès, l'oiseau peut vivre et pondre; mais il arrive souvent que les vertiges s'y joignent, et dans ce cas il périt promptement. Les colliers dorés sont particulièrement sujets à cette maladie.

13°. *L'épilepsie* est souvent la suite du torticolis. L'oiseau, agité de convulsions douloureuses, tourne la tête au point que la partie inférieure est quelquefois tournée du côté du ciel quand le sommet touche à la terre; les crises deviennent beaucoup plus fortes quand on le touche. Si la maladie augmente, l'animal est perdu sans ressource, parce que les accès deviennent très-fréquens et très-longs, et il ne peut plus manger. Les femelles sont plus sujettes à l'épilepsie que les mâles.

14°. *La goutte* ne les attaque guère que pendant leur vieillesse, alors elle est incurable. Cette maladie leur paralyse les pieds, et les empêche de marcher. Elle paraît produite, au moins dans les jeunes, par l'insalubrité d'une volière humide, ou d'une saison pluvieuse prolongée. Il ne faut attendre que de la nature la guérison de cette infirmité; cependant on peut aider à ses opérations en plaçant les oiseaux malades dans un lieu sec et chaud, surtout en les tenant très-propres.

15°. *Le polype* est une excroissance de chair qui leur vient accidentellement dans le gosier, qui croît promptement et les étouffe. Aussitôt qu'il commence à paraître, il faut le couper avec des

ciseaux à pointes fines, et brûler sa racine avec du nitrate d'argent ou pierre infernale. On tient ensuite l'oiseau au régime, c'est-à-dire à l'orge seul; on lui met de temps en temps quelques grains de sel dans le bec. Si l'excroissance renaît, on peut croire que l'opération a été mal faite et la recommencer; mais si elle reparaît une troisième fois, l'oiseau est perdu.

16°. *Le dévoiement* est presque toujours la suite d'une mauvaise nourriture. S'il provient de graines échauffantes, ce qui est plus rare mais aussi plus dangereux, il faut mettre l'oiseau à l'orge pur; mais s'il provient au contraire d'une mauvaise qualité de vesce, ou de blé, etc., on guérira facilement l'animal en lui donnant du bon grain. Si le dévoiement était devenu chronique et tenace, on lui ferait prendre un peu de sel, et on ne lui ferait boire que l'eau d'alun.

17°. *Le râle*, ou *ralement*, n'est guère que le symptôme d'une maladie plus cachée qu'il faut tâcher de reconnaître et de traiter. Alors le râle disparaîtra avec le mal dont il n'est que l'annonce. Le plus souvent il indique une inflammation de la glotte. Dans ce cas, on privera l'oiseau de toute nourriture et boisson salées ou nitreuses; on lui fera une légère saignée à la pate en lui coupant un ongle, comme nous l'avons dit à l'article *apoplexie*, et on le mettra ensuite à un régime rafraîchissant, c'est-à-dire à l'orge et à l'eau pure. Lorsque le râle vient dans une extrême vieillesse, c'est le signe non équivoque de la mort de l'animal.

18°. *L'asthme* attaque particulièrement les pigeons souabes et les grosses-gorges. On le reconnaît à une difficulté de respirer, annoncée par des battemens de flancs très-pénibles à chaque aspiration de l'oiseau. Il peut provenir de plusieurs causes : 1°. d'un grand feu causé par une nourriture trop excitante : dans ce cas on le guérit par le régime rafraîchissant ; 2°. d'un épuisement vénérien : on donne alors l'alpiste et le chènevis en petite quantité, et le sel ; on tient l'oiseau, renfermé seul, dans un lieu d'où il ne puisse pas même voir des femelles ; 3°. d'un épuisement occasionné par la déglutition, lorsqu'il a nourri plusieurs pigeonneaux : on le traite de la même manière, mais on ajoute à son régime un peu d'eau astringente, c'est-à-dire légèrement saturée d'alun ; 4°. enfin l'asthme peut encore venir des infirmités de la vieillesse, et alors il est incurable. Dans tous les cas il guérit difficilement, et au bout d'un long laps de temps.

19°. *Les vers* attaquent aussi quelquefois ces oiseaux, sans que l'on puisse assigner la cause qui les produit. Ils ont à peu près un pouce et demi de long, un quart de ligne d'épais, le corps cylindrique, finissant en pointe par les deux bouts, d'un blanc livide ; ils sont réunis, en paquet plus ou moins gros, dans le rectum, près de l'orifice de l'anus. Quelques amateurs ont cru remarquer que les pigeons qui boivent de l'eau de puits et de fontaine y sont plus sujets que ceux qui se désaltèrent avec de l'eau de rivière. Le seul moyen auquel on ait

reconnu un peu d'efficacité, est d'administrer aux oiseaux qui en sont attaqués des lavemens répétés, avec de l'huile d'amande douce.

20°. *Maladies contagieuses.* Il arrive parfois que l'on voit tout à coup tous les pigeons, non-seulement d'un colombier, mais même de toute une ville ou d'une province, périr les uns après les autres, sans que l'on puisse en attribuer la cause à aucune chose ostensible. Ces espèces de pestes résultent le plus souvent d'une nourriture pernicieuse que le hasard ou d'autres circonstances ont mis instantanément à leur portée. Il y a quelques années que l'on fut fort étonné, à Montdidier, de voir périr presque subitement tous les pigeons de la ville et des environs. M. Landormy, médecin à Amiens, en découvrit la cause dans des cendres vitrioliques que l'on avait semées dans un champ, et que ces oiseaux allaient becqueter, parce qu'elles ont un peu le goût de sel. L'amateur qui craindrait une maladie contagieuse, n'aurait d'autres précautions à prendre que celles de fermer sa volière ou son colombier, et de tenir ses oiseaux prisonniers.

Le meilleur moyen d'empêcher les maladies, et celui sur lequel l'amateur doit le plus compter, c'est d'entretenir leur habitation propre, de la faire construire dans un lieu aéré et sec, et de ne leur donner qu'une nourriture saine, appropriée à leur nature. Il vaut toujours beaucoup mieux prévenir le mal que le guérir; car le pigeon a le sang très-chaud : la marche des maladies est, pour cette raison, extrêmement rapide, et souvent, après quel-

ques heures, il est déjà trop tard pour les arrêter dans leur cours.

Du colombier.

On entend par ce mot, la demeure préparée pour recevoir et loger les pigeons bisets dont on augmente les revenus d'une ferme ou autre propriété rustique. La *volière* est l'habitation destinée à élever des pigeons de race pure ou des mondains; enfin, on nomme *pigeonnier* tous les lieux où l'on élève des pigeons, soit de colombier ou de volière.

Les pigeons, et particulièrement les bisets et les fuyards, sont des oiseaux timides, aimant la liberté, la solitude et la tranquillité. Le bruit d'une basse-cour ou d'un lieu fréquenté les inquiète, les tourmente et les détermine bientôt à l'abandonner; la détonation fréquente des armes à feu, le simple sifflement du vent à travers le feuillage des arbres élevés, suffisent pour les éloigner sans retour. On fera donc bien d'établir leur demeure dans un endroit un peu écarté. Ceci doit s'entendre des bisets, car les autres races s'habituent plus ou moins facilement aux inconvéniens d'un lieu fréquenté, d'une cour peuplée d'autre volaille et de bétail. J'ai visité plusieurs provinces de la France, entre autres la Bresse et la Dombe, où l'on ne trouve pas une écurie à vache dont les poutres ne soient garnies de nombreux paniers destinés à faire nicher des pigeons patus, romains ou mondains, qui paraissent beaucoup s'y plaire, et y produisent considérablement plus qu'en tout autre lieu, surtout en hiver.

Le colombier doit être placé dans un lieu sec et salubre, découvert, à quatre ou cinq cents pas des habitations, à l'exposition du levant, et dans une situation où les pigeons puissent jouir des premiers rayons du soleil. « J'ai vu souvent, dit Buffon, les pigeons de plusieurs colombiers situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline, et s'y rendre en si grand nombre, que le toit était entièrement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étaient obligés de faire place, et même quelquefois obligés de la céder. »

Il sera éloigné des grands arbres et des bois, parce que les pigeons craignent, comme je l'ai dit, le bruit du feuillage, et plus encore l'embuscade de l'oiseau de proie, ou la proximité des lieux habités par le plus grand nombre de leurs ennemis. Enfin, il doit être bâti sur une élévation et dominer un horizon étendu, afin que les jeunes pigeons puissent facilement le découvrir, et y diriger leur vol quand ils voudront y revenir après leurs premières sorties. Lorsque, pour la première fois, ils vont prendre leur essor, ils se défient de leurs forces et ne se lancent dans les airs qu'après une longue hésitation. Leur vol incertain n'est d'abord que d'une courte durée; ils craignent de s'égarer en s'éloignant du toit qui les a vus naître; mais, bientôt enchantés de la nouvelle puissance qu'ils trouvent dans leur organisation, ils deviennent hardis jusqu'à l'inconsidération. Emportés par le plaisir de planer dans les cieux, ils se réunissent en troupes

nombreuses, partent ensemble à tire d'aile, et jouent dans les airs jusqu'à ce que leurs forces épuisées les obligent à s'arrêter. Lorsqu'ils sont reposés de leur fatigue, ils cherchent alors à s'orienter pour retrouver leur demeure. S'ils ne la voient pas, ils se dirigent au hasard, suivent les premiers pigeons qu'ils rencontrent, et vont peupler un autre colombier.

Lorsqu'une fois on aura choisi une place convenable, autant qu'on le pourra dans une campagne cultivée en blés et menus grains, au milieu d'une terre, ou même d'un pré, on fera élever le colombier dans la forme que l'on aura déterminée, soit en tour ronde ou carrée, soit de toute autre manière. La forme ronde est cependant préférable, à cause de la facilité que l'on aura de visiter les nids par le moyen d'une échelle tournante dont nous donnons la description à l'article intitulé, *Ustensiles du colombier et de la volière*. Dans le nord de la France, on placera du côté du midi, à quinze ou seize pieds de hauteur, l'ouverture par laquelle les pigeons doivent entrer ou sortir; mais, dans les pays méridionaux, on la tournera du côté du levant. Cette fenêtre, large de dix-huit pouces à deux pieds, doit être garnie d'une bonne porte à coulisse, attachée en dessus à une corde passée dans une poulie, de manière à pouvoir ouvrir et fermer d'en bas avec promptitude et facilité.

On peut encore, si l'on veut suivre les conseils de MM. Boiste et Parmentier, garnir la fenêtre d'une grille de fer à mailles serrées, à laquelle on

adapte une trape proportionnée à la grosseur du pigeon. Mais cette méthode, moins usitée que la première, nous paraît avoir des inconvéniens. D'abord, elle laisse pénétrer pendant la nuit le froid, l'humidité et les frimas de l'hiver; ensuite, lorsque les pigeons sont poursuivis par l'oiseau de proie, ils se précipitent en foule et tous ensemble dans le colombier, où leur ennemi n'ose les poursuivre, ce qu'ils ne pourront pas faire si l'entrée n'a que la grandeur suffisante pour n'en laisser pénétrer qu'un à la fois. Lorsque le colombier renferme un mâle méchant, il se poste en embuscade à cette porte étroite, et empêche les autres d'y entrer, ce qui est toujours très-nuisible, parce que souvent cela dérange la régularité de l'incubation. « Il faut, ajoutent ces auteurs, toujours la tenir ouverte, et ne pas s'assujettir à l'ouvrir et à la fermer soir et matin; car, s'il arrivait qu'on l'oubliât une fois, les pigeons ne pourraient sortir : alors les petits, faute de nourriture, puisqu'ils n'ont que celle que leurs pères et mères vont chercher dans les champs, languiraient et périraient infailliblement. » Ici nous donnerons le conseil diamétralement opposé; car tout le monde sait que les petits animaux carnassiers, tels que les fouines, belettes, putois, etc., choisissent la nuit pour chasser. Malgré toutes les précautions que l'on aura prises pour leur ôter la possibilité de grimper jusqu'à la fenêtre, tôt ou tard, profitant d'une circonstance que le hasard ou la négligence leur fournira, tels qu'une échelle, une perche, un simple bâton appuyé contre le mur du colombier, ils y pé-

nètreront, fût-ce même par la corde, et massacreront dans une heure la moitié, ou peut-être la plus grande partie des pigeons. C'est aussi la nuit que les oiseaux de proie nocturnes cherchent leur pâture, et ils ne manqueraient pas, comme cela est arrivé assez souvent, d'entrer et de saisir leur proie. D'ailleurs, les personnnes qui ne veulent pas s'assujettir à prendre soin des animaux ne doivent point en avoir, sous peine de les voir sans cesse devenir les victimes de mille accidens.

En dehors, et tout au tour du colombier, on fera établir une ou plusieurs corniches saillantes de huit à dix pouces, ou au moins de cinq à six, dont le double avantage sera de servir de promenoir aux pigeons, et d'empêcher les animaux nuisibles, particulièrement les rats, de grimper le long des murailles, qui, d'autre part, doivent être parfaitement crépies d'un mortier de chaux et de sable, très-uni et très-solide. Les pigeons, pendant le printemps et l'automne, aiment beaucoup à se rassembler sur ces corniches, pour y jouir des douces influences du soleil levant. Outre qu'elles leur servent encore à se poser lorsque, arrivant en grandes troupes de la campagne, ils ne peuvent tous à la fois entrer dans le colombier. C'est aussi de là que les jeunes hasardent leur premier vol, qu'ils s'habituent peu à peu à reconnaître leur demeure et les champs d'alentour.

On fera couvrir le colombier en ardoise ou en tuiles plates parfaitement jointes, pour ne donner aucun passage aux intempéries de l'air ni à aucun

animal, et surtout aux moineaux : ces oiseaux voraces et hardis font un très-grand dégât dans les colombiers où ils peuvent s'introduire ; ils ne manquent jamais de profiter d'un moment d'absence des pigeons qui ont de jeunes petits, pour percer et déchirer à coups de bec le jabot de ces derniers, afin de manger le grain qu'il contient. Le toit sera fort incliné, et l'on aura l'attention de n'y jamais laisser ni mousse ni ordures qui pussent entretenir l'humidité. La porte du colombier doit être solide et en bon chêne ; elle doit parfaitement joindre partout, afin d'intercepter toute issue au plus petit animal.

Voici ce qui doit être observé quant à l'extérieur ; nous allons à présent décrire l'intérieur. Dans quelques colombiers, on voit les boulins, ou cases à nids, s'élever contre les murailles depuis le sol. Cette méthode est mauvaise, parce qu'elle donne aux rats la facilité de grimper par-là jusqu'aux étages supérieurs, d'aller dans tous les nids casser les œufs pour manger les petits qui commencent à se former, et dont ils sont très-friands ; enfin, d'épouvanter les pigeons pendant la nuit, au point de les obliger à déserter le colombier.

Les boulins ne commenceront donc qu'à quatre pieds et demi, au moins, du sol, car l'expérience a démontré qu'un rat peut d'un saut s'élancer à trois pieds et demi ou quatre pieds, mais jamais plus haut. Le premier rang de cases ou de nids sera porté sur des pierres que les maçons auront laissées saillir du mur à cet effet, et les rangs au-dessus seront por-

tés sur le premier. Le dernier rang doit être placé à dix-huit pouces ou deux pieds de la charpente du couvert, pour éviter aux couveuses le froid et l'humidité qui s'insinuent entre les tuiles, malgré toutes les précautions. Les cases seront construites en briques; elles auront huit pouces de hauteur, neuf ou dix de largeur, et dix à douze de profondeur. Devant chaque rang de nids sera une petite corniche saillante de cinq ou six pouces de largeur, ou au moins de la largeur d'une brique, pour faciliter aux jeunes pigeons, dont le vol n'est pas bien assuré, les moyens de rentrer commodément dans leur nid, et pour donner à tous un lieu de promenade où ils puissent se réunir à couvert et prendre leurs ébats pendant le mauvais temps. C'est aussi là que le mâle veillera à ce que sa femelle ne soit pas troublée pendant qu'elle couvera ses œufs. Si l'on trouvait trop de difficultés à établir ces espèces de petits trottoirs au devant de chaque rang, on pourrait se contenter de faire construire trois ou quatre corniches placées de distance en distance comme à l'extérieur : elles serviraient de points de repos aux pigeonneaux qui auraient à regagner un nid dans les rangs supérieurs.

Dans quelques pays, au lieu de construire des niches en brique, comme nous venons de le dire, on se contente d'établir en échiquier, sur une légère charpente en bois, des pots de terre cuite ou de plâtre, de forme ronde, à peu près comme des plats profonds, ou des paniers d'osier. On place sous chaque nid une espèce de juchoir ou bâton excédant de

de cinq à six pouces, sur lequel viennent se poser les pigeons quand ils entrent et sortent de leurs paniers.

La première méthode, quoique meilleure que la seconde, a cependant un très-grand inconvénient. Lorsque les pigeonnaux commencent à grossir, ils aiment assez à changer de place; mais ils le font avec des mouvemens si lourds et si maladroits, qu'ils peuvent souvent se précipiter du nid. Il en résulte qu'ils se tuent dans leur chute, ou que, s'ils ont évité ce premier danger, ils ne manquent jamais d'être massacrés par les autres. Ils peuvent encore briser les œufs ou assommer les petits des nids dans lesquels ils tombent. Outre ceci, la femelle, qui n'aime pas à être troublée pendant l'incubation, se trouve exposée aux attaques des autres pigeons qui cherchent à la déloger.

La seconde méthode a les inconvéniens de la première; de plus, les insectes parasites qui désolent les pigeons, tels que les mites et les punaises, trouvent à se nicher avec plus de facilité. Les paniers, d'ailleurs, sont peu solides et très-coûteux; car il faut les remplacer tous les trois ou quatre ans.

Quelques personnes se contentent de faire faire des cases en planches, de huit pouces en tous sens, avec un rebord saillant devant, ou simplement avec un juchoir, comme nous venons de le dire. On tient l'ouverture un peu plus étroite que l'intérieur de la case, pour que la couveuse puisse se défendre avec plus d'avantage contre les pigeons qui voudraient la déloger. Cette manière serait avantageuse, parce

qu'elle donne beaucoup de facilité pour nettoyer les nids, et que, dans les saisons froides, les petits sont plus chaudement sur du bois que sur de la brique; mais elle a l'inconvénient très-grave d'entretenir des punaises et autres insectes dans le colombier, et de trop concentrer la chaleur dans le nid pendant l'été.

La meilleure méthode est donc celle que nous avons indiquée la première; mais, lorsque l'on a établi des boulins avantageux, les conditions nécessaires pour faire un bon colombier ne sont pas encore remplies: il faut que le plancher soit parfaitement carrelé, pour empêcher les rats et les souris de s'y frayer un passage; on doit même faire placer verticalement tout au tour un rang de carreaux incrustés dans le mur, afin que ces animaux, le fléau des colombiers, ne puissent fouiller dans le pied de la mâçonnerie. L'intérieur et l'extérieur des niches, les murs, tant intérieurs qu'extérieurs, les bois de charpente, et enfin toutes les parties de l'habitation, seront peints en blanc avec plusieurs bonnes couches de lait de chaux qu'on aura le soin de renouveler toutes les fois qu'elles commenceront à jaunir. Les pigeons aiment singulièrement cette couleur, outre qu'elle leur permet de découvrir leur habitation de plus loin et de diriger leur vol en conséquence. Outre la fenêtre dont nous avons parlé, il y en aura encore une on deux autres, fermant à coulisse, et surtout parfaitement closes, pour ne pas laisser pénétrer le froid. Toutes les fois que le temps sera doux et calme, on les ouvrira pour re-

nouveler l'air et entraîner la mauvaise odeur. Cette précaution est extrêmement salutaire.

Manière de peupler le colombier.

Jusqu'à présent on n'a peuplé les colombiers, au moins en France, qu'avec les trois variétés de bisets que nous décrivons dans la seconde partie de cet ouvrage; et le biset fuyard est toujours pour les trois quarts dans la totalité de cette population. Sans doute on a donné la préférence à cette race, parce qu'elle a l'instinct de s'écarter beaucoup pour aller chercher sa nourriture dans les champs, et que l'on peut se dispenser de lui jeter du grain pendant une partie de l'année. Mais ces avantages sont-ils en rapport avec le produit? c'est ce que nous ne croyons pas.

Les bisets ne vivent ordinairement que huit années et ne sont en bon rapport que pendant quatre; passé ce temps les pontes diminuent insensiblement, et à six ans ils n'en font plus. Le plus grand produit est de deux ou trois pontes par an dans la moitié du nord de la France, et de trois ou quatre dans le midi. Les couvées commencent en mai et continuent jusqu'en août inclusivement. On trouve encore quelques pigeonneaux en septembre, et l'on donne à ces derniers venus le nom de *volées*.

Les pigeons de race pure pourraient fort bien s'accoutumer ainsi que les bisets, à chercher leur nourriture dans les champs, comme l'expérience l'a prouvé; on pourrait donc en peupler les colom-

biers avec la même économie; il y aurait cette différence que le produit en serait triplé, parce qu'en supposant même que l'obligation de faire de longs vols pour aller chercher au loin les grains que la nature leur offrirait, retardât leur ponte, ils n'en feraient pas moins six couvées par an, outre que leurs pigeonneaux sont ordinairement plus gros et plus délicats. On voit déjà en Belgique un grand nombre de colombiers d'un bon revenu, qui ne sont peuplés que de pigeons cravates. D'ailleurs, un amateur qui voudrait suivre le conseil que nous donnons ici, pourrait choisir dans les races pures celles qui, produisant beaucoup, ont cependant dans leurs mœurs de l'analogie avec les bisets; sous ce rapport les volans, les culbutans et les cravates auraient la préférence. Les mondains mêmes adopteraient facilement cette manière de vivre, parce qu'ils sont en général assez légers de vol.

L'époque la plus favorable pour peupler un colombier est le printemps. On le fait de deux manières. La première consiste à se procurer des pigeonneaux aussitôt qu'ils mangent seuls, de les jeter dans le colombier, et de les y nourrir enfermés un certain temps. Lorsque l'on verra qu'ils commencent à entrer en amour, on pourra leur donner la liberté, mais avec la précaution de choisir pour cela un jour triste et pluvieux qui les empêchera de s'écarter beaucoup. Le plus sûr, cependant, est de n'ouvrir la porte que lorsque les pontes sont en pleine activité. Alors il s'agira de les ac-

coutumer à ne plus compter sur le grain que l'on est dans l'habitude de leur donner; pour cela on commencera à leur jeter leur distribution journalière, moitié dans le colombier, moitié dehors; peu à peu on les habituera à ne la recevoir que dehors; enfin on diminuera journellement la quantité, et l'on finira par ne leur plus rien donner, aussitôt que la plus grande partie des œufs de la seconde ponte seront éclos.

La seconde manière de peupler le colombier est d'y mettre des pigeonneaux de quinze jours, qui ne soient pas assez forts pour pouvoir voler et sortir. On les y nourrit en leur ouvrant le bec, jusqu'à ce qu'ils mangent seuls, et on ne les tient jamais prisonniers. A mesure qu'ils prennent de la force, ils se présentent à la porte, mais n'osent pas encore la franchir; peu à peu ils s'enhardissent, voltigent autour du colombier sans s'en écarter beaucoup, reconnaissent les dehors de leur habitation, y rentrent, s'y attachent et ne s'en éloignent plus. On doit leur donner à manger pendant leur jeune âge, jusqu'au commencement de la seconde ponte.

Quelle que soit la manière que l'on emploie pour peupler le colombier, on doit toujours choisir des pigeonneaux nés au printemps. Ceux du mois de mai sont les meilleurs, parce qu'ils ont acquis toute leur force aux approches de l'hiver, et que cette saison ne peut influer sur leur tempéramment. Des auteurs conseillent à tort de choisir des pigeonneaux du mois de septembre; parce que, disent-ils, lorsque le printemps est arrivé, ils sont

assez avancés pour s'accoupler et pondre; mais l'on paie bien cher cette jouissance prématurée, par la dégénération de l'espèce, et par le grand nombre de maladies auxquelles ces pigeons sont sujets pendant tout le cours de leur vie.

La couleur des pigeonneaux doit être prise en considération quand il s'agit de faire son choix pour peupler. On a remarqué souvent, que lorsqu'un oiseau de proie donnait la chasse à une volée de pigeons, s'il s'en trouvait un blanc parmi eux, il devenait presque toujours la victime. En effet, il paraît que cette couleur est, pour l'épervier, un point de mire assuré. Dans la vue d'éviter cet inconvénient, on donnera la préférence aux oiseaux d'une couleur foncée. Plusieurs économistes poussent même la précaution jusqu'à visiter les nids régulièrement, et à en retirer tous les pigeonneaux blancs qu'ils font porter dans leur cuisine. Ils passent pour être plus délicats que les autres. Les pigeons blancs ont cependant eu la réputation d'être les plus féconds de tous; mais les amateurs actuels qui écrivent sur ces animaux, ont rejeté cette opinion sans beaucoup d'examen. Nos pères ont commis de grandes erreurs en histoire naturelle, j'en conviens, mais ce n'est pas une raison pour rejeter une observation qu'ils nous ont transmise, par cette seule raison que le fait, faute d'être approfondi, nous paraît singulier. On sait que plus une race de pigeons est ancienne dans son état de domesticité, que plus elle a été travaillée par l'homme, plus elle est féconde. Cette

longue servitude s'annonce par la variété de couleur survenue dans le plumage; et ce changement de couleur le plus tranchant est, certes, celui qui fait passer le gris foncé, le brun et le noir, au blanc. Or, si, dans le biset, le blanc annonce une origine plus ancienne, une variété plus éloignée de son premier type, je ne serais pas étonné que les oiseaux qui en sont parés soient plus féconds.

Si l'on veut voir prospérer un colombier, il ne faut point y enlever de pigeonneaux avant la troisième année, parce qu'on augmentera ainsi le nombre de ses pigeons, et que les jeunes, nés dans l'habitation et y étant affectionnés, y réussiront beaucoup mieux que ceux qu'on y aura transportés, malgré toutes les précautions que l'on aura pu prendre.

Soins à donner au colombier.

Les pigeons ne s'attachent à leur colombier qu'autant qu'ils y trouvent un abri salutaire et commode, un gîte agréable et sûr pour y élever leur famille. S'il ne réunit pas toutes ces convenances, ils s'en dégoûtent bientôt, et l'abandonnent pour toujours. Ces oiseaux ne peuvent souffrir la mauvaise odeur : lorsqu'ils y sont long-temps exposés, ce qui ne leur arrive que lorsqu'ils sont retenus par leurs petits dans un colombier malpropre, ils languissent, contractent des maladies et périssent. Il faut donc balayer souvent le plancher pour enlever la *colombine*, c'est-à-dire leur fiente, avant qu'elle s'échauffe et fermente, ce qui lui arrive

toutes les fois qu'elle est amassée en tas : c'est alors qu'elle degage une odeur fétide très-dangereuse pour les animaux. Cette opération doit se répéter tous les mois, ou au moins quatre fois par an, si l'on ne pouvait davantage. Dans ce dernier cas, on choisirait pour cela les époques où les pigeons sont peu occupés à la ponte ; la première fois, on nettoierait au printemps ; la seconde lorsque la première volée serait passée ; enfin, la quatrième au commencement de l'hiver, lorsque les pontes sont finies.

On aura soin, à chaque fois, de nettoyer scrupuleusement toutes les cases et tous les nids : car, lorsque la colombine s'y amasse, les petits en éprouvent de nombreux inconvéniens ; elle les échauffe et entretient les insectes, surtout des vers qui y sont quelquefois tellement abondans, qu'ils finissent par leur attaquer les pates et même le ventre. La personne chargée d'enlever la colombine le fera le plus doucement possible, parce que la poussière qui s'en élève est excessivement dangereuse pour l'homme et pour les pigeons. On prendra garde aussi à s'en laisser tomber dans les yeux, car, vieille, elle y occasionerait une inflammation longue et douloureuse ; fraîche, elle pourrait faire perdre la vue.

Chaque fois que l'on prendra des petits, on ne manquera pas de gratter les nids, de les frotter avec une brosse rude, et même de les laver si on a la facilité de le faire. Par ce moyen, on détruira les mites, qui sont le plus grand fléau des jeunes pigeons. Ces insectes s'attachent à eux par milliers,

les sucent, les amaigrissent et empêchent leur développement, ou au moins le retardent beaucoup. On tâchera de familiariser les pigeons, afin de ne pas trop les effrayer quand on entrera dans leur demeure. Les fuyards, surtout, sont sujets à ne pas retourner sur leurs œufs quand la peur les en a éloignés. Nous avons dit que la meilleure manière de les familiariser était de les siffler toutes les fois qu'on leur jette du grain. Lorsque l'on entrera dans le colombier, on frappera à la porte avant de l'ouvrir, afin de donner le temps à ceux qui seraient par terre de gagner la partie supérieure sans trop de précipitation, ce qui pourrait leur faire briser quelques œufs.

On ne laissera jamais aucune dégradation dans le colombier sans la faire réparer de suite; on entretiendra la propreté avec un soin scrupuleux. On ne souffrira aucun immondice étranger dans l'intérieur; de temps en temps, pour chasser la mauvaise odeur, on profitera de l'instant où ils sont en campagne, et l'on y fera quelques fumigations de plantes aromatiques et de résine, telles que le *benjoin* et *l'encens;* mais elles doivent se faire avec prudence et modération, parce qu'elles peuvent devenir dangereuses. Peut-être ferait-on mieux de se contenter d'y brûler quelquefois un peu de paille, et d'y suspendre, de distance en distance, des petits paquets de menthe, de sauge, de lavande et autres plantes aromatiques dont ils aiment beaucoup l'odeur.

De la colombine.

Nous rapporterons un article extrait du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, relativement à l'utilité que l'agriculture peut tirer de la colombine; car, dans de certains pays, c'est un produit fort important. « La fiente de pigeons, connue sous le nom de *colombine* ou *poulnée*, est un des plus puissans engrais que nous possédions ; il fertilise en peu de temps les prairies humides et froides ; il double la récolte des plantes légumineuses, et surtout celle du chanvre, quand on sait l'employer à propos ; il est également très-bon pour les arbres, au pied desquels il faut le mettre après que les pluies lui ont ôté son premier feu ; autrement il brûlerait les racines comme il brûle les mauvaises herbes sur lesquelles on l'étend. Facile à transporter, cet engrais est surtout précieux dans les pays de montagnes, où les terres morcelées et éloignées des habitations, ne présentent qu'un accès difficile aux voitures.

» La colombine du colombier domestique a l'inconvénient de semer avec elle la vesce, l'orge, le chènevis, le sarrasin, le millet, que les oiseaux ont perdus dans leurs nids; car, si elle tue les mauvaises herbes, les bons grains protégés par la nature lui résistent. La colombine est tellement remplie de matières salines et extractives, que, si on ne l'exposait pas un certain temps à l'air, surtout par un temps pluvieux, on courrait des risques en la répandant promptement ou sans la mélanger avec

un terreau végétal, et dans une quantité trop considérable, d'altérer les semailles et de détruire les principes de la germination. On peut la disséminer à claire-voie sur les terres fortes toutes les fois qu'on sème quelques grains, ou même conjointement avec la semence.

» Dans quelques provinces on mitige son activité en la mélangeant avec du crottin de cheval ou du fumier de vache pouri; mais ce mélange, d'ailleurs très-bon, doit être fait dans tout autre endroit que dans le colombier. Quelques cultivateurs répandent la colombine sur les pièces de blé après les gelées; mais cette méthode ne réussit qu'autant que le printemps est humide et que les terres sont fortes; car, si le printemps est sec et le terrain léger, cet engrais nuit : il vaut mieux le répandre en automne avant le dernier labour. Les pluies modèrent la chaleur de la colombine qui convient sans doute sur les blés, mais spécialement dans les chènevières et dans les prés, où elle détruit la mousse, le jonc et autres plantes nuisibles; tandis qu'elle fait pousser la bonne herbe abondamment.

» On a remarqué que cet engrais avait un inconvénient pour les prés, c'est que les plumes qu'il contient, se mêlant avec le foin, donnaient du dégoût aux chevaux, et leur occasionaient des toux importunes. Il serait peut-être possible de diminuer cet inconvénient, en répandant la fiente de pigeon un jour où il ferait du vent, qui emporterait les plumes au delà de la prairie.

» Quelques jardiniers, suivant l'observation ju-

dicieuse de M. Thouin, professeur au Muséum d'histoire naturelle, font usage de la colombine dans la composition des terres qui doivent servir à la culture des plantes étrangères que l'on élève dans des vases; mais il faut avoir l'attention de ne la faire entrer que dans la proportion d'un seizième, et lorsqu'elle est réduite en terreau, parce que, si on l'employait plus fraîche et dans une proportion plus forte, il serait à craindre qu'elle ne desséchât les racines des plantes.

» Si on mêle cette colombine, bien consommée et réduite en terreau, à la terre de bruyère, à présent généralement employée pour toutes les plantes qui ont un chevelu capillaire et même plus fin encore, elle lui ôtera cette maigreur, cette sécheresse qui fait languir un grand nombre de végétaux précieux qu'on lui donne à nourrir. La colombine s'emploie encore pour diminuer la crudité des eaux de puits, particulièrement pour neutraliser la sélénite qu'elles contiennent quelquefois, et la rendre moins susceptible de s'évaporer. Pour cet effet, on jette au fond des tonneaux qui reçoivent ces eaux une trentaine de livres de cet engrais, et, chaque fois qu'on est sur le point d'arroser, on remue ce mélange pour que l'eau se charge de cette substance et la transporte avec elle aux pieds des plantes qui ont besoin d'eau. Ce fluide, ainsi chargé de colombine, est employé dans les potagers pour arroser les arbres fruitiers qui sont jeunes ou malades : il produit souvent un très-bon effet. »

Ustensiles du colombier et de la volière.

1°. *L'échelle tournante* (*pl.* 26 , *fig.* 1) est extrêmement commode pour les colombiers en forme de tour ronde. Par son moyen on peut visiter tous les nids sans efforts, et sans un grand mouvement susceptible d'effrayer les pigeons. On en fait de plusieurs manières; mais nous nous bornerons à décrire la plus simple et la plus facile. On cherchera le milieu juste du cercle que forme le plancher du colombier, et, lorsqu'on l'aura trouvé avec la plus scrupuleuse exactitude, on enlèvera un carreau et l'on mettra à la place une pierre solide et large, au milieu de laquelle on aura creusé un trou assez grand pour recevoir un pivot, comme nous l'expliquerons plus bas. La pierre la plus dure doit être préférée, parce que le frottement l'usera moins vite. Les grès cependant ne valent rien à cause de la facilité qu'ils ont à mordre sur le fer; mais le silex, la pierre à fusil, sont excellens. Au moyen d'une poutre, qui traversera le colombier dans sa partie supérieure, on placera verticalement sur la pierre une forte pièce de bois, armée à ses deux extrémités d'un pivot en fer d'un pouce de diamètre. Le pivot d'en bas s'implantera dans le trou de la pierre, mais de manière à pouvoir y tourner librement; et le pivot supérieur sera fixé dans une grenouille en fer, dans laquelle il pourra aussi tourner avec le moins de frottement possible. On conçoit que cette pièce de bois, que nous appellerons *l'axe*, doit être posée parfaitement d'aplomb.

A la partie supérieure de l'axe et à sa partie inférieure, c'est-à-dire à un pied du plancher, on fixera, à angle droit, deux pièces de bois parallèles et solides, soutenues par deux autres pièces obliques, absolument en double potence. Les deux bouts des pièces de bois horizontales doivent être posés d'aplomb au-dessus l'un de l'autre. On ajustera un travon large de quatre pouces et épais de trois, sur les deux bouts des pièces horizontales, de manière que l'on aura un cadre carré tournant sur un de ses côtés (l'axe); tandis que l'autre fera, en tournant, le tour du colombier en ne s'écartant jamais de plus de six ou huit pouces des nids, si le colombier est exactement rond, ce qui doit être. Le travon, ou côté opposé à l'axe, sera percé sur les côtés, de dix pouces en dix pouces, de trous ronds dans lesquels on implantera des échelons dépassant de chaque côté de huit pouces, et formant ainsi une échelle par le moyen de laquelle on pourra aisément visiter tous les nids sans embarras, si, pendant qu'on est dessus, une autre personne la fait tourner de manière à la présenter à volonté devant les nids que l'on désirera atteindre.

2°. *Les plâtres* (*pl.* 26, *fig.* 2) sont des nids dont on ne se sert que pour la volière. On leur donnera la forme d'un bol ou d'un plat, mais leur profondeur ne sera jamais de plus d'un pouce à un pouce et demi. On en aura de plusieurs dimensions afin de pouvoir les assortir à la grosseur des différentes races de pigeons. Les plus petits doivent avoir cinq pouces de largeur en dedans, et les plus grands sept.

On les choisira plats et unis en dessous de manière à pouvoir les placer bien d'aplomb. On en aura toujours un nombre double de celui des paires de pigeons, parce que, dans tous les temps, chaque couple doit pouvoir disposer de deux.

Dans les pays où le plâtre n'aurait pas, comme celui de Paris, la solidité nécessaire pour fabriquer des nids, on les fera faire en terre cuite, sans vernis; car, dans le cas où ils seraient vernissés, ils n'absorberaient pas l'humidité de la fiente des pigeonneaux : elle pourirait les bûchettes dont le nid est tapissé ; il s'y engendrerait une multitude d'insectes, et même des vers capables d'attaquer les petits; en outre, ceux-ci étant toujours mouillés souffriraient beaucoup, et périraient au moindre froid qui les surprendrait. Ces nids de terre, par la faculté que l'on a de les brosser et de les laver en pleine eau sans les endommager, seraient préférables à ceux en plâtre, s'ils n'étaient du double plus chers ; mais cependant l'amateur qui se déterminerait à faire cette dépense, en serait bien dédommagé par leur longue durée.

3°. *La pompe* (*pl.* 26, *fig.* 3) est en terre cuite, vernissée à l'intérieur, plus ou moins grande, selon que l'on a plus ou moins de pigeons à désaltérer. Cette pompe est composée de deux pièces : l'*abreuvoir* (*a*) et la *bouteille* (*b*). L'abreuvoir doit avoir à peu près la forme d'une marmite de terre; c'est-à-dire qu'il doit avoir un ventre plus large que la base et la partie supérieure. A trois pouces au-dessus du fond, quelle que soit sa grandeur, son ventre

doit être percé de trous opposés, en forme de petites fenêtres, par lesquels un pigeon puisse facilement passer la tête afin d'atteindre l'eau du fond. Ces trous peuvent avoir trois pouces de diamètre, et davantage, si cela ne nuit pas à la solidité de la pièce. Les bords de cet abreuvoir seront un peu évasés, afin de pouvoir porter la bouteille en la maintenant d'aplomb. La bouteille n'est rien autre chose qu'une cruche de grès sans anses et à large ventre. Son cou sera allongé comme celui d'une bouteille; la longueur du cou et la grosseur du ventre doivent être calculées de manière à ce que, renversée sur l'abreuvoir, l'orifice par où l'eau dont on l'aura remplie sortira, soit à deux pouces du fond de l'abreuvoir, lorsque le ventre portera sur ses bords et la tiendra ainsi solidement établie. Par ce moyen, le fond de la pompe se trouvera garanti des ordures; et, tant qu'il y aura de l'eau dans la bouteille, elle se maintiendra à deux pouces de hauteur dans le fond de l'abreuvoir.

On aura l'extrême attention de tenir toujours les pompes très-propres, et de renouveler l'eau le plus souvent possible. L'hiver surtout on doit veiller à ce qu'elle ne gèle pas. Il est bon d'avoir plusieurs pompes dans un grand pigeonnier.

4°. *La trémie* (*pl.* 26, *fig.* 4), que nous ne décrirons pas parce que tout le monde la connaît, sera d'une grandeur calculée sur le nombre des oiseaux que l'on aura à nourrir. La mangeoire sera couverte d'une planchette percée de plusieurs trous ronds, à deux ou trois pouces de distance,

assez grands pour qu'un pigeon puisse y passer facilement la tête; elle sert à garantir les graines des ordures qui pourraient y tomber. On la recouvrira d'une planche débordant le dessus de trois doigts de chaque côté, pour empêcher les ordures de tomber dans les graines.

5°. *L'épuisette* (*pl.* 26, *fig.* 5), est un cerceau en fil de fer, large de dix-huit pouces, garni d'une profonde poche en filet, et emmanché dans un bâton de cinq ou six pieds. On s'en sert pour prendre avec facilité, dans le pigeonnier, les pigeons, surtout les vieux, que l'on veut en tirer. Par ce moyen on ne les poursuit pas trop, et l'on n'effarouche pas les autres.

6°. *Les grattoirs* (*pl.* 26, *fig.* 6 et 7), sont de petites lames de fer triangulaires, à peu près dans la forme d'une truelle de maçon, mais emmanchées par un trou ou une douille placée au milieu de la lame. On en a de parfaitement triangulaires : ils servent à râcler et nettoyer les niches, et toutes les surfaces plates. On en fait aussi dont un des côtés du triangle, au lieu d'être droit, est arrondi en partie de cercle : ceux-ci sont très-commodes pour nettoyer l'intérieur des plâtres ou nids.

7°. *Les brosses* dont on se sert pour laver et brosser les cases d'une volière, afin de détruire les mites et punaises, doivent avoir un manche de cinq à six pouces. Les plus rudes sont les meilleures.

8°. Enfin l'on aura une bonne quantité de balais en bouleau, très-rudes, et l'on en fera souvent usage; car la prospérité d'un pigeonnier dépend

autant de sa propreté que de tous les autres soins réunis.

De la volière.

Destinée à loger des oiseaux beaucoup plus perfectionnés par la domesticité, et surtout mieux accoutumés à l'esclavage et à ses inconvéniens, la volière n'a pas besoin, comme le colombier, d'être construite à l'écart. Le premier endroit venu, dans une cour, un jardin, une basse-cour, pourvu qu'il ne soit pas exposé aux vents froids du nord, peut convenir; cependant il vaudrait mieux qu'elle fût tournée au levant ou au midi, et surtout qu'elle tirât ses jours de ces côtés. Dans les grandes villes on peut la construire sur un toit, une terrasse, et même dans un grenier.

La volière sera carrée, d'une hauteur proportionnée à sa largeur. Sa grandeur totale sera calculée sur le nombre des paires de pigeons que l'on aura l'intention d'y loger. Il faudra, par exemple, donner huit pieds de diamètre à une volière destinée à en loger huit paires; si elle a seize pieds de long sur huit de large, on pourra y en mettre seize paires, et ainsi proportionnellement. On peut calculer, quelle que soit la forme que l'on voudra donner à son bâtiment, sur huit pieds carrés par couple d'oiseau. Plus on en augmente le nombre dans un espace donné, plus il y a de querelles, de combats, de tapage et d'œufs cassés.

Il y a plusieurs méthodes usitées pour construire les nids de pigeons, mais toutes ne sont pas égale-

ment bonnes. Quelques personnes, notamment en province, font construire dans leurs volières des petits trous, qu'ils nomment *gougeotes;* cette manière est la plus mauvaise de toutes, et ne convient qu'aux bisets de colombier. D'autres construisent des cases en planches, de dix pouces de profondeur, sur huit de large, plus ou moins, et les garnissent d'un nid en plâtre ou d'un panier. Ces cases ont le défaut d'être trop petites, de s'imbiber facilement de la fiente qui s'y accumule en peu de temps, s'y échauffe et répand une odeur fétide très-dangereuse pour les pigeonneaux. Les paniers d'osier, placés sur une légère charpente en bois, sont aussi très-employés; mais ils ont ici plus d'inconvéniens encore que dans le colombier.

La méthode qui nous paraît la meilleure pour établir des nids avantageux, est celle employée depuis longues années par M. Corbié. Nous allons la décrire dans tous ses détails.

Supposons que la volière soit élevée d'après la convention de seize pieds carrés ; on établira tout au tour une espèce de rayon formé d'une planche de bon bois, de dix-huit pouces de large, fixé sur des supports ou bras implantés dans le mur ; on peut aussi les faire à coulisse pour pouvoir les ôter quand on voudra les nettoyer. A vingt-deux pouces au-dessus de ce premier rayon on en place un second, puis un troisième à la même distance, si l'on veut deux rangs de nids ; un quatrième, si on en veut trois, etc., etc.

Ces rayons établis, on s'occupera à placer les

planchettes verticales qui doivent faire la séparation de chaque case. Elles seront éloignées de trois pieds les unes des autres, afin de donner cet espace à chaque petite habitation. On aura la précaution de placer les divisions des rangs supérieurs sur le milieu des cases inférieures ; c'est-à-dire que la première case du premier rang ayant trois pieds de long, celle du second n'en aura qu'un et demi, mais les suivantes trois.

Devant chaque cellule sera fixé un châssis garni d'un treillage en fil de fer, ayant au milieu une entrée de dix pouces de haut sur huit de large, munie d'une porte fermant au moyen d'un loqueteau en bois ou d'un crochet en fer. On peut, si l'on veut, remplacer le treillage en fil-de-fer par une claire-voie en lattes minces et étroites. Devant la porte sera une planchette de la largeur de l'entrée, et faisant saillie de huit ou neuf pouces en dehors : elle est indispensable pour recevoir le pigeon quand il rentre dans sa case. On conçoit que lorsque nous avons conseillé de ne pas placer les divisions du second rang sur celles du premier, c'est pour que, les planchettes des portes ne se trouvant pas perpendiculairement les unes sur les autres, les pigeons, qui aiment à s'y arrêter, ne puissent faire leurs ordures les uns sur les autres.

L'intérieur de chaque case sera garni de deux nids en plâtre, l'un dans le fond à droite, l'autre dans le fond à gauche. On peut également se servir de nids en terre cuite.

Cette manière de distribuer une volière est d'au-

tant plus avantageuse que chaque paire de pigeons est logée chez elle, sans risque d'être tracassée par les autres, et par cette raison sans envie d'aller à son tour les tracasser. Quand les cases ne sont pas fermées et indépendantes les unes des autres, chaque mâle se poste auprès de sa femelle pendant qu'elle couve ; non-seulement il ne laisse pas d'autres oiseaux s'en approcher, mais il les empêche même de s'établir à quatre ou cinq nids de distance de chaque côté. On en a même vu défendre avec acharnement tout un rang du côté où ils s'étaient établis. Il résulte, de cette habitude, des querelles et des combats sans fin, dont le moindre inconvénient est de porter le trouble et le désordre dans la volière. Un autre avantage qu'offrent ces cases, c'est que les oiseaux peuvent s'y caresser sans interruption, et que par conséquent il en résulte beaucoup moins d'œufs clairs. Ceci est essentiel, car on sait que les pigeons sont tellement jaloux, qu'aussitôt qu'ils aperçoivent deux oiseaux se faire les tendres caresses par lesquelles ils préludent à l'accouplement, ils s'élancent dessus et les battent jusqu'à ce qu'ils les aient éloignés l'un de l'autre. Enfin ces cases sont assez grandes pour servir d'appareilloir : on peut y renfermer un ou deux oiseaux apportés d'une autre volière, les y tenir prisonniers jusqu'à ce qu'ils soient accouplés et qu'ils aient pondu, et par ce moyen les habituer à un changement de domicile sans avoir la crainte de les perdre, ou le désagrément de tenir les autres en chartre privée.

Quelques amateurs ont eu l'idée de remplacer les cases et les nids par des pots de terre absolument semblables à ceux dont on se sert pour faire nicher les moineaux contre les murs des fermes. Ils avaient l'attention d'en tenir trois ou quatre à la disposition de chaque couple. « Ces pots, disent messieurs Parmentier et Boiste, n'ont pas l'inconvénient des paniers : les petits n'en peuvent sortir ; ils facilitent l'incubation, et ils dispensent de placer des rayons en bois. » Mais ils ne disent pas qu'il est aussi beaucoup plus difficile de surveiller la couvée, de tenir les petits propres, et que ces derniers n'y peuvent plus rentrer lorsqu'une fois ils en sont dehors. Dans tous les cas, les nids doivent toujours être placés dans l'endroit le plus sombre de la volière, parce que ces oiseaux, pour pondre et couver, recherchent toujours l'obscurité ; quelques personnes en faisant construire des cases comme celles que nous venons de décrire, y ajoutent, pour cette raison, deux petites planches, une de chaque côté, qui masquent les deux plâtres ou nids.

Les murs de la volière doivent être plâtrés et blanchis à la chaux ; ils doivent être percés d'une ou deux croisées donnant passage à un beau jour, sans cependant que la clarté soit trop vive. Le plancher doit être couvert d'un bon pouce de sable fin ; la fiente s'y dessèche très-vite et rien n'est facile comme de l'enlever tous les deux ou trois jours avec un petit rateau à dents très-serrées, ou avec un balai de bouleau. La personne qui se servira de ce dernier instrument aura le soin de n'appuyer que fort peu

sur le sable, afin de n'emporter que la superficie où se trouvent les ordures; le sable passera à travers les brins et restera presque pur. Les pigeons qui habitent une volière sablée ont toujours le plumage propre et lustré, d'où il résulte une santé vigoureuse.

Il serait bon que la volière fût partagée en deux ou trois compartimens séparés par des treillages, si l'on voulait avoir toutes les races de pigeons. Les grosses-gorges, les maillés, les lillois et les cavaliers peuvent, en se battant avec les autres, recevoir dans leur gorge enflée des coups de becs fort dangereux; ils seraient renfermés dans une des divisions du pigeonnier, et par conséquent à l'abri de ces accidens. Les grosses espèces, telles que romains, bagadais, etc., seraient dans une autre; et les petites dans la troisième. Si l'on n'avait que deux divisions, on placerait les petites espèces avec les boulans. Moins les races pourront communiquer entre elles, moins les amateurs auront à craindre ce qu'ils appellent des *coups de culotte*, c'est-à-dire des infidélités de la part d'une femelle, infidélités dont les petits portent toujours la marque déshonorante dans leur plumage insignifiant.

On aura la précaution de tenir toujours dans la volière plusieurs pompes, plusieurs trémies, et, dans un coin, quelques poignées de paille, coupée en bûchettes de trois ou quatre pouces de longueur, afin que les oiseaux ne manquent pas de matériaux pour construire un lit propre et commode à leur jeune famille. Quelques races négligent absolument

cette attention; elles pondent leurs œufs à nu dans le plâtre, et souvent il en résulte des accidens fâcheux ; les œufs se cassent, ou se refroidissent promptement, ce qui fait périr les petits ; l'amateur y remédiera en mettant lui-même un peu de paille dans les plâtres, en les plaçant dans les cases. D'autres pigeons, au contraire, y entassent une si grande quantité de bûchettes qu'ils exhaussent beaucoup trop le nid, ce qui fait rouler les œufs dehors; dans ce cas on doit en ôter une certaine quantité.

Soins à donner à la volière.

Dans les campages, les pigeons ont presque toujours la liberté de sortir de leur volière pour aller au dehors s'égayer et prendre un exercice salutaire. Toutes les races de pigeons aiment la liberté, mais aucune n'en abuse ; et toutes les fois qu'on pourra la leur procurer, on sera certain de les voir se porter beaucoup mieux, et produire davantage : ce qui n'est pas cependant l'opinion de M. de Vitry. Il pense « qu'en général les pigeons retenus dans une volière spacieuse, sont d'un produit beaucoup plus considérable que ceux qu'on laisse vaguer selon leur caprice. » Plusieurs races ne peuvent absolument rester prisonnières sans perdre tout leur agrément, et leur nom seul l'indique assez. Telles sont par exemple les culbutans, les tournans, les volans, le claquard, le plongeur, etc. Tous, lorsqu'ils sont renfermés, sont malpropres, et plus aisément attaqués par la vermine « qu'ils ne peuvent faire périr en s'étalant, se pâmant, pour ainsi dire,

sous la pluie qu'ils aiment, dit le nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle; ils ne peuvent se ranimer au soleil; ils sont encore privés du plaisir d'aller chercher pour leurs petits, des cailloutages, de l'oseille et autres herbes que la nature leur indique comme très-saines pour eux; et enfin, leur mue est très-difficile; tous ces motifs doivent déterminer à leur laisser une liberté dont ils ne profitent guère que pour faire l'amour plus à leur aise sur les toits, y dormir au soleil ou s'élancer par intervalles dans les airs, sans jamais s'écarter trop de leur domicile.»

Autant qu'on le pourra la volière sera donc ouverte. Mais comme, dans les grandes villes, il n'est guère possible de leur donner la liberté, parce que, ne se posant que sur des toits, ils deviennent trop souvent la proie des chats qui sans cesse s'y tiennent en embuscade, on prendra des mesures afin de pouvoir toujours les faire jouir des douces influences de l'air et des rayons du soleil. Pour cela, on établit sur une fenêtre, mais en dehors, une très-grande cage en treillage de fil de fer, dans laquelle ils auront la facilité d'aller se promener en tout temps et à toute heure à leur fantaisie. Le plancher sera en planches, les côtés en fil de fer, et le dessus couvert par un toit en planches qui empêchera la pluie d'y pénétrer; autrement elle formerait avec leur fiente une boue qui s'attache à leurs pates, aux plumes de leur ventre, et nuit singulièrement à l'incubation en mouillant et refroidissant les œufs, ou en les couvrant d'une croûte de malpropreté.

Aussitôt que des œufs sont éclos dans un nid, on doit y veiller attentivement pour entretenir la propreté. Tous les trois ou quatre jours, à dater de la naissance des pigeonneaux, on changera la paille de leur plâtre, pour empêcher la fiente, dont sans cela ils seraient bientôt entourés, d'entretenir les insectes parasites qui les font beaucoup souffrir, et quelquefois incommodent tellement la mère, qu'ils la déterminent à abandonner ses petits. Quand on enlèvera des pigeonneaux, ou lorsqu'ils seront sortis du nid, on les nettoiera sur-le-champ ainsi que toute la case, et on y remettra de la paille fraîche.

Il faut entretenir partout la plus scrupuleuse propreté; chercher avec soin tous le endroits qui peuvent réceler des mites, des punaises, ou autres insectes, et les tuer par le moyen d'un petit bâton, d'une brosse, ou même avec de l'eau bouillante. On ne laissera jamais séjourner de la colombine dans l'intérieur, et l'on aura même la précaution de la faire transporter à quelque distance. On veillera à ce que le plancher soit balayé exactement et le plus souvent possible; mais en exécutant cette opération il faut se donner de garde de faire élever de la poussière, car elle est extrêmement âcre, et, lorsqu'ils la respirent, elle peut porter dans leur gorge ou dans leurs poumons des germes de maladies incurables.

On entretiendra toujours dans les trémies une nourriture saine et abondante, et l'on renouvellera l'eau de leurs pompes deux ou trois fois par se-

maine; l'hiver surtout, on veillera à ce qu'elle ne gèle pas. Outre l'eau nécessaire à les désaltérer, il serait extrêmement utile, principalement l'été, de leur donner un baquet, comme nous l'avons dit pour le colombier, afin de leur faciliter le salutaire plaisir de prendre de temps en temps des bains, nécessaires en ce qu'ils les débarrassent des mites et des puces.

Pour éviter les querelles et un désordre très-préjudiciable, on enlèvera avec une scrupuleuse exactitude tous les oiseaux qui ne seront pas accouplés. Les mâles surtout font produire un grand nombre d'œufs clairs en troublant les ménages dans leurs amours, et les femelles causent aussi un grand préjudice en débauchant des époux qui s'épuisent en devenant adultères. Dès que les pigeonneaux mangeront seuls, on les portera dans un appareilloir, et on ne les rapportera dans la volière que lorsqu'ils seront accouplés.

Enfin, si l'on voulait peupler une volière tout d'un coup, on agirait comme nous l'avons dit à l'article du colombier, et jamais on ne le ferait qu'avec des pigeonneaux nés au printemps. Du reste, toutes les précautions indiquées pour le colombier, conviennent également à la volière.

Dégâts et utilité des pigeons.

Au commencement de la révolution il y eut une proscription générale contre les pigeons, et chacun, pour masquer sa véritable intention, exagérait de son mieux les prétendus dégâts occasionés par ces

animaux. Le véritable but que l'on se proposait, et celui dont on parlait le moins, était de faire disparaître les signes d'une honteuse féodalité. On abattit partout les colombiers, dans la même intention que les girouettes dominant les tours à créneaux et les châteaux à pont-levis.

Il est reconnu que les pigeons ne causent aucun dommage sur les toits où ils se posent, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de gratter, et que leur poids, de six à huit onces au plus, n'est pas assez considérable pour occasioner le moindre dérangement. Des couvreurs, au contraire, ont prétendu qu'un toit où les pigeons s'assemblent en grand nombre, est plus facile à entretenir qu'un autre, parce que ces animaux font tomber les ordures qui l'encombrent et cachent aux yeux les ravages que le temps y a pu faire.

Dans les pays agricoles, où les produits des colombiers forment une branche intéressante de revenu, on a plaidé la cause des pigeons fuyards avec un grand avantage; on a prouvé l'injustice des accusations portées contre eux, et l'inconséquence de l'arrêt qui les a bannis en les condamnant comme les plus grands ennemis des agriculteurs. Les pigeons ne sont pas des oiseaux pulvérateurs; ils ne grattent jamais la terre, et ne peuvent par conséquent découvrir le grain jeté pour semence. Leur timidité leur empêche de suivre le laboureur pendant qu'il sème, et même de se poser dans le champ avant que la herse y ait passé. S'ils y viennent après, loin de faire du mal, ils ne font que du

bien en enlevant le grain qui n'est pas enterré, et qui végèterait néanmoins assez pour gêner la croissance des bonnes plantes, tandis qu'il n'arriverait jamais à graine, ou à maturité.

D'ailleurs on a fait une remarque prouvant assez que le pigeon ne diminue pas le produit des récoltes : c'est qu'en l'ouvrant, soit à l'époque des semailles, soit dans toute autre saison, l'on ne trouve jamais dans son estomac et dans son jabot, que des graines de plantes parasites; ou, s'ils contiennent quelques grains des graminées à l'usage de l'homme, ils n'y seront que pour un huitième au plus, encore ce qu'on y en trouve est presqu'en totalité de mauvais grains.

Les cultivateurs sarclent leurs champs avec beaucoup de peine lorsque les plantes nuisibles sont développées; le pigeon fait mieux, il détruit les mauvaises herbes dans leur principe, en enlevant leurs graines à mesure qu'elles tombent sur la terre. Nous croyons pouvoir avancer avec certitude qu'un moineau fait plus de dégât dans les récoltes que deux pigeons.

M. Beffroy, membre de la société d'agriculture de Paris, a lu sur ce sujet, à une des séances, un mémoire où l'on trouve le passage suivant : « Les services qu'il rend à cet égard sont tels, que dans le canton de Dizy, département de l'Aisne, portion de la Thiérarche, où l'on a toujours récolté le blé le plus beau, le plus net et le meilleur, on s'est promptement aperçu de la perte des pigeons. Les terres s'y couvraient d'herbes qui étouffaient les

récoltes; la paille y était mince et rare, le grain peu nourri, et il était difficile de le purifier assez, pour qu'il pût présenter à l'œil cette netteté qui le faisait rechercher de très-loin pour blé de semence. Les premiers cultivateurs l'avaient remarqué; aussi, en prenant à cens les terres de la main des seigneurs, une des conditions était que le seigneur du territoire donné en champart, bâtirait un colombier. Cette condition fut remplie, parce qu'il fallait assurer les récoltes des censitaires, et dans beaucoup d'endroits, les colombiers furent élevés à grands frais. On a encore remarqué que les pays les plus abondans en blé, tels que la Beauce, étaient ceux où les colombiers étaient en plus grand nombre. »

Il est certain que le pigeon ne mange que le surplus de la récolte qui nuirait à l'abondance des produits; mais si quelques cultivateurs avaient encore des craintes, il leur serait facile d'employer un moyen qui favoriserait la végétation et éloignerait les pigeons; il consiste à chauler leurs semences, car ces oiseaux ne touchent jamais au blé qui a subi cette opération. On nous objectera qu'ils peuvent faire beaucoup de mal dans de certains semis dont on n'est pas dans l'usage de faire passer les grains au chaulage, comme par exemple les chènevières et les semis de pois. Nous répondrons que les pigeons ne font pas plus de mal à ces cultures que les autres oiseaux qui s'y portent en grand nombre, et qu'en les garantissant de la voracité de ces derniers on les garantit aussi des autres.

Le pigeon, dès que la graine est levée, ne peut plus y porter atteinte; mais il n'en est pas de même des moineaux, d'un grand nombre de pinsons, mésanges, etc. : ils épient le moment où la maturité commence, pour se percher sur les épis et les panicules renfermant les espérances du cultivateur, et dévorer, quelquefois en peu de jours, la plus grande partie de la récolte, ce que ne font jamais les pigeons.

Lorsque le gouvernement supprima le privilége féodal des colombiers, il autorisa chaque particulier à faire élever des pigeonniers, mais à la charge de tenir les pigeons enfermés, pendant le temps qui serait déterminé chaque année par la commune du lieu; et l'on accorda, ce qui est assez contradictoire, le droit à chaque individu de les tuer en tout temps sur sa propriété.

Nous allons donner ici l'extrait d'un mémoire de M. de Vitry, lu à la société d'Agriculture de la Seine, établissant d'une manière assez précise l'utilité économique que la France retirait annuellement de ces animaux. « Je vais démontrer par un calcul très-simple et très-clair la perte que nous avons faite par la destruction ou la dépopulation des colombiers, et combien notre intérêt, celui de multiplier les subsistances, milite encore puissamment en faveur des pigeons de colombier, dont il n'existe plus un seul individu dans quelques départemens.

» Au moment de l'arrêt porté contre les pigeons fuyards, il y avait quarante-deux mille com-

munes en France, il y avait donc quarante-deux mille colombiers. Je sais que dans les villes il n'en existait pas, et qu'on en voyait peu dans les communes rurales des environs de Paris; mais je sais aussi qu'on en trouvait deux, trois et quelquefois plus dans un très-grand nombre de villages; et je pense être bien loin de toute exagération, en comptant un colombier par commune.

» Il y avait des colombiers où l'on comptait trois cents paires de pigeons; mais, pour aller au devant de toute objection, je ne compterai que cent paires par colombier, et seulement deux pontes par an, laissant la troisième pour repeupler et remplacer les vides occasionés par les événemens.

» Or cent paires par colombier, donneront un total de quatre millions deux cent mille paires; or chaque paire donnant seulement quatre pigeons par an, il en résulte seize millions huit cent mille pigeonneaux.

» Chaque pigeonneau pris au nid à dix-huit ou vingt jours, plumé et vidé, pèse quatre onces. Les quarante-deux mille colombiers fournissaient donc soixante-quatre millions huit cent mille onces d'une nourriture saine, et en général à un prix assez bas. On a vu le jeune pigeon ne se vendre couramment que quatre sous, dans plusieurs départemens.

» Enfin, en divisant soixante-quatre millions huit cent mille onces par seize, pour connaître le nombre de livres de viande dont l'arrêt contre les pigeons nous a privés, on trouvera qu'à l'époque

de leur proscription, les colombiers entraient pour quatre millions deux cent mille livres pesant de viande, dans la nourriture de la France, et diminuaient d'autant la consommation des autres substances animales.

» Il résulte un autre dommage de la suppression des colombiers, la perte de leur fiente, un des plus puissans engrais pour les terres qu'on destine à porter du chanvre, et qu'on a vu vendre dans quelques départemens au même prix que le blé. »

SECONDE PARTIE.

MONOGRAPHIE DES PIGEONS DE VOLIÈRE.

Ire. *DIVISION.* — COLOMBES PIGEONS.

PREMIÈRE RACE.

PIGEONS BISETS; *Columba livia.*

Les caractères auxquels on reconnaîtra cette race sont : point de filet rouge autour des yeux, paupières simples ; pas d'excroissance charnue, nommée morille, sur le bec ; iris noir, ou œil de vesce (1) ; bec droit, grèle, flexible et renflé vers le bout ; ailes longues et pointues.

Ces oiseaux, selon l'opinion des ornithologistes modernes, seraient la souche de tous les pigeons domestiques. On en compte trois variétés que les anciens auteurs regardaient comme autant d'espèces ; toutes trois se trouvent également en état de liberté et de demi-domesticité. On leur donne la préférence sur les autres races pour peupler les

(1) Les amateurs nomment l'œil noir *œil de vesce*, à cause de sa ressemblance avec cette graine. Ils appellent *œil perlé*, celui dont l'iris et blanchâtre ; quand le blanc n'est pas très-pur : l'œil est *sablé*, s'il est piqueté ; ou *dragonné* s'il est taché en panaches. Enfin lorsque l'iris est jaune, c'est un *œil de coq*.

colombiers de la campagne, quoiqu'ils produisent moins, sans doute parce qu'ils savent aller au loin dans les champs chercher leur nourriture, et parce qu'on n'a rigoureusement besoin de leur donner du grain que lorsque la terre est couverte de neige. Ils se nourrissent de toutes les espèces de vesces, sauvages ou cultivées, de toutes les espèces de grains que la nature leur présente dans les champs, de blé, de sarrazin, de pepins de raisins qu'ils vont chercher sur les tas de marc que l'on a employés dans les terres comme engrais, ou que l'économiste intelligent a eu la précaution de leur préparer, en les séparant du marc par le moyen du van; enfin ils mangent même des insectes, des petites limaces et des colimaçons. « M. de Cossigny, dit M. Vieillot, a remarqué à cet égard, pendant plusieurs années, que les pigeons de l'intérieur de l'Ile-de-France se nourrissaient de préférence avec des escargots très-petits, qui s'étaient multipliés si abondamment qu'ils étaient épars sur le terrain, et que, pendant tout le temps qu'ils s'en nourrissaient, ils étaient plus gras qu'à l'ordinaire, plus délicats, plus succulens, et qu'ils multipliaient davantage; ils avalaient entiers ces escargots, qui étaient à peu près de la grosseur d'un grain de maïs. » Il n'existe pas d'oiseaux qui s'engraissent avec autant de facilité et en si peu de temps que le jeune pigeon biset. Les fermières, dans le midi de la France, les enlèvent du nid aussitôt qu'ils commencent à développer des grosses plumes; elles les entassent, quelquefois au nombre de vingt ou trente, dans une

grande cage qu'elles couvrent d'un linge épais, ou qu'elles tiennent dans un lieu obscur; elles préparent une pâte liquide avec de la farine de sarrasin; elles y ajoutent quelques poignées de grains de maïs entiers, et, par le moyen d'un entonnoir qu'elles placent dans le bec du pigeonneau, elles lui versent cette nourriture dans le jabot quatre ou cinq fois par jour. Elles ont la précaution de les placer dans une autre cage, à mesure qu'elles leur ont donné à manger, afin de ne pas courir le risque de donner plusieurs fois aux mêmes, tandis que d'autres souffriraient de la faim. Par cette opération aussi prompte que facile, elles engraissent, en six ou sept jours au plus, un grand nombre de ces oiseaux qu'elles portent ensuite au marché, où leur valeur a doublé. Il est étonnant combien ils acquièrent de délicatesse en aussi peu de temps.

1. PIGEON BISET SAUVAGE; *Columba livia agrestis*. *Colombe biset*, Temminck. *Biset croiseau*, Bellon. *Columba livia*, Lath., Gesner. *Palumbus*, *vel Palumbus minor*, idem. *Columba fera saxatilis*, Schwencfeld. *Columba saxatilis*, Aldrov. *Biset*, Buffon, pl. enluminées, nº. 510. Albin, tom. III, pl. XLIV. Brisson. Le *Péléias* des Grecs.

La tête, le haut du dos, les couvertures des ailes, la poitrine, le ventre, les flancs, et les couvertures supérieures et inférieures de la queue, d'un cendré bleuâtre; les côtés du cou à reflets verts-dorés, chatoyant ou changeant, selon la manière dont ils

sont frappés par la lumière; la partie inférieure du dos, ou croupion, d'un blanc pur; les pennes primaires des ailes d'un cendré noirâtre; les autres, d'un cendré bleu : toutes portant deux tâches noires formant deux rubans sur les ailes, et terminées de noir, ainsi que celles de la queue; du blanc sur la penne latérale de la queue; iris d'un rouge jaunâtre; bec rougeâtre, pieds rouges et ongles noirs : longueur, douze pouces dans sont état de liberté, treize ou même quatorze pouces en domesticité.

Dans tous les âges, il se distingue facilement du suivant par son croupion blanc. Plusieurs ornithologistes le regardent comme une espèce : d'autres pensent qu'avec les deux suivans ils ne forment que des variétés. Temminck, un des auteurs qui connaissent le mieux les oiseaux, rapporte uniquement à ce biset les pigeons de colombier, mais il pense que quelques variétés des pigeons de volière peuvent venir d'ailleurs. « A la suite de cette espèce, dit-il, viennent se ranger, comme ses descendans, les pigeons de colombier et *quelques races* de pigeons de volière. »

Cet oiseau, que l'on retrouve en Afrique, paraît en Europe au printemps et repart en automne; il habite les bois, niche sur les branches ou dans des trous d'arbres, et se perche habituellement; on le rencontre depuis la Suède jusque dans les climats chauds. Si tous les pigeons domestiques ne descendent pas de celui-ci, comme le pensent quelques naturalistes, bien certainement il est la souche des pigeons de colombiers. Il s'accoutume très-bien



PIGEON BISET DE COLOMBIER.

Columba livia œnas.

Pl. 1.

à l'état de domesticité, et il paraît même que dans une partie de l'Asie on se fait un amusement vif de l'y réduire. « On trouve partout dans la Perse, dit Chardin, des pigeons sauvages et domestiques, mais les sauvages sont en bien plus grande quantité..... C'est, je crois, le pays du monde où l'on fait les plus beaux colombiers; on en compte plus de trois mille autour d'Ispahan. C'est un plaisir du peuple de prendre des pigeons à la campagne par le moyen de pigeons apprivoisés et élevés à cet usage, qu'ils font voler en troupes le long du jour après les pigeons sauvages; ils les mettent parmi eux dans leur troupe, et les amènent ainsi au colombier. »

Dans quelques pays montagneux de la France, on s'amuse aussi à leur donner la chasse, et l'on emploie pour les prendre plusieurs procédés que nous ne décrivons pas, parce qu'ils n'entrent point dans le cadre de cet ouvrage; nous nous contenterons de renvoyer au *Traité de la chasse*.

Si l'on n'a pas fait jusqu'ici de grands efforts pour en peupler nos colombiers, c'est qu'il produit moins que ses variétés, et qu'il se borne ordinairement à deux pontes par an; d'ailleurs, il est beaucoup plus rare que le suivant.

2. PIGEON BISET DE COLOMBIER; *Columba livia œnas*, pl. 1re. *Colombe colombin*, Temminck. *Columba œnas*, Lin.; Latham. *Vinago sive Columba montana*, Frisch., pl. CXXXIX. *Pigeon ramier*, Albin, pl. XLVI. L'*OEnas* ou *Vinago* des anciens.

Il diffère essentiellement du précédent en ce qu'il a constamment le croupion bleu cendré. Sa tête, sa gorge, et toutes ses parties inférieures, sont de cette couleur; les côtés du cou sont d'un vert chatoyant, c'est-à-dire à reflets métalliques; poitrine de couleur vineuse; haut du dos d'un cendré brun; une tache noire sur les deux dernières pennes secondaires des ailes; toutes les pennes des ailes et de la queue d'un cendré bleuâtre, terminées de noir; du blanc sur la barbe extérieure de la penne latérale de la queue; iris d'un rouge brun; bec et pieds rouges : longueur, treize pouces en état de liberté, et quatorze en domesticité.

Nous croyons que nos pigeons de colombier descendent de celui-ci comme du précédent, puisqu'on les trouve semblables à l'un et à l'autre, et à peu près en même nombre, dans tous les pigeonniers des grandes fermes.

Ces oiseaux portent le nom de *biset*, comme le précédent, parce qu'ils diffèrent des autres pigeons domestiques par leur couleur plus bise. En état de liberté, ils ne se trouvent pas dans les pays froids, et ne restent que pendant l'été dans les pays tempérés. Vers la fin de février et au commencement de mars, ils arrivent en grandes troupes dans la France méridionale et dans les départemens au midi de Paris; ils s'établissent dans les bois, nichent dans des troncs d'arbres et jamais sur les branches; ils pondent deux ou trois œufs au printemps, et, vraisemblablement, font une seconde ponte en été. Ils n'élèvent chaque fois que deux petits, et s'en

retournent dans le mois de novembre, en prenant leur route du côté du midi; ils se rendent probablement en Afrique, par l'Espagne, pour y passer l'hiver. Ces oiseaux se perchent, mais beaucoup moins fréquemment que le biset sauvage.

L'œnas, très-connu des anciens, devient domestique avec la plus grande facilité. Pris jeune et élevé dans un colombier, il s'y attache, ne le quitte plus, et y fait deux ou trois pontes par an. Souvent on en a vu venir s'y fixer de leur propre mouvement, sans que l'on ait mis aucun art pour les y attirer; quelques-uns même pénètrent dans les volières, s'accouplent avec des pigeons mondains, et produisent une postérité chez laquelle on ne retrouve aucune trace des premières habitudes que leurs parens devaient à la liberté.

La domesticité fait varier le plumage de cet oiseau avec la plus grande facilité; il paraît même que cela lui arrive quelquefois vivant en état de nature. Il n'est sans doute qu'un pigeon échappé de nos colombiers et retourné à l'état sauvage. Ce qui me porte à le croire, c'est qu'il rentre très-facilement et souvent même volontairement en esclavage, qu'il niche constamment dans des trous d'arbres, et jamais sur les branches comme le biset sauvage; enfin, qu'en domesticité il perd très-promptement l'habitude de se percher. Ce biset et le précédent comptent à peu près pour la moitié de la population des colombiers de campagne, où l'autre moitié est ordinairement en fuyards.

3. Pigeon biset fuyard; *Columba livia fugiens. Pigeon fuyard*, Belon. *Columba agrestis*, Frisch., pl. cxliii. Le *Pigeon de Roche*, *Rocheraie*, *Pigeon de montagne* des anciens auteurs.

Il a beaucoup de rapport avec le précédent; mais il en diffère par son plumage, en général plus pâle ou plus ardoisé; par la partie blanche de son dos, beaucoup plus étendue que dans le premier; par l'irrégularité de ses couleurs, qui varient d'individu à individu, marque certaine d'une domesticité plus ancienne; et enfin par la différence de ses mœurs lorsqu'il vit en liberté. On en trouve qui ont l'iris gris et les pates noires. Celui que Frisch a figuré est blanc, avec la tête et la queue rousses. Le plus souvent leur bec est noir ou plombé, et leurs pates noirâtres ou d'un rouge terne.

Ce pigeon ne se perche jamais; il fuit les lieux couverts et le silence des forêts. Ordinairement il habite les trous de murailles dans les vieux bâtimens, les clochers, les tours abandonnées, ou même les fentes de rochers. Depuis un grand nombre d'années, quelques paires se sont emparées des trous qui existent sous les arches du Pont-Neuf, à Paris, et y élèvent tranquillement leur postérité au milieu du tumulte de la capitale. C'est évidemment un oiseau échappé de nos colombiers, où il rentre assez souvent. Cet oiseau ne vit ordinairement que huit ans, et n'est fécond que les quatre premières années, après quoi les pontes diminuent insensiblement. Dans nos colombiers, les fuyards font communé-

ment deux ou trois pontes par an, et la plupart en font quatre dans les parties méridionales de la France. Ils commencent en mai, et continuent chaque mois jusqu'en août inclusivement, s'ils sont abandonnés à eux-mêmes et peu soignés; mais souvent ils pondent six ou sept mois sans interruption, s'ils ont une nourriture abondante. Dans les colombiers bien tenus, on trouve encore beaucoup de pigeonneaux en septembre et octobre, et l'on donne à ces couvées le nom de *volées*.

Les pigeons fuyards sont à la vérité plus petits que les pigeons de volière; ils ne couvent pas autant et ne sont jamais aussi gras, à moins que l'on emploie le moyen indiqué dans les généralités de la race; mais ils se nourrissent eux-mêmes de toutes les graines que leur offrent les champs incultes et cultivés, sans occasioner aucune dépense à leurs maîtres. Il n'en est pas de même des autres qui ne sortent jamais, ou du moins s'écartent peu dans la campagne, consomment beaucoup et demandent plus de soins. Cependant les pigeons de volière, surtout la race des volans et celle des culbutans, prennent facilement les mœurs des fuyards, et s'accoutument à aller chercher leur nourriture dans les champs; ils produisent deux fois davantage, et malgré cela on n'a jamais pensé, au moins en France, à leur faire remplacer les fuyards dans les colombiers de la campagne. Difficilement les hommes renoncent aux préjugés de leurs ancêtres, surtout lorsqu'ils ne sont pas éclairés. Dire à un paysan d'améliorer les produits

de sa ferme, par cette méthode bien facile, serait la voix perdue dans le désert : « Mon père faisait comme cela, » vous répondrait-il, et cette phrase est pour lui un argument irrétorquable.

A force de soins on est parvenu, en nourrissant des pigeons fuyards dans des volières, à les rendre aussi féconds que les autres, et à obtenir jusqu'à huit ou neuf pontes par an; mais cette expérience ne conduit à rien, parce que, ces oiseaux étant plus petits, le produit est toujours moindre en valeur, tandis que la dépense est à peu près la même.

SECONDE RACE.

PIGEONS MONDAINS; *Columba admista.*

Nous ne traiterons pas ici des variétés innombrables qu'offre cette race de pigeons, parce qu'aucune, exceptées la première et la troisième, n'est constante et qu'elles ne reproduisent jamais des individus semblables. Les mondains doivent leur origine à la confusion de toutes les races abandonnées à elles-mêmes, croisées et mêlées ensemble au hasard, ce qui est cause qu'on ne peut assigner à ce groupe aucun caractère tranchant et exclusif. Tout ce que l'on peut en dire c'est qu'il faut rapporter à cette section, tous ceux qui n'appartiennent pas à une race pure ou au moins déterminée. Ils affectent toutes les formes, toutes les grandeurs, et leur plumage, varié ou uniforme, peut avoir



PIGEON MONDAIN MOYEN.

Columba admista media.

Pl. 2.

une ou plusieurs des couleurs communes aux pigeons. Ils ont quelquefois un filet autour des yeux, le plus souvent il leur manque; tantôt ils sont chaussés, c'est-à-dire qu'ils ont des plumes sur les tarses (1), jusqu'à la naissance des doigts, sans en avoir sur cette dernière partie; tantôt ils sont à pieds nus, ou sans plumes sur les pieds. Non-seulement le plumage de ces oiseaux n'est pas uniforme d'individu à individu de la même variété, mais il n'est pas même régulier sur le même; par exemple, on en voit qui ont une aile blanche et l'autre noire, ou même la moitié du manteau nuancée d'une couleur, tandis que l'autre moitié le sera d'une autre. Les femelles ressemblent aux mâles.

Quoique ces pigeons soient, pour toutes ces raisons, dédaignés par les amateurs, ils n'en sont pas moins plus généralement répandus que les autres, et cela est facile à concevoir: car si l'on met entre les mains d'un homme négligent les oiseaux les plus précieux et de races les plus pures, ils ne tarderont pas à se mêler, à se perdre les uns dans les autres, et à ne plus donner que des mondains, d'autant plus insignifians qu'ils auront été produits par un plus grand nombre de races croisées, qu'ils auront quelques caractères d'un

(1) Le tarse, chez les oiseaux, est cette partie du pied, ordinairement recouverte d'écailles, que l'on appelle vulgairement la jambe, et qui commence à l'origine des doigts pour aller s'articuler avec le talon auquel on donne aussi le nom de genou par une erreur assez générale.

plus grand nombre de ces races sans en avoir aucuns de bien tranchés. En compensation, ce qu'ils perdent du côté de la beauté et de la pureté, ils le gagnent du côté de la fécondité, car on sait que plus les races sont croisées plus les métis sont productifs. Aussi les personnes qui tiennent plus à l'intérêt qu'à la beauté, les gourmands surtout, les estiment beaucoup à cause de la quantité de pigeonneaux qu'ils produisent chaque année. Si on les tient en petit nombre dans une volière où chaque paire pourra disposer de trois ou quatre paniers, ils couveront presque tous les mois de l'année : c'est-à-dire qu'ils feront huit à neuf pontes par an, ce qui est le résultat le plus satisfaisant que l'on puisse attendre de quelle espèce que ce soit.

Les mondains ne sont difficiles ni sur la nourriture, ni sur le logement, ni même sur les soins habituels. On les nourrit très-bien avec toutes les espèces de grains dont les volailles font leur aliment ordinaire, tels que sarrasin, fèves, maïs, blé, recoupe de froment, de seigle et d'orge; cependant mieux ils sont nourris plus ils produisent, et j'ai vu souvent que les graines de graminées leur donnaient une espèce de diarrhée, les réfroidissaient beaucoup, et leur faisaient pondre des œufs clairs. Ils se plaisent également dans un colombier, dans une volière, dans une écurie, et même dans une boîte de deux pieds carrés; ils nichent de même dans une simple cage. Ils s'habituent facilement au bruit et même au fracas des lieux popu-

leux, et craignent moins que les autres l'ombre, le mauvais air, et les odeurs méphitiques.

Nous ne mentionnerons ici que trois variétés, parce qu'elles sont constantes. La première surtout est remarquable par sa taille, et parce qu'aussi elle a été connue et décrite par d'anciens auteurs. Cette première variété et la troisième sont plus délicates que les autres.

4. Pigeon gros mondain; *Columba admista crassa.* En anglais *white rumped pigeon*, Latham.

Un filet rouge autour des yeux. Très-gros et très-lourd, atteignant quelquefois, dit Buffon, la grosseur d'une d'une petite poule; mais si cet oiseau n'a pas dégénéré depuis le temps où il écrivait, ceci nous paraît un peu exagéré. Son plumage est varié ou uniforme, de toutes les couleurs. Il produit très-peu et n'est guère recherché que pour sa grandeur, parce qu'il a le défaut de casser ses œufs; il les écrase par son poids en s'appuyant dessus pour couver.

5. Pigeon mondain moyen; *Columba admista media.* Pl. 2.

De tous les pigeons ce sont les plus communs; ils sont aujourd'hui en possession de peupler toutes les volières économiques où l'on ne cherche pas à posséder les races pures, et de fournir, avec les bisets, les marchés de la capitale. Nous ne donnerons pas leurs caractères, puisqu'ils consistent précisément à n'en point avoir; seulement ils sont plus petits que le précédent, et ordinairement plus

gros que le suivant. C'est à eux que s'appliquent particulièrement les faits rapportés dans les généralités de cette race. Ils sont de toutes couleurs, avec ou sans huppe, patus ou non patus, et leurs nombreuses variétés ne peuvent se décrire, parce qu'elles sont le produit de mélanges combinés à l'infini. Leur caractère distinctif ne peut être que leur grosseur, qui équivaut à celle d'un poulet de trois mois.

6. Pigeon mondain de Berlin; *Columba admista Berolini.*

Cette jolie variété, apportée de la Prusse en 1808, a un filet rouge autour des yeux, le plumage d'un beau noir avec le manteau bariolé de blanc, et un rang de petites taches arrondies et blanches, imitant un rang de perles, sur les ailes. J'ai vu ces charmans oiseaux au Muséum d'histoire naturelle; mais j'ignore s'ils se sont multipliés en France et s'ils produisent beaucoup.

TROISIÈME RACE.

PIGEONS PATUS; *Columba pedibus plumosis.*

Ces oiseaux, jadis estimés, sont aujourd'hui, à quelques variétés près, relégués avec les mondains par la plupart des amateurs; c'est-à-dire qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, et que peut-être un jour cette race sera beaucoup détériorée par les mélanges, si elle ne se perd pas tout-à-fait. On les



PIGEON PATU LIMOUSIN.

Columba Lemovicensis pedibus plumosis.

Pl. 3.

reconnaît aux plumes plus ou moins épaisses, plus ou moins longues qui leur couvrent les phalanges jusqu'aux ongles, et à l'absence d'autres caractères qui les rangeraient dans une race déterminée. Ils ont les formes générales des mondains, et, comme eux, affectent toutes les couleurs.

7. Pigeon patu ordinaire; *Columba vulgaris pedibus plumosis.*

Taille moyenne; moins patu que le limousin et moins gros; de toutes les couleurs ordinaires aux pigeons, mais cependant plus ordinairement varié de noir ou de fauve. Il produit beaucoup, et n'est difficile ni sur la nourriture, ni sur le logement; il s'accommode également bien du colombier, de la volière, d'une écurie, ou même d'une simple boîte. Il est très-répandu partout, mais surtout dans le midi de la France. La plupart des volières ouvertes des environs de Lyon sont peuplées de cette variété.

8. Pigeon patu limousin; *Columba lemovicensis pedibus plumosis.* Pl. 3.

Très-gros et très-long, haut sur jambes; se distinguant particulièrement par la longueur démesurée des plumes qui lui couvrent les pates. Il affecte toutes les couleurs avec la tête et le vol blancs. Il produit beaucoup; mais il a le défaut de jeter ses œufs hors du nid avec les plumes de ses doigts, ce qui oblige à les lui couper. Si on se contentait de les arracher, elles repousseraient promptement, et l'on n'aurait obvié au mal que pour peu de temps. On le dit originaire de Limoges, d'où son nom.

9. Pigeon patu huppé; *Columba menstrua pedibus plumosis. Columba Menstrua seu cristata*, Frisch. Cet auteur l'a figuré, pl. cxliv, et le nomme en allemand, *Mon. taube.*

Frisch le nomme en latin *columba menstrua*, *pigeon de mois*, « parce que, dit-il, il produit tous » les mois, et n'attend pas que ses petits soient en » état de manger seuls pour couver de nouveau. Il » faut cependant en excepter le fort de l'hiver, et » ne compter que sur huit ou neuf pontes par an. » C'est, en effet, un de ceux qui produisent davantage. Il ne diffère du précédent que par sa huppe.

10. Pigeon patu de Norwége; *Columba Norwegica pedibus plumosis. Columba Norwegica*, Schwenckfeld.

Nous n'avons jamais vu ce pigeon, que nous classons parmi les patus sur la description de l'auteur cité : *Theriot. Sil.*, page 239. Il est extrêmement gros, huppé et tout blanc. Quelques auteurs le regardent comme espèce, mais le plus grand nombre en parle comme d'une variété de pigeon de volière.

11. Pigeon patu crapaud-volant; *Columba caprimulga pedibus plumosis.*

Cet oiseau a la tête aplatie et carrée, ce qui lui donne un peu de ressemblance avec celle d'un crapaud, d'où lui est venu son nom, ainsi qu'à l'oiseau qui le portait avant lui. Il a l'iris noir et manque de filets autour des yeux ; ses pieds sont très-

garnis de plumes, et la couleur de son plumage est grise. Ce joli pigeon produit beaucoup, comme tous les métis. On l'a obtenu en croisant un glou-glou avec un volant : il est de la grosseur du premier.

12. Pigeon patu plongeur; *Columba urinator pedibus plumosis*.

Il a reçu son nom de l'habitude qu'il a, lorsqu'il vole, de nager, pour ainsi dire, sur sa gorge, qu'il enfle un peu à cet effet, dit M. Vieillot, quoique nous n'ayons jamais pu nous en apercevoir, malgré nos observations réitérées. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il plane assez long-temps dans les airs sans battre les ailes, à la manière des oiseaux de proie. Il est ordinairement moins haut et moins gros que le lillois, dont il a un peu les formes générales : sa grandeur est à peu près celle d'un volant. Ses pieds sont extrêmement garnis de plumes, et ses cuisses couvertes aussi de longues plumes, formant ce que les amateurs appellent une culotte. L'auteur de l'article *Pigeons de volière*, du nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle, dit que son plumage est à peu près semblable à celui du lillois, c'est-à-dire blanc argenté, ou bleu avec des barres noires, mais nous ne l'avons jamais vu que gris. Cet oiseau est intéressant par sa grande fécondité.

13. Pigeon patu frisé; *Columba pedibus plumosis crispa*. *Columba crispa*, Schwenckfeld. *Columba crispis pennis*, Aldrovande. *Columba hispida*, Vieillot. On le nomme en allemand *wollechte tauben*.

Aldrovande regardait cette variété comme une

espèce véritable. Cet oiseau est très-patu, tout blanc, et frisé sur tout le corps, les pennes de ses ailes ayant leurs barbes séparées et frisées, ce qui lui ôte la faculté de voler. La femelle est en tout semblable au mâle; grosseur du pigeon tambour; très-productif.

QUATRIÈME RACE.

PIGEONS TAMBOURS; *Columba tympanisans.*

Cette race paraît être une des plus pures de toutes, puisqu'une fois qu'on l'a perdue on ne peut plus la faire revivre, quel que soit le soin que l'on apporte dans les croisemens. Ces oiseaux se reconnaissent à leurs pieds extrêmement chaussés, à la couronne qu'ils ont sur le front, et mieux encore à leur voix singulière, seul caractère invariable de la race, puisqu'il est impossible de le reproduire.

14. Pigeon tambour glou-glou; *Columba tympanisans glou-glou*, pl. 4. *Columba dasypus*, Willulghby. *Columba tympanisans*, et en allemand, *trummel taube*, Frisch, pl. cxlv, qui le nomme encore *Columba menstrua seu cristata pedibus plumosis.*

Il est très-remarquable par son roucoulement, qui, entendu à une certaine distance, imite parfaitement le bruit du tambour, ce qui lui a valu son premier nom; le second vient de ce qu'il fait presque continuellement entendre ces deux sons, *glou-glou*. Il a l'iris d'un blanc de perle, et la pau-



PIGEON GLOU-GLOU TAMBOUR.

Columba tympanisans dasypus.

Pl. 4.

pière rouge, mais il manque de filet autour des yeux; tête coquillée; une couronne de plumes à rebours sur le front, au-dessus du bec, imitant assez la huppe d'un serin; très-patu et culotté, c'est-à-dire, ayant aux cuisses de longues plumes qui les dépassent quelquefois de plus de deux pouces; bas sur pates et lourd de vol. Il en existe de blancs, mais généralement ils sont papillottés noir et blanc.

Cette variété est recommandable par sa grande fécondité. Comme le patu huppé, le glou-glou pond tous les mois et n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls pour couver de nouveau; on peut compter sur huit ou neuf pontes par an. Cependant cet oiseau délicat demande des soins pour réussir parfaitement. Dans les climats humides et les volières mal tenues, les longues plumes de sa culotte, étant mouillées et malpropres, s'attachent aux œufs pendant qu'il couve, et il les entraîne et les brise en quittant le nid, ou les ordures qu'il apporte se ramassent autour des œufs, forment sur la coquille une croûte épaisse et dure que les petits ne peuvent briser pour éclore, si même elle n'a pas nui à l'incubation. Leur mue est aussi plus pénible et plus dangereuse que dans les autres variétés. Pour toutes ces raisons, cette race précieuse et singulière était entièrement perdue en France depuis plusieurs années, lorsque mon collaborateur, M. Corbié, en a fait venir à grands frais d'Allemagne, et les a multipliés. Si on croise cet oiseau de race pure avec une autre espèce, même celle qui paraît très-rapprochée de lui, ses pe-

tits perdent pour toujours leur voix et leur couronne.

15. Pigeon tambour glou-glou de Dresde; *Columba tympanisans Dresdæ.*

M. Corbié, ayant appris que l'on possédait en Saxe des variétés de glou-glou inconnues en France, s'est empressé de les faire venir pour enrichir cet ouvrage. Sept nous ont paru assez intéressantes pour être décrites.

Le glou-glou de Dresde diffère du précédent par son plumage entièrement rouge, à l'exception du manteau, qui est d'un blanc pur. Les jeunes ont tout le plumage rouge, parce que le manteau ne blanchit qu'à la première mue. Cet oiseau a l'iris jaune.

16. Pigeon tambour glou-glou jaune; *Columba tympanisans lutea.*

Semblable au précédent, mais plumage jaune, et manteau blanc après la première mue.

17. Pigeon tambour glou-glou bleu; *Columba tympanisans cærulea.*

Celui-ci a la tête, les pennes des ailes et la queue blanches, le reste bleu.

18. Pigeon tambour glou-glou blanc; *Columba tympanisans candida.*

En tout semblable aux précédens, mais tout blanc.



PIGEON GROSSE-GORGE MAURIN à bavette
Columba gutturosa nigra fasciata.
Pl. 5.

19. Pigeon tambour glou-glou noir; *Columba tympanisans nigra.*

Plumage entièrement noir, vol barré blanc.

20. Pigeon tambour glou-glou a tête grise; *Columba tympanisans comata.*

Entièrement noir, mais tête grise.

21. Pigeon tambour glou-glou barré-orangé, *Columba tympanisans lineata-aurea.*

Vol, queue et tête blancs; le reste bleu; ailes barrées de couleur orange.

CINQUIÈME RACE.

PIGEONS GROSSES-GORGES ou BOULANS; *Columba gutturosa.*

Gorge ou jabot prodigieusement enflé par la faculté qu'ont ces singuliers oiseaux d'aspirer et retenir un grand volume d'air. Ceux d'origine pure sont de couleur uniforme, ont les grandes pennes des ailes blanches, et, dans ce dernier cas, la femelle est toujours semblable au mâle.

Tous les pigeons ont, comme ceux-ci, la faculté d'enfler leur œsophage, mais à un degré bien moindre; aussi les grosses-gorges paraissent-ils avoir reçu de la nature une organisation modifiée d'une manière particulière. On ne sait pas trop à quoi peut leur être utile cette étonnante faculté d'enfler leur œsophage au point de le rendre presque aussi

gros que tout le reste du corps; mais on sait très-bien que souvent elle a pour eux des suites funestes. Cette énorme grosseur les oblige à retirer leur tête en arrière et à se tenir dans une position presque perpendiculaire; ils ne voient plus devant eux, et l'oiseau de proie saisit le moment où ils se rengorgent pour fondre sur eux sans être aperçu, les saisir et en faire sa proie. Elle rend encore leur vol lourd et difficile, ce qui leur ôte la possibilité de s'élever beaucoup et d'aller au loin chercher leur pâture. En outre, lorsque ces pigeons se battent et viennent à muer, leur gorge, nue et rougeâtre, offre un aspect hideux.

Un autre inconvénient, qui est encore commun à tous les pigeons qui enflent leur gorge, c'est-à-dire, à ceux-ci, aux lillois et même aux maillés, c'est que, obligés de se tenir droits et raides comme s'ils faisaient des efforts pour ne pas tomber en arrière, ils sont, dans cet état, hors d'état de résister aux autres pigeons qui les attaquent et peuvent, d'un coup de bec, percer leur boule d'une blessure mortelle. Si un coup de vent les surprend, il les renverse avec violence, et souvent les entraîne au loin.

Mais ces désavantages sont encore peu de chose si on les compare à un autre résultat, toujours mortel, qu'amène assez souvent cette prodigieuse distension du jabot. Les grosses-gorges produisent peu et ont de la difficulté à nourrir leurs petits; les efforts réitérés qu'ils sont obligés de faire pour ramener dans leur bec le grain qu'ils ont avalés, leur

occasione une maladie dont ils périssent ordinairement au bout de quelques jours. Les muscles du jabot, déjà affaiblis par une trop grande distension, perdent entièrement leur énergie à la suite d'un spasme de dégorgement. Ils restent dans un état de paralysie et de relâchement qui suspend leurs fonctions; la première digestion ne se fait plus, les graines s'entassent et restent intactes dans l'œsophage, qu'elles entraînent par leur poids. L'animal fatigué ne peut plus le supporter, il se penche en avant et traîne sa gorge sur la terre pour lui trouver un point d'appui; il ne peut plus voler, et se traîne tristement dans les coins les plus obscurs de la volière; le grain, qui ne peut plus passer dans l'estomac, s'altère; la membrane du jabot s'enflamme, les ulcérations paraissent, et la mort ne tarde pas à arriver si l'on n'y apporte un prompt remède.

Il existe un moyen pour guérir cette maladie, et nous allons le donner tel que nous l'avons pratiqué nous-même avec un succès toujours complet. On se procurera une espèce de fourreau de la longueur du pigeon malade, et assez étroit pour presser toutes les parties de son corps, sans cependant le blesser en aucune manière. Il doit être en étoffe élastique autant que possible, c'est-à-dire tricotée. Un bas de fil peut être employé avec avantage si on ne veut se donner la peine de faire faire un fourreau exprès. On glisse le pigeon dedans, avec la précaution de lui assurer les pates en les étendant le long de sa queue, pour lui éviter des efforts pénibles et dangereux, puis on ne laisse sortir par l'ouver-

ture d'en haut, que la tête et une petite partie du cou. Ainsi emmailloté, on accroche le sac contre un mur ou une planche verticale, par le moyen d'une ficelle dont on a ceint le pigeon, et l'on fait porter son poitrail contre la surface du mur ou de la planche. On le laisse pendant plusieurs jours dans cette attitude; et lorsque le grain qu'il a pris est bien digéré, on lui en introduit de nouveau, peu à la fois et à intervalles, puis on le fait boire sans sortir de son sac.

Sa phalle remise en place, on le lâchera quelquefois dans un lieu où il sera seul, et on lui rationnera sa nourriture, afin de lui donner le temps de se rétablir parfaitement. Les muscles du jabot reprennent de la vigueur peu à peu, et l'oiseau guérit. Cependant, une fois que cet accident est arrivé, il n'est pas rare de le voir se reproduire à chaque couvée; aussi l'amateur ne doit se déterminer à courir cette chance que lorsqu'il tient beaucoup à conserver l'individu.

Quelquefois le jabot se crève; et leurs alimens s'épanchant dans la vessie ou gorge, occasionent des accidens très-graves. J'ai vu dans ce cas mon collaborateur, M. Corbié, leur ouvrir la gorge avec un bistouri bien tranchant, en retirer toute la nourriture qui s'y était épanchée, recoudre l'ouverture avec un fil de soie, et achever le traitement comme nous venons de le détailler pour le premier cas. Pour cette opération, *Voyez* page 99.

Toutes ces raisons ont un peu fait négliger ces oiseaux, malgré leur beauté. Aussi, depuis Buffon,

il s'en est perdu quelques variétés, au moins à Paris.

22. Pigeon grosse-gorge soupe-en-vin; *Columba gutturosa subrubicunda.* En anglais, *Powter pigeon*; Latham.

Les mâles sont ordinairement panachés, c'est-à-dire marqués de petites langues noires sur le fond du plumage; les femelles ne panachent jamais. Œil à iris jaune, ou œil de coq; pieds peu chaussés; plumage couleur lie de vin. Comme ces oiseaux produisent tous beaucoup et à peu près également, nous ne le répéterons pas pour les autres variétés.

23. Pigeon grosse-gorge chamois panaché; *Columba gutturosa strumosa*, Willulghby. Le *Kropftaube* ou *Kropper* des Allemands. *Columba strumosa seu Columba æsophago inflato*, Frisch, planche CXLVI.

Il diffère du précédent en ce que le fond du plumage est couleur de chamois. Il ne panache pas toujours, et alors il est beaucoup moins estimé. Œil noir, ainsi que les suivans; pieds un peu chaussés. Les femelles ne panachent jamais.

24. Pigeon grosse-gorge blanc comme un cygne; *Columba gutturosa candida.*

Son nom indique assez ce qu'il est. Il a la boule beaucoup moins détachée que le suivant, avec lequel il ne faut pas le confondre.

25. Pigeon grosse-gorge blanc ; *Columba gutturosa alba.*

Boule de la gorge paraissant fort détachée, comme un globe. Ailes longues, se croisant sur la queue ; pieds un peu chaussés.

26. Pigeon grosse-gorge gris-panaché ; *Columba gutturosa cinerea-variegata.*

Sa couleur serait uniforme sans quelques langues noires éparses irrégulièrement sur le manteau ou couverture des ailes.

27. Pigeon grosse-gorge gris-doux ; *Columba gutturosa cinerea-blanda.*

Sa couleur est douce et uniforme par tout le corps.

28. Pigeon grosse-gorge gris-de-fer ; *Columba gutturosa cinerea-ferruginosa.*

Il est barré et à rubans.

29. Pigeon grosse-gorge gris-piqueté ; *Columba gutturosa cinerea-punctata.*

Comme argenté et piqueté de noir.

30. Pigeon grosse-gorge marron ; *Columba gutturosa balanicolor.*

Bavette blanche sous le cou ; plumage d'un brun marron, avec les pennes des ailes toutes blanches.

31. Pigeon grosse-gorge maurin a bavette ; *Columba gutturosa nigra-fasciata*, pl. 5. Buffon l'a figuré, pl. ix, édition in-12, sous le nom de

grosse-gorge enflée. Buffon de Sonnini, id. pl. LVI, fig. 1.

D'un beau noir velouté, avec les dix grandes pennes des ailes toutes blanches; bavette blanche sous le cou; pieds nus, c'est-à-dire sans plumes.

32. PIGEON GROSSE-GORGE ARDOISÉ A BAVETTE; *Columba gutturosa ardosiæ colorem referens et fasciata.*

Vol blanc et bavette blanche; femelle semblable au mâle, ainsi que dans tous les grosses-gorges à ailes blanches; pieds chaussés.

33. PIGEON GROSSE-GORGE ROUGE; *Columba gutturosa rubescens.*

Vol blanc; bavette blanche; plumes rougeâtres.

34. PIGEON GROSSE-GORGE OLIVE; *Columba gutturosa oleagina.*

Plumage d'un brun olivâtre. Je n'ai jamais vu cette espèce décrite par Buffon; sans doute elle n'existe plus.

35. PIGEON GROSSE-GORGE COULEUR DE NUIT; *Columba gutturosa cinerea-caliginosa.*

Vol blanc et bavette blanche; plumage d'un gris sombre.

36. PIGEON GROSSE-GORGE BLEU; *Columba gutturosa cœrulea.*

Vol et bavette blancs; plumage bleuâtre à barres noires. Cette belle variété est très-répandue en Picardie où on l'estime beaucoup.

37. Pigeon grosse-gorge anglais; *Columba gutturosa maxima.*

Cette variété superbe, qui n'existe encore qu'en Angleterre, est semblable aux nôtres quant à la forme; mais elle atteint assez ordinairement la grosseur d'un pigeon romain : elle produit beaucoup.

38. Pigeon grosse-gorge de Dantzik; *Columba gutturosa gedana.*

Pendant que je m'occupais de la rédaction de cet ouvrage, M. Corbié, pour compléter autant que possible la nomenclature des variétés intéressantes, a fait venir d'Allemagne trois grosses-gorges dont suit la description, et que l'on n'avait encore jamais vus en France.

Le grosse-gorge de Dantzik est moins gros que les précédens; son plumage est d'un roux pâle, uniforme; avec le vol barré blanc; pieds nus, iris jaune.

39. Pigeon grosse-gorge harnaché; *Columba gutturosa strata.*

Cette variété et la suivante sont beaucoup plus petites que les précédentes; elles n'ont pas non plus la faculté d'enfler autant leur gorge. Elles en diffèrent encore, en ce qu'elles ont quelquefois les pieds un peu chaussés. Le grosse-gorge harnaché a le plumage varié en sens inverse de l'hirondelle; c'est-à-dire qu'il a blanc ce que l'autre a coloré. Il y a pourtant cette différence, que la tache, de couleur dans l'hirondelle, blanche dans l'harnaché,



PIGEON LILLOIS ÉLÉGANT.

Columba insulensis elegans.

Pl. 6.

s'étend dans ce dernier un peu au-dessous du bec, en forme de demi-bavette ou de rabat. Son cou et sa gorge sont d'un gris ardoisé très-foncé, le dos d'un bleu clair, le vol et les scapulaires blancs, ainsi que la tête; la queue est bleue, terminée d'une barre noire.

40. PIGEON GROSSE-GORGE HARNACHÉ-JAUNE; *Columba gutturosa strata-lutea.*

Semblable aux précédens pour les formes, la grosseur et l'arrangement des couleurs; mais d'un jaune uniforme sur toutes les parties qui en sont teintes.

SIXIÈME RACE.

PIGEONS LILLOIS; *Columba insulensis.*

Cette race de pigeons superbes appartient à la division des boulans, puisque, comme les précédens, ils ont la faculté d'enfler leur gorge, mais cependant beaucoup moins. La boule, dans les premiers, a toujours une forme sphérique, au lieu que dans ceux-ci elle prend la forme ovale d'une poire allongée, dont la partie la plus étroite répond à la gorge, et la plus large sous le bec. Ces pigeons ont tiré leur nom de la ville de Lille, où ils sont aussi estimés que répandus, et où, peut-être, ils ont été obtenus. Ils ont la tête petite, le bec allongé et mince; ils ne sont pas sujets à la maladie de jabot des grosses-gorges.

41. PIGEON LILLOIS ÉLÉGANT; *Columba insulensis elegans.* pl. 6.

Il est très-bien fait, d'une forme élégante et gracieuse. Corps placé presque verticalement sur ses jambes, de manière que la tête est sur la même ligne que les pates; tête petite, iris noir, point de filet autour des yeux; pieds chaussés, doigt du milieu le seul couvert de plumes, caractère que l'on ne rencontre que dans cette variété; ailes allongées et croisées, plumage bleu avec des barres noires, ou tout blanc, blanc argenté, blanc ardoisé avec les ailes bariolées de gris de perle. Dans cette dernière couleur les plus estimés et les plus rares sont ceux dont le vol est marqueté de taches brunes comme l'hermine; d'autres sont gris-piquetés ou d'une couleur vineuse. Cet oiseau, d'un vol léger, est d'une très-grande fécondité; on ne saurait trop le recommander aux amateurs qui aiment à réunir l'utile à l'agréable.

42. Pigeon lillois claquart; *Columba insulensis crepitans. Columba precursor*, Willulghby. *Pigeon batteur*, Brisson.

Ce pigeon, que Buffon a confondu avec le tournant, fait avec ses ailes, au commencement de son vol, un bruit assez semblable à celui d'une claquette, ce qui lui a fait donner son nom. M. Vieillot ne le regarde que comme une variété du patu plongeur, avec lequel il a dans le fait beaucoup d'analogie; mais il enfle visiblement sa gorge, ce que l'autre ne fait jamais, quoiqu'en dise ce savant naturaliste, qui sans doute se sera laissé induire en erreur par de faux renseignemens. Le claquart

a les ailes longues et croisées sur la queue, un filet autour des yeux, les pieds chaussés et éperonnés; son plumage est blanc ou chamois, ou bleu épaulé de blanc, c'est-à-dire ayant la partie supérieure de l'aile blanche. Il produit beaucoup, ce qui le fait assez rechercher.

SEPTIÈME RACE.

PIGEONS MAILLÉS; *Columba maculata*.

Buffon, et les autres naturalistes qui tous se sont contentés de le copier servilement, M. Vieillot lui-même, à mon avis le seul ornithologiste qui ait connu les pigeons après le grand naturaliste, ont rangé ces oiseaux avec les grosses-gorges, quoiqu'ils en diffèrent essentiellement par leur taille plus petite, leur gorge beaucoup moins enflée, leurs jambes beaucoup plus courtes, et leur manteau singulièrement remarquable par les mailles agréables dont il est couvert. Le dernier auteur que nous venons de citer pense qu'ils ont été produits par le mélange des grosses-gorges et des mondains.

Ces oiseaux sont très-productifs; souvent ils ont des petits et des œufs à la fois. Ils volent bien et s'écartent assez loin pour aller chercher leur nourriture; ils sont beaucoup moins délicats que les grosses-gorges, et ne sont pas sujets comme eux à la maladie du jabot.

43. Pigeon maillé jacinthe; *Columba maculata cœruleata*. Pl. 7.

Tête et queue ardoisées; bout de la queue plus foncé; les grandes pennes des ailes blanches; manteau à mailles bleu clair, une barre bleue et une barre noire placées à l'extrémité; toutes les plumes de la barre bleue ont le côté interne bleu et le côté externe avec une grande place blanche, bordée d'un liseret noirâtre; pas de liseret autour des yeux; pieds nus.

44. Pigeon maillé jacinthe plein; *Columba maculata cæruleata plena.*

Un peu moins gros que le précédent; il en diffère encore en ce que ses grandes pennes des ailes sont entièrement bleues.

45. Pigeon maillé couleur de feu; *Columba maculata ignescens.*

Une barre bleue, une barre rouge, une barre noire sur toutes les plumes, la barre noire placée à l'extrémité; il diffère essentiellement du jacinthe en ce que sa maille est couleur de feu au lieu d'être blanche.

46. Pigeon maillé couleur de feu plein; *Columba maculata ignescens plena.*

Il ne diffère du couleur de feu qu'en ce qu'il a les grandes pennes des ailes noires, à reflets mordorés.

47. Pigeon maillé noyer; *Columba maculata fulva.*

Semblable à celui couleur de feu, mais à mailles couleur de bois de noyer, c'est-à-dire tirant un peu



PIGEON MAILLÉ JACINTHE.

Columba maculata cœruleata.

Pl. 7.

sur le fauve. C'est un métis procédant du jacinthe et du feu, mais formant une variété constante.

48. Pigeon maillé pêcher; *Columba maculata rubiginosa.*

A mailles comme les précédens, mais tenant du jacinthe et du noyer dont il est métis, et formant une variété constante. Mailles bleu-tendre, et grandes pennes des ailes blanches. Ce dernier caractère en ferait, selon les auteurs, un pigeon de race pure, ce qui prouve assez l'inexactitude de leurs observations.

49. Pigeon maillé plein; *Columba maculata rubiginosa plena.*

Il diffère du précédent par les grandes pennes des ailes qui sont d'un noir bleuâtre. Ces oiseaux, avec les suisses, sont ceux qui offrent les couleurs les plus rares et les plus brillantes.

HUITIÈME RACE.

PIGEONS CAVALIERS; *Columba eques.*

Cette race est recommandable par sa beauté, et surtout par sa fécondité. Les pigeons qui la composent paraissent être extraits des romains et des grosses-gorges, dont ils ont les formes générales, comme ils ont aussi la faculté d'enfler leur œsophage plus ou moins, selon la variété. Quelques-uns ont les narines épaisses, membraneuses et charnues, ou

même avec un peu de morille, mais rarement; ils ont un filet rouge autour des yeux.

50. PIGEON CAVALIER ORDINAIRE; *Columba eques communis. Pigeon cavalier; the horsman Pidgeon*, en anglais; Albin, vol. II, pl. XLV. *Columba eques*, Willulghby. Figuré dans le Buffon de Sonnini, pl. LXIII.

Albin prétend que cet oiseau est de meilleur produit que les autres; il dit qu'il a le talent d'attirer d'autres pigeons dans son colombier, et que les marchands de Londres en profitent de cette manière : « Ils prennent le mâle dès que les petits sont éclos, et en le portant dans un colombier, ils lui donnent l'essor; ensuite, en faisant plusieurs tours de côté et d'autre, il ne manque pas d'emmener avec lui quelques pigeons, ou, en les rencontrant dans son chemin, il tâchera de faire la même chose. » Ce talent, qu'Albin vante dans le cavalier, appartient à tous les pigeons. Cet oiseau est issu, dit-on, d'un pigeon grosse-gorge et d'un romain; il participe de l'un et de l'autre, car il a la faculté d'enfler son jabot comme le premier, et il porte sur ses narines des membranes épaisses comme le second; il est haut sur ses jambes, long; il a le liseret autour des yeux, et l'iris noir; ses ailes sont longues et croisées; son envergure très-grande; sa couleur ordinaire est le blanc; il produit beaucoup et vole assez bien.

51. PIGEON CAVALIER FARAUD; *Colomba eques arrogans*, pl 8e.



PIGEON CAVALIER FARAUD.

Columba æques arrogans.

Pl. 8.

Croisé du bagadais mondain à l'œil et du cavalier ordinaire, moins long que le cavalier ; d'une belle tenue ; une membrane sur le bec, et un petit ruban autour des yeux ; iris noir ; huppé en coquille ; boulant en flûte, c'est-à-dire que l'enflure de sa gorge monte comme une espèce de cylindre, depuis l'estomac jusqu'au bec ; haut sur jambes ; plumage ordinairement blanc. Il produit beaucoup et vole très-bien.

52. PIGEON CAVALIER ESPAGNOL ; *Columba eques hispana.*

Nous croyons devoir rapporter ici cette variété décrite par Buffon, quoique nous ne l'ayons jamais vue. Cet auteur dit que le pigeon espagnol est aussi gros qu'une poule, et très-beau ; il diffère du bagadais en ce qu'il n'a point de morille au-dessus du bec, que la seconde paupière charnue est moins saillante, et que le bec est droit au lieu d'être courbe. On le mêle, ajoute le naturaliste, avec le bagadais, et le produit est un très-gros et très-grand pigeon. M. Vieillot ajoute à l'article textuellement copié de Buffon, que « cette race peu connue est peu féconde. » Sans doute il en juge par analogie.

NEUVIÈME RACE.

PIGEONS BAGADAIS; *Columba tuberculosa.*

Les oiseaux de cette race se reconnaissent, au premier coup d'œil, à leur bec long et crochu, au prodigieux développement de leurs narines tuberculeuses en forme de champignon morille, au large ruban rouge caronculeux qu'ils ont autour des yeux, à leur grande taille, et enfin à la longueur extraordinaire de leur cou et de leurs pates. Je cherche vainement les raisons qui ont pu déterminer M. Vieillot à laisser ces oiseaux avec les mondains, où Buffon les avait placés, car ils n'ont pas la moindre analogie avec eux.

La plupart des bagadais sont extrêmement féconds, mais ils sont naturellement farouches, intraitables, et ne s'apprivoisent jamais bien, ce qui fait que les amateurs s'en dégoûtent facilement. Dès que l'on entre dans leur volière, quelle que soit la précaution que l'on y mette, ils s'envolent tous avec fracas, brisent leurs œufs, ou abandonnent leurs nids pour n'y revenir que lorsque l'observateur indiscret s'est retiré.

53. Pigeon bagadais a grande morille; *Columba tuberculosa-fungosa.*

Une morille ou tubercule très-grand sur le bec; large ruban rouge autour des yeux, formant, quand l'oiseau est vieux, comme une seconde paupière charnue et rougeâtre qui lui tombe sur les yeux



PIGEON BAGADAIS BATARD.

Columba tuberculosa maxima.

Pl. 9.

et l'empêche de voir. Ces rubans sont quelquefois si larges qu'ils se réunissent au sommet de la tête; bec courbé et crochu; œil noir. Cet oiseau est matériel, haut sur jambes, large et court de corps; il a le cou mince et allongé, les ailes courtes, et les pieds nus; son sternum est constamment d'un rouge enflammé.

Il a plusieurs sous-variétés à plumage noir, rouge, mélangé de noir et de blanc, de minime, etc. Tous produisent difficilement et peu; aussi est-il devenu très-rare, et l'on ne le conserve guère que comme objet de curiosité.

54. Pigeon bagadais mondain a l'oeil; *Columba tuberculosa olorina*, généralement connu dans plusieurs provinces de la France sous le nom de *pigeon cygne*, d'où son nom latin.

Il diffère du bagadais à grande morille, par son ruban moins large autour des yeux, par les tubercules des narines plus petits, et par sa grosseur qui est moindre. Il a aussi le sternum rouge. Son plumage affecte ordinairement le blanc, ou le blanc mêlé de noir.

55. Pigeon bagadais mondain a l'oeil a queue noire; *Columba tuberculosa olorina nigricauda.*

Assez semblable au précédent, mais ayant toujours la queue noire, plus foncée vers le bout.

56. Pigeon bagadais batave; *Columba tuberculosa maxima*; pl. 9. Le *Bagadais bâtard* des marchands.

Quelques auteurs le nomment *grand batave*,

parce que les premiers ont été apportés de Batavia ils pensent aussi qu'il doit être regardé comme la souche primitive du bagadais, et non pas le biset. Plus grand que le bagadais à grande morille, et ressemblant beaucoup au tétras quant aux formes générales; tubercules forts; paupières très-charnues, quoique moins que chez l'autre; œil perlé, c'est-à-dire à iris blanchâtre; bec très-allongé, atteignant jusqu'à dix-huit lignes de longueur; cou extrêmement long; corps gros, court, très-élevé sur ses jambes; pates d'un rouge de sang, assez longues pour dépasser la queue d'un bon doigt, lorsqu'on les étend. Sa démarche est lourde et son vol pénible, à cause du peu de longueur de ses ailes, qui d'ailleurs sont peu recouvertes de plumes et laissent paraître presqu'à nu les os proéminens de l'épaule.

Cette belle espèce produit peu, et n'est pas beaucoup recherchée aujourd'hui par les amateurs, qui cependant ne craignaient pas autrefois de les payer jusqu'à dix louis la paire. Cet abandon a sans doute pour cause le peu de grâce de leurs formes, et les dégâts qu'ils peuvent faire dans la volière en plumant et tuant les petits des autres avec leur redoutable bec. Cet oiseau est le plus grand de tous les pigeons. Il y en a un, chez mon collaborateur, assez grand pour boire dans un seau ordinaire sans la moindre gêne.

On a vu, chez un amateur arrivant d'Allemagne, un oiseau qu'il nommait *pigeon poule*, en tout ressemblant au batave, mais n'ayant pas de

morille sur le bec ni autour des yeux. Il paraît que cette variété, du reste assez insignifiante, ne s'est pas multipliée en France, du moins nous ne l'y avons jamais revue.

57. Pigeon bagadais têtard; *Columba tuberculosa capitata.*

Semblable au précédent, mais plus estimé à cause de son plumage, dont le fond est couleur de tabac d'Espagne, et de son cou brun surmonté par une tête blanche.

58. Pigeon bagadais petit batave; *Columba tuberculosa batava minima.*

Il ressemble, pour les formes générales, au bagadais batave; mais il en diffère par sa taille beaucoup moins grande; il produit aussi davantage.

59. Pigeon bagadais batave soie; *Columba tuberculosa setacea batava.*

Variété nouvelle, encore aussi rare que singulière. Il ressemble au précédent par sa taille et ses formes principales, mais les barbes de ses plumes sont longues, soyeuses, et n'ont pas d'adhérence entre elles, ce qui lui ôte la faculté de voler. Aussi cet oiseau, que l'on n'a pas mis dans le commerce, ne se multipliera sans doute jamais qu'entre les mains des amateurs, qui ne le considèrent que comme un simple objet de curiosité.

60. Pigeon bagadais pierré; *Columba tuberculosa curtata.*

Gros de corps, écourté, moins de morille que

les précédens; du moins nous l'avons toujours vu ainsi, quoique l'auteur de l'article *Pigeons domestiques*, du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, édition de 1818, lui donne pour caractère : « Morilles sur le bec et sur les yeux beaucoup plus » grosses (que celles du bagadais à grande morille) » et blanchâtres, de manière qu'elles imitent le » bois naissant d'un cerf. » Rubans du tour des yeux moins larges; bec plus court que celui du bagadais batave, n'atteignant jamais plus de quatorze lignes; œil perlé; haut sur jambes; pates dépassant la longueur de la queue. Son plumage est ordinairement noir et blanc. Ce bel oiseau produit beaucoup et mériterait d'être plus généralement répandu.

61. PIGEON BAGADAIS TÊTE GRISE; *Columba tuberculosa cinerea capitata.*

Il a le bec long, surmonté d'une morille; l'œil perlé et charnu; la tête forte, et le cou allongé et mince; le corps large, court, haut sur jambes. Sa tête est d'un blanc grisâtre, et le reste de son plumage noir. Cet oiseau est fécond, d'un grand produit, mais excessivement farouche.

DIXIÈME RACE.

PIGEONS TURCS; *Columba turcica.*

Ces superbes oiseaux font le passage naturel des bagadais aux romains. Ils ont, comme les premiers, une très-grosse morille sur les narines, un large



PIGEON TURC ORDINAIRE.

Columba Turcica vulgaris.

Pl.10.

ruban caronculeux s'étendant autour des yeux depuis le bec, et une taille très-grande; mais ils se rapprochent des romains par leurs cuisses, leurs jambes et leur cou beaucoup moins longs, par leurs ailes allongées. Quelques auteurs modernes sont tombés dans la même erreur que M. de Buffon, en supposant que toutes les variétés de cette précieuse race devaient être huppées. Ce qui a pu occasioner cette méprise, c'est la rareté de ces oiseaux dans toute leur pureté.

62. PIGEON TURC HUPPÉ; *Columba turcica*, Brisson, Frisch : cet auteur en a figuré un pl. CXLIX. Buffon de Sonnini, pl. LIX, fig. 2. *Columba turcica seu persica*, Willulghby. *Columba mahometana*, Bomard. En anglais, *Mawmets*, ou *Pigeon de Mahomet.*

Une grosse excroissance au-dessus du bec, et un ruban rouge s'étendant autour des yeux; très-gros; bas de cuisse; large de corps et de vol; couleurs variées, minime, brun presque noir, gris de fer, gris de lin, chamois et soupe en vin. Ces pigeons, très-lourds et s'écartant peu de leur volière, se sont perdus en France, et ne se trouvent guère, dans toute leur pureté, qu'en Allemagne.

63. PIGEON TURC ORDINAIRE; *Columba turcica vulgaris*; pl. 9. En anglais, *persian or turkish Pigeon.*

Cette grande variété commence à devenir rare, malgré sa beauté et son assez grand produit. Elle

ne diffère de la précédente que par l'absence de la huppe.

ONZIÈME RACE.

PIGEONS ROMAINS; *Columba domestica.*

Ces beaux oiseaux se trouvent naturellement placés entre les bagadais et les miroités. Ils ressemblent assez aux premiers par l'épaisseur des membranes qui leur couvrent les narines, et par le ruban rouge des paupières; mais ils sont moins hauts sur jambes et ont en général le cou moins long. On les distinguera facilement de tous les autres pigeons par le petit cercle rouge du tour des yeux, par la couleur rouge de leurs paupières, par leur iris blanchâtre, et enfin par les deux fèves que forme leur morille. Cette race est très-répandue en Italie, ce qui lui a valu son nom français.

64. Pigeon romain ordinaire; *Columba domestica vulgaris*, pl. 10. *Columba hispanica*, ou *Columba romanus*, Brisson. *Columba domestica major*, Willulghby. Le *Runt-pigeon* des Anglais. Le *Troneco* ou *l'Asturnellato* des Italiens.

Le plus grand des pigeons de volière après le turc et le batave. Point de tubercules au-dessus du bec, seulement un liseret rouge autour des yeux; œil perlé, ou, mais rarement, à iris jaune. Point de huppe; bas de jambes, pieds nus; ailes un peu pendantes; plumage de différentes couleurs, mais pres-



PIGEON ROMAIN ORDINAIRE.

Columba domestica vulgaris.

Pl. II.

que toujours uniformes ; brun noirâtre un peu pourpré, à reflet vert et rouge sur le cou ; bleu, minime, fauve, rouge, noir ; bleu étincelé de noir. Il vole mal, s'écarte peu, et produit médiocrement.

65. Pigeon romain coupé ; *Columba domestica mista.*

Plus élégant, plus leste que le précédent. Il a été produit par le mélange du romain ordinaire et du bagadais batave. Bec ayant un peu de morille ; œil perlé, ou, mais rarement, à iris jaune. Il diffère surtout du romain par ses jambes plus longues, ainsi que par sa taille et par son cou mince et allongé ; du reste, il a le même plumage, minime, noir, etc. Il produit beaucoup, et vole mieux que l'autre, quoiqu'il ait moins d'envergure.

66. Pigeon romain faux-messager ; *Columba domestica pseudo-tabellaria. Columba tabellaria*, Willulghby. Cet auteur l'a figuré, pl. xxxiv.

Il ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau nue, et ses narines couvertes d'une membrane épaisse. Quelques auteurs ont prétendu que c'était de ce pigeon que les habitans du Caire, d'Alep et d'Alexandrette se servaient pour porter des messages pressés ; mais cette assertion nous paraît fort douteuse, par plusieurs raisons. La première est que cette espèce lourde vole très-mal ; et, comme tous les pigeons ont l'intelligence de revenir à leur

colombier quand on les en a écartés, il ne nous paraît pas probable qu'on ait choisi précisément celui qui est le moins capable d'atteindre le but que l'on se proposait. Une raison plus convaincante encore, c'est que, quoiqu'en aient dit les voyageurs Pietro della Valle et Thévenot, personne n'est plus étonné que le sont les habitans du Caire, d'Alexandrette et d'Alep, quand on leur parle de pigeons messagers, dont ils n'ont pas la moindre idée. Voyez l'article de notre vrai pigeon messager, de la race des volans. Du reste, le pigeon faux-messager n'existe plus en France, au moins nous ne l'y avons jamais vu. Willulghby dit qu'il est très-long et très-haut sur pates.

67. PIGEON ROMAIN MARCANU; *Columba domestica bœtica nigra.*

Toujours noir ou minime; tête mêlée de plumes grises; quant au reste, il ressemble assez au pigeon ordinaire. Point de tubercules sur les narines; un filet autour des yeux; œil perlé.

68. PIGEON ROMAIN MANTELÉ; *Columba domestica palliata.*

Mêmes formes; rouge sur tout le corps, excepté le manteau qui est blanc; filet autour des yeux; œil perlé.

69. PIGEON ROMAIN GRIS PIQUETÉ; *Columba domestica cinerea punctata.*

Un des plus gros de la race. Bec à narines membraneuses; un ruban autour des yeux; iris jaunâtre.

Fond du plumage gris, piqueté de noir par tout le corps, à piquetures plus rapprochées sur la gorge; pieds légèrement chaussés. Ce pigeon produit beaucoup.

70. PIGEON ROMAIN MINIME CAILLOUTÉ; *Columba domestica bœtica calculosa.*

Il ressemble au romain ordinaire, mais sa couleur est minime, ou tannée, avec les bords des plumes du manteau et de la gorge d'une couleur pâle, tirant sur le feu clair. Il n'est point patu; il a le liseret autour des yeux et l'iris blancs: ses narines sont simplement membraneuses. Cet oiseau est d'une grande fécondité.

71. PIGEON ROMAIN SOUPE-DE-LAIT; *Columba domestica candida cafœa.*

Le plus petit de la race. Il a une membrane peu épaisse sur les narines, un filet autour des yeux, et l'iris jaune. Ses pieds sont nus; son plumage est couleur café au lait, avec deux barres d'une couleur plus foncée sur le vol. Ce pigeon fort joli a encore la qualité essentielle d'être assez fécond.

72. PIGEON ROMAIN ARGENTÉ; *Columba domestica argentata.*

Tête fond blanc, mêlée d'ardoisé clair; cou et gorge d'un noir bleuâtre, à reflets verts et métalliques; couvertures des ailes et manteau d'un gris bleuâtre, nuancé de blanc. Chaque plume a sa base plus foncée, et un léger bord blanc. Vol d'un gris noirâtre, barré de gris clair; dos blanchâtre; crou-

pion et queue ardoisés : celle-ci terminée par une barre noire ; œil perlé. Cet oiseau superbe est ordinairement d'un bon produit.

DOUZIÈME RACE.

PIGEONS MIROITÉS ; *Columba specularis.*

Il est inconcevable qu'aucun des auteurs qui ont écrit sur les pigeons n'aient parlé de cette race, très-remarquable par les belles couleurs de son plumage. Est-ce parce qu'elle n'est pas venue à leur connaissance ? Mais cependant, quoique peu commune, tous les amateurs la connaissent, et beaucoup en possèdent quelques variétés. Est-ce parce qu'ils ne la regardent pas comme race pure ? Ce ne peut être cette raison, car ces pigeons sont positivement ce qu'ils appellent de *race pure*, puisqu'ils ne peuvent se croiser avec aucune autre variété, quelque proche qu'elle paraisse, sans se perdre pour toujours. Quoi qu'il en soit, ces oiseaux ont les formes générales des mondains, et ne peuvent guère se reconnaître qu'à la beauté frappante de leur plumage. Ils n'ont jamais de filets autour des yeux, et leur iris est ordinairement jaune.

73. Pigeon miroité rouge ; *Columba specularis rubra.* Pl. 12.

Il est d'un rouge de sang de bœuf, interrompu, à huit lignes du bout des pennes des ailes et de la queue, par une barre gris-blanc, d'un demi-pouce de largeur. Le bout de ses plumes est d'un rouge



PIGEON MIROITÉ ROUGE.

Columba specularis rubra.

Pl. 12.



PIGEON NONAIN CAPUCIN.

Columba cucullata, jacobina.

Pl. 13.

un peu plus clair que le reste du corps. Œil de coq, c'est-à-dire à iris jaune. Cette charmante variété, de moyenne grosseur, produit beaucoup, et mérite sous tous les rapports les soins des amateurs.

74. PIGEON MIROITÉ JAUNE; *Columba specularis lutea.*

Ce bel oiseau ne diffère du précédent que par le fond de son plumage qui est jaune; du reste, il est miroité de même sur les grandes pennes des ailes et de la queue. Il a la même fécondité.

75. PIGEON PETIT MIROITÉ; *Columba specularis minima.*

Semblable au précédent, mais beaucoup plus petit, à peu près de la taille du biset. Ce charmant oiseau produit beaucoup.

TREIZIÈME RACE.

PIGEONS NONNAINS; *Columba cucullata.*

Il serait difficile de deviner la raison qui a pu déterminer tous les ornithologistes qui ont écrit jusqu'à ce jour, à ranger ces oiseaux dans la race des mondains, tandis que peu de pigeons transmettent à leur postérité des formes aussi pures, des caractères aussi saillans et invariables. Tous ont la tête, la queue et le vol blancs, l'œil perlé, et un petit ruban autour des yeux. Ils ont sur le derrière de la tête une fraise de plumes relevée, descendant le long du cou, et s'étendant sur la poitrine,

comme le capuchon d'un moine, d'où leur est venu le nom de *nonnains;* cette collerette frisée est assez ordinairement teinte de couleurs changeantes, produisant un effet extrêmement agréable. Leur taille est petite et élégante, leur bec très-court. Les femelles ne sont jamais panachées. Ils produisent beaucoup, s'éloignent peu des bâtimens, parce que leur collerette leur rend le vol fatigant; ils se privent avec la plus grande facilité.

76. PIGEON NONNAIN CAPUCIN; *Columba cucullata jacobina;* Pl. 13. *Columba cucullata seu jacobina*, Willulghby. *Columba cucullata*, Brisson; Frisch, pl. CL. Le *Pigeon à chaperon*, Albin. Sans que je puisse me l'expliquer, Belon l'a décrit sous le nom de *Pigeon patu*. Le *Pigeon caver* des Flamands. Le *jacobine Pigeon* des Anglais.

Ce joli pigeon affecte différentes couleurs dont on a fait des sous-variétés, parce qu'elles se conservent pures. Nous allons les indiquer.

A. Le *soupe-en-vin*, d'un rouge tirant sur le sang de bœuf;

B. Le *rouge panaché*, d'un rouge sombre, panaché de noir;

C. Le *chamois panaché*, d'un jaune fauve, panaché de noir;

D. Le *chamois pur*, d'un jaune uniforme;

E. Le *blanc*, d'une blancheur éclatante. Autrefois il était le plus estimé parce qu'on le croyait d'une origine plus pure.

La variété B s'obtient en accouplant une femelle

maurin avec un mâle rouge, et la variété C s'obtient du rouge panaché et du chamois pur.

77. PIGEON NONNAIN MAURIN; *Columba cucullata galerita. Columba galerita*, Frisch, pl. CL. Figuré dans le Buffon de Sonnini, pl. LXI. En allemand *parruquen Taube*, pigeon coiffé.

Il est noir, avec la tête, le vol et la queue blancs. Il est d'une taille au-dessus des nonnains ordinaires, approchant de celle des pigeons grosses-gorges. Il a, comme ces derniers, l'habitude d'enfler un peu sa gorge; aussi croit-on qu'il est le produit de l'un d'eux et d'un nonnain. Il a le bec court, l'aile petite, la forme élégante, et la fraise de plumes relevée avec grâce, mais il ne produit pas beaucoup.

78. PIGEON NONNAIN CAPÉ; *Columba cucullata bardocucullata.*

Il diffère des précédens par son capuchon qui ne forme qu'une simple coquille, et ne s'étend pas au-dessous de la tête. C'est un métis provenu du nonnain capucin et d'un mondain de petite taille. Quoiqu'il produise assez bien, il est dédaigné par les amateurs.

Ce pigeon nous fournira l'occasion de faire une observation s'appliquant également à tous les individus de race pure, tels que les pigeons paons, cravates, coquilles, et particulièrement au glouglou. Comme nous l'avons dit à l'article de ce dernier, si on croise un de ces oiseaux avec une autre variété, celle même qui aura le plus d'analogie

avec lui, la postérité qui en naîtra aura perdu pour toujours les caractères distinctifs de la race: les petits du glouglou seront muets, et ceux du nonnain n'auront plus le capuchon. Que l'on attende autant de générations que l'on voudra, jamais ces caractères ne renaîtront, soit accidentellement, soit qu'on y ait mis autant d'art que de soins. Ceci semblerait prouver que cette diversité de formes ou de qualités, échappe à l'art et appartient toute entière à la nature, et l'on pourrait peut-être en tirer la conséquence que ces oiseaux sont véritablement des espèces. C'est assez ordinairement le mâle qui imprime à sa postérité les caractères saillans qui constituent la race; ainsi l'on pourrait croire que pour les retrouver, quand ils se sont perdus par l'adultère ou le mélange, il ne s'agirait que d'accoupler un nonnain capé, par exemple, avec un capucin, un glouglou muet avec un glou-glou tambour : on se tromperait si l'on en attendait un résultat positif. Il faut une longue suite de générations, en supposant encore que l'on accouple à chaque degré la femelle améliorée avec un mâle de race pure; et encore, lorsque les individus sembleront être revenus à leur type primitif, il en naîtra toujours beaucoup de petits qui porteront l'empreinte de l'adultère ancien, par une altération remarquable, ou même quelquefois totale, dans les caractères de la race. Les capucins pourront peut-être reparaître avec leur capuchon, mais on ne sera jamais certain qu'ils le transmettront à tous leurs descendans; quant aux glou-glous, quoiqu'ayant retrouvé leur couronne

et les longues plumes qui leur couvrent les pieds, ils seront toujours muets et par conséquent de nulle valeur. S'il arrivait, par exemple, qu'un de ces pigeons ramenés à leur forme primitive à force de persévérance, fût croisé de nouveau avec une race étrangère, le type serait perdu pour toujours; les pigeonneaux qui naîtraient de cette race abâtardie, quoiqu'ayant pour père ou pour mère un individu de la race la plus pure, loin de remonter au type primitif, rentreraient, pour toujours et sans retour, dans la classe des mondains qui ne transmettent jamais à leur postérité leurs formes et leur plumage.

QUATORZIÈME RACE.

PIGEONS COQUILLES; *Columba galeata.*

Plumes à rebours formant sur le derrière de la tête comme une espèce de coquille ou de casque, d'où les noms français et latin. Taille petite; corps allongé, fort dégagé, élégant et gracieux. Ces oiseaux tiennent un peu des nonnains par leurs formes et leur grosseur, mais ils s'en distinguent très-facilement parce qu'ils n'ont pas de capuchons.

79. PIGEON COQUILLE HOLLANDAIS; *Columba galeata batava.* Pl. 14.

OEil perlé; un léger filet autour des yeux; tête et bouts des grandes pennes des ailes et de la queue, teints des mêmes couleurs, bleu, jaune, ou noir, tandis que le reste du corps est toujours blanc; pieds nus; grosseur du pigeon paon.

Cette variété a fourni quatre sous-variétés ayant toujours les grandes pennes des ailes de la couleur de la tête ; ils ont la taille élégante du précédent, et leur plumage est toujours très-propre et bien lissé.

A. *Tête et queue bleues.*
B. *Tête et queue noires.*
C. *Tête et queue rouges.*
D. *Tête et queue jaunes.*

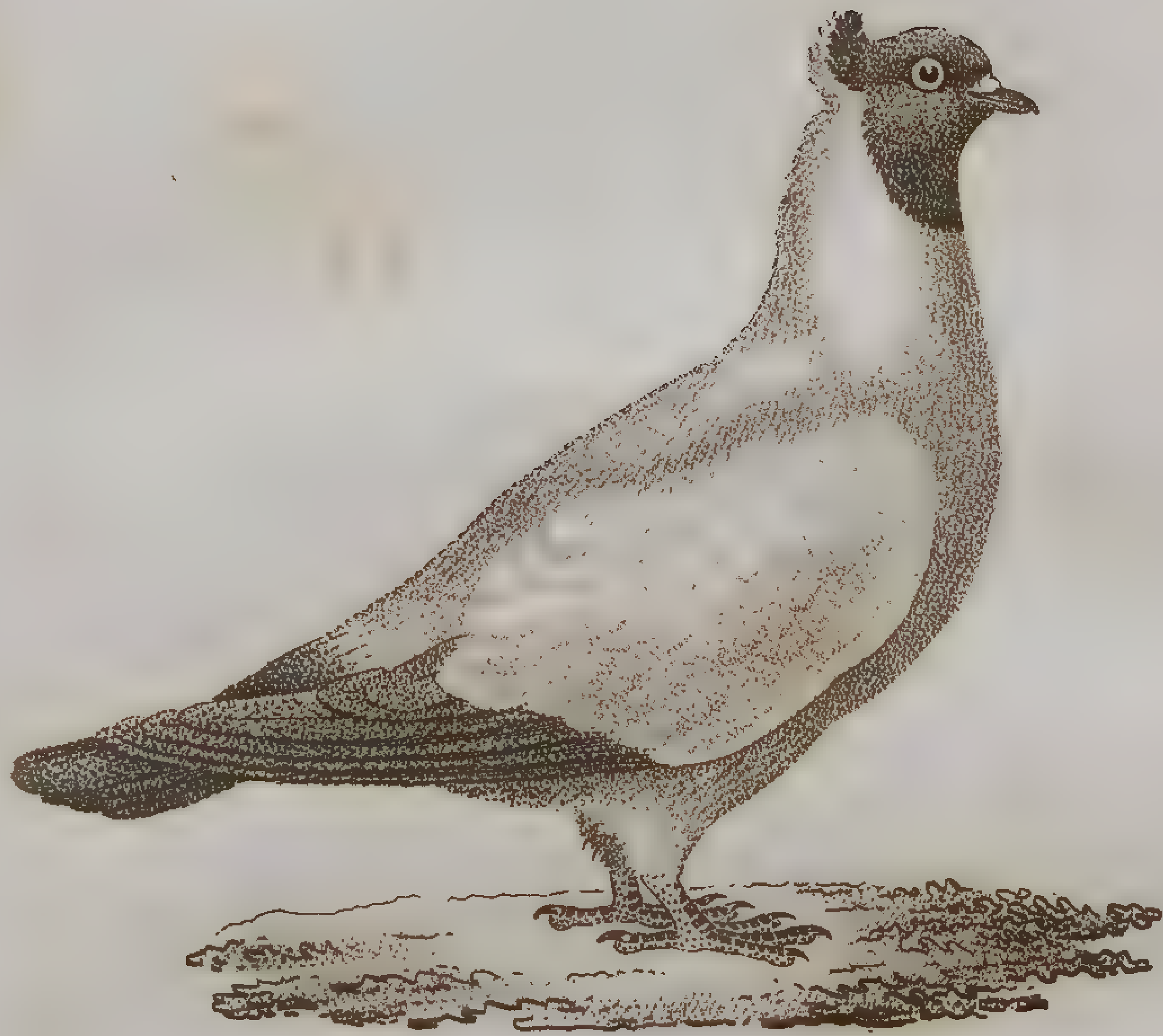
Buffon dit que la sous-variété B, « ressemble si » fort à l'hirondelle de mer, que quelques-uns lui » ont donné ce nom avec d'autant plus d'analogie, » que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la » plupart des autres, mais allongé et fort dégagé. » N'aurait-il pas confondu cet oiseau avec notre pigeon hirondelle? Ce qui me le fait présumer c'est que sa description s'y rapporte beaucoup mieux qu'à celui-ci, auquel la coquille, d'ailleurs, ôte toute ressemblance avec l'hirondelle de mer.

80. Pigeon coquille étourneau; *Columba galeata sturnus.*

Il est noir, un peu plus fort que le hollandais. Deux barres d'un blanc grisâtre sur chaque aile; une bavette de la même couleur, en forme de hausse-col; œil jaune; jambe chaussée. Il produit beaucoup.

81. Pigeon coquille russe; *Columba galeata Russiæ.*

Noir, ou rouge, ou bleu barré sur les ailes et



PIGEON COQUILLE HOLLANDAIS.

Columba galeata Batava.

Pl. 14.

au bout de la queue, ou chamois, ou jaune, ayant toujours la partie supérieure de la tête d'un blanc pur, depuis et y compris la mandibule supérieure du bec, la tache suivant la ligne du milieu de l'œil jusqu'à la coquille. Œil noir; pas de filet; pieds légèrement chaussés. Ce pigeon est d'une grande fécondité.

82. Pigeon coquille souabe; *Columba galeata Sueviæ.*

Cet oiseau, originaire de la Souabe, change presque toujours de couleurs à la première mue. Il est petit, il a l'œil noir, le cou ordinairement moucheté de blanc, et les pieds nus. On en trouve qui ont la tête, la queue et le vol blancs; d'autres sont noirs, piquetés sur le manteau d'une manière admirable; il en existe même de rosés; du reste, quelle que soit sa couleur, uniforme ou variée, piquetée, rubanée, ou panachée, il est toujours charmant et fort estimé des amateurs. Son attitude semble le rapprocher du pigeon tournant dont il descend probablement.

Parmi les variétés que ce pigeon a fournies, on préfère les individus dont la partie supérieure de la tête est d'un blanc pur, et tout le reste du corps semblable à celui du faisan argenté. On estime aussi beaucoup les noirs, dont l'espèce d'émail qui les recouvre, forme autour du cou des perles blanches sur un fond noir mat, avec un hausse-col, ou plastron, d'un blanc d'émail sur la poitrine, et deux raies blanches formant, sur leurs ailes rapprochées, la

croix de St.-André. D'autres ont le dos, les ailes, la tête et le poitrail noirs, glacés de blanc, ou comme revêtus d'une dentelle d'émail, avec des pois blancs sur les grandes plumes noires de l'aile. On en voit qui, au lieu d'être d'un noir mat et pur, sont marquetés de taches blanches, sur un fond plus ou moins foncé. Une cinquième variété est brune, et ressemble beaucoup au pigeon suisse bai doré, mais elle est embellie de plusieurs rangs de perles blanches qui lui méritent le nom de *pigeon à collier*. M. Vieillot, à qui nous empruntons ces détails, pense qu'on devrait faire une race du pigeon coquille souabe, dont ceux-ci seraient les principales variétés. Nous sommes parfaitement de l'avis de ce savant ornithologiste; et si nous n'avons pas exécuté ses vues judicieuses, c'est uniquement pour ne pas augmenter notre nomenclature par des noms nouveaux que nous aurions été obligés d'imposer à ces variétés si intéressantes, noms qui auraient pu causer de la confusion ou du moins des doubles emplois chez les amateurs qui les auraient vus figurer pour la première fois.

Tous ces oiseaux produisent beaucoup, mais ils sont très-farouches et quittent précipitamment leur nid lorsqu'on entre dans la volière; aussi est-il nécessaire de placer les plâtres dans lesquels ils nichent, dans l'endroit le plus obscur de leur habitation; ils exigent aussi une grande propreté.

83. Pigeon coquille barbu; *Columba galeata barbata.*

De la grosseur du coquille hollandais, et lui ressemblant à ces différences près : tout blanc, à l'exception de la tête et de la queue, qui sont rouges : cette dernière couleur se prolongeant sous le bec, et venant se terminer presque en pointe sur la gorge. Ce pigeon est d'une assez grande fécondité.

84. PIGEON COQUILLE TÊTE DE MORT; *Columba galeata funebris.*

Il ressemble assez au précédent, quant aux formes; œil de coq; pieds nus; parfaitement blanc sur tout le corps, excepté la tête qui est noire. Il produit bien.

QUINZIÈME RACE.

PIGEONS HIRONDELLES; *Columba hirundinina.*

Ces oiseaux ont tiré le nom qu'ils portent de la ressemblance qu'ils ont avec l'hirondelle de mer. Le dessous du corps, de la tête, et le cou sont blancs; le dessus de la tête, la couverture des ailes et les plumes de la culotte sont noirs, rouges, bleus ou jaunes. Ils sont patus, et la couleur des plumes de leurs pates est toujours semblable à celle du manteau; le dessus de la tête est aussi de la même couleur, à partir et y compris la mandibule supérieure du bec, la tache passant vers le milieu de l'œil, et se terminant sur l'extrémité inférieure du crâne, à peu près comme celle de la fauvette à tête noire. Ils ont le corps allongé de la tourterelle,

mais ils sont beaucoup plus gros. Auraient-ils pris de la taille depuis Buffon, ou ce naturaliste ferait-il une erreur lorsqu'il dit qu'ils ne sont pas plus gros que cet oiseau?

Les pigeons hirondelles volent très-bien et aiment surtout à planer avec rapidité à une très-grande hauteur. S'ils ont la même facilité à voler que l'hirondelle, ils ont aussi la même difficulté à marcher, et plus mauvaise grâce encore. La brièveté de leurs pates et la longueur des plumes qui leur recouvrent les pieds, les forcent à n'avancer que lourdement et avec gêne en levant leurs pates lentement, l'une après l'autre, d'une manière gauche et pesante. Dans les climats humides et dans les volières malpropres, leurs plumes se chargent d'ordures, et ils éprouvent alors les mêmes inconvéniens que nous avons détaillés à l'article du glouglou. Ils ont, en outre, le défaut d'avoir quelquefois l'iris panaché par une partie de la prunelle qui s'étend dessus, ce qui leur fait perdre beaucoup de prix aux yeux des amateurs. Ces pigeons, pour être estimés de race pure, ne doivent avoir aucune plume noire à travers les blanches; mais les marchands, avant de les mettre en vente, ont grand soin de les leur couper avec des ciseaux. L'amateur se garantira aisément de cette supercherie en les examinant avec attention; s'il trouve des places vides dans le glacé de leur plumage, ou si, en les soufflant, il aperçoit des tuyaux de plumes coupées, il n'y pas de doute qu'on leur a fait leur toilette.



PIGEON HIRONDELLE ORDINAIRE.

Columba Hirondinina galeata.

Pl. 15.



PIGEON CARME SIAM.

Columba carmelitana Lutea.

Pl. 16.

85. Pigeon hirondelle ordinaire; *columba hirundinina galeata;* pl. 15. *Columba galeata*, Willulghby, Jonston; ou *Pigeon cuirassé.*

Sans doute ces auteurs lui ont donné le nom de *galeata*, parce qu'ils ont cru voir une figure de casque dans la tache qu'il a sur la tête. Iris jaune ou sablé ; très-patu; il est fort estimé des amateurs.

86. Pigeon hirondelle siam; *Columba hirundinina lutea.*

Semblable au précédent, mais ayant jaunes les parties que l'autre a noires, rouges ou bleues. Ces oiseaux sont d'un assez bon rapport.

87. Pigeon hirondelle fauve étincelé; *Columba hirundinina scintillata.*

Ce charmant oiseau est extrêmement rare en France; on ne peut guère se le procurer qu'en Allemagne, où même il n'est pas commun. Son manteau est fauve, agréablement étincelé de noir ou de rouge.

SEIZIÈME RACE.

PIGEONS CARMES; *Columba carmelitana.*

Ils sont très-petits et bas sur jambes; pieds et doigts garnis de plumes très-longues; une huppe derrière la tête; bec court, plus petit que celui de la tourterelle; dessous du corps et des ailes toujours blanc; mâle et femelle se ressemblant tou-

jours. Ces jolis oiseaux sont assez féconds, mais la petitesse de leurs pigeonneaux doit les faire peu rechercher par les personnes qui aiment mieux des produits utiles que la grâce dans les individus.

M. Vieillot, trompé sans doute par une description négligée de M. de Buffon, pense que cette race n'existe plus, et dit : « Aucun amateur ni aucun marchand ne m'ont dit en avoir vus. Ceux qu'on m'a présentés comme tels n'étaient évidemment que des bâtards de pigeons hirondelles. » Voici la phrase de Buffon, répétée par M. Vieillot, et qui a induit en erreur cet estimable ornithologiste. « Ils ont aussi (les pigeons carmes) une petite aigrette derrière la tête, qui pousse en pointe comme celle de l'alouette huppée. » Mais qu'il compare le reste de la description du grand naturaliste avec les pigeons carmes que M. Corbié soigne depuis près de cinquante ans, il verra que, comme dit Buffon, « cet oiseau, le plus beau et peut-être le plus petit de tous nos pigeons, qui paraît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle crapaud volant, » est tout-à-fait différent du pigeon hirondelle, et ne peut guère être confondu avec lui. D'ailleurs, M. de Buffon a établi sa monographie des pigeons domestiques sur des mémoires qui lui furent communiqués par M. Fournier, marchand oiselier, chargé du soin des volières et basses-cours de S. A. S. le comte de Clermont, et cette erreur doit être une méprise de ce marchand, qui, bien certainement, ne sentait pas toute l'importance d'une comparaison fausse prise rigoureusement. Le lecteur, en com-



PIGEON POLONAIS ORDINAIRE.

Columba Polonica vulgaris.

Pl. 17.

parant nos deux figures copiées scrupuleusement sur la nature vivante, verra au premier coup d'œil les caractères tranchans qui séparent les carmes des hirondelles.

88. PIGEON-CARME COMMUN; *Columba carmelitana vulgaris.*

Le peu de longueur de ses jambes le fait paraître comme accroupi. Son manteau est gris de fer, chamois, soupe-en-vin ou gris doux. Il est patu, et toujours les plumes qui lui recouvrent les pieds sont de la même couleur que celles du manteau. Celles de ses jambes sont fort longues. Il produit assez bien.

89. PIGEON CARME SIAM; *Columba carmelitana lutea*; Pl. 16.

Il est semblable au précédent; mais le dessus de la tête, les ailes et leur couverture, ainsi que les plumes des pates, au lieu d'être gris ou soupe-en-vin, comme chez les autres; sont constamment jaunes. Il a la même fécondité.

DIX-SEPTIÈME RACE.

PIGEONS POLONAIS; *Columba polonica.*

Ces pigeons ont le bec très-gros et excessivement court; autour des yeux une bande rouge, quelquefois si large que les deux cercles qu'elle forme, se joignent sur le sommet de la tête; œil souvent perlé; tête crapautée, c'est-à-dire d'une forme car-

rée, marquée de quatre protubérances assez élevées, ce qui lui donne une physionomie aussi singulière que désagréable; sa tête, cependant, est placée avec grâce sur un cou délié, à reflets changeans; jambes très-basses et pieds chaussés. Ces oiseaux ne sont guère plus gros que le pigeon paon, mais plus trapus.

90. PIGEON POLONAIS ORDINAIRE; *Columba polonica vulgaris*; pl. 17. Figuré dans le Buffon de Sonnini, pl. LXI, fig. 2.

Cet oiseau est légèrement plus gros que le pigeon hirondelle. Son plumage affecte des couleurs différentes, noir, roux, chamois, gris piqueté, tout blanc. Il produit assez, mais il élève peu de petits à cause de la difficulté que son bec trop court lui donne à les nourrir. Les plus beaux ont deux petites morilles en forme de fève sous la mandibule inférieure du bec; mais ordinairement elles ne se forment bien que lorsqu'ils ont atteint un certain âge.

91. PIGEON POLONAIS BENIN; *Columba polonica lenis*.

Plus petit que le précédent; bec un peu plus long, et ruban de l'œil moins large; iris souvent noir. Il est métis d'un mâle polonais et d'une femelle cravate. M. Vieillot pense qu'on lui a donné le nom de bénin à cause de la douceur de sa physionomie. Il est très-fecond et nourrit mieux que l'autre; mais il a été presque abandonné par les amateurs difficiles, comme peu intéressant sous le rapport de sa beauté.

92. Pigeon polonais bleu; *Columba polonica cœrulea.*

Nous croyons devoir placer ici cette espèce mentionnée par les anciens auteurs, parce que la description qu'ils en donnent semble l'y ranger; mais nous avouons que cet oiseau nous est entièrement inconnu. Les auteurs le donnent tantôt comme une espèce, tantôt comme une variété de pigeon de volière. Willulghby l'a décrit sous le nom de *columba barbarica seu numidica*, et figuré, pl. XXXIV, sous celui de *columba numidica seu cypria*. Brisson, sans doute d'après lui, l'a décrit sous le nom de *pigeon de Barbarie, columba barbarica*. Nous allons transcrire littéralement la description qu'ils en donnent. Bec très-court; yeux entourés d'une large bande de peau nue, recouverte de mamelons farineux; plumage bleuâtre, marqué de deux taches noirâtres sur les ailes.

93. Pigeon polonais huppé; *Columba polonica cristata.*

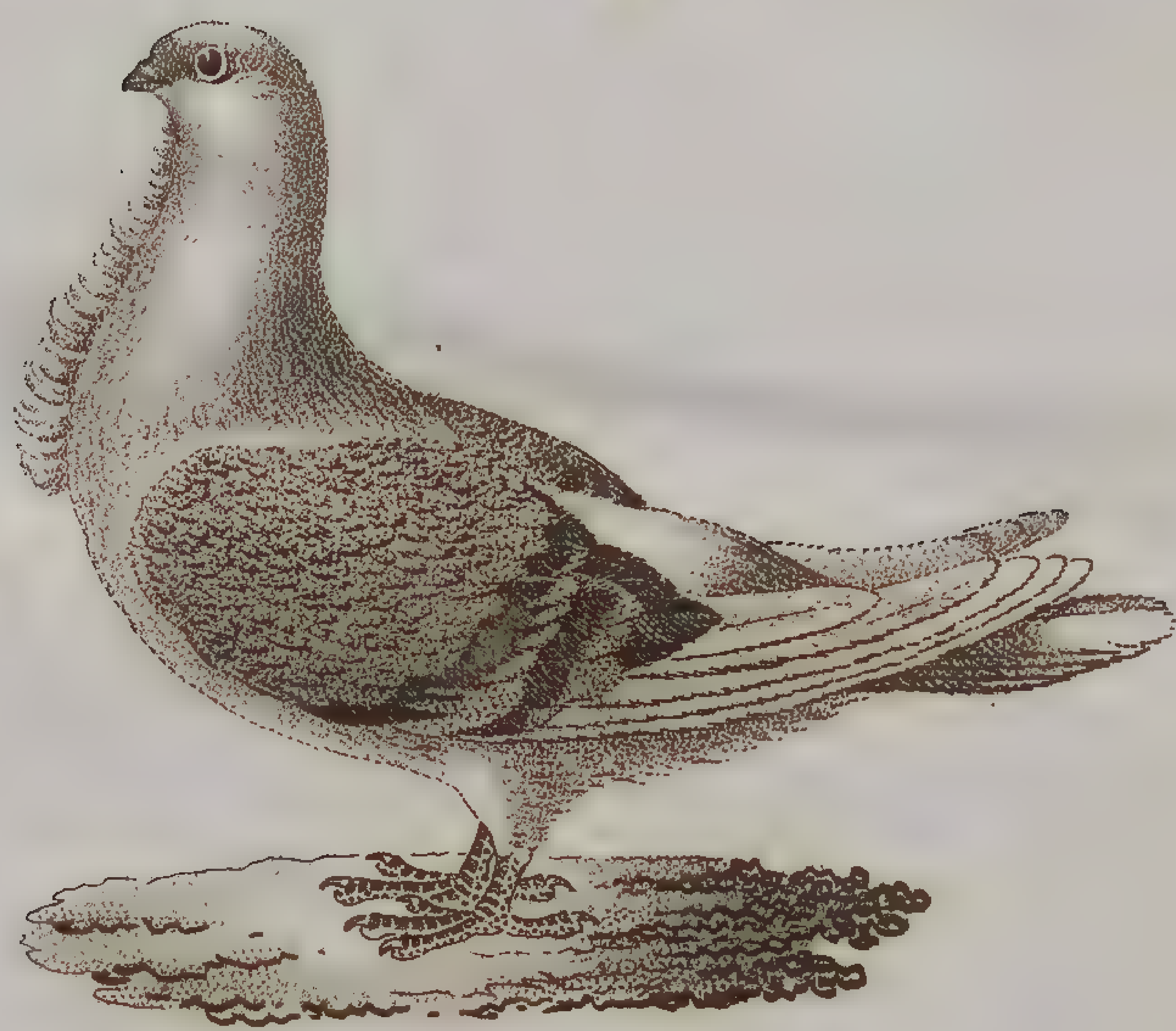
Semblable au polonais ordinaire, mais ayant une huppe derrière la tête. Cette variété produirait assez si, comme l'autre, l'extrême petitesse de son bec ne lui donnait une grande difficulté à nourrir ses petits. On ne la trouve encore répandue qu'en Allemagne.

DIX-HUITIÈME RACE.

PIGEONS A CRAVATE; *Columba turbita.*

Les pigeons de cette race sont très-petits, guère plus grands que des tourterelles, avec lesquelles Buffon prétend qu'ils produisent des mulets ou métis. Leur nom vient de ce qu'ils ont pour caractère distinctif quelques rangs de plumes se reboussant en une ligne s'étendant depuis le dessous du bec jusque sur la poitrine. Leur bec est court et leur tête crapautée; c'est-à-dire que, dans les plus belles variétés, les yeux sont extrêmement saillans dans la partie supérieure du crâne, où ils forment deux protubérances très-marquées, ainsi que l'os occipital qui en forme une troisième, ce qui donne aussi à leur tête une sorte de ressemblance avec celle d'un crapaud, quoiqu'ils aient une physionomie différente de celle de la race précédente. Pieds nus; formes générales et élégance des nonnains, dont ils diffèrent par leur cravate et par le défaut de capuchon.

Quoiqu'un peu lourds, ces oiseaux soutiennent leur vol très-long-temps en ligne droite, et reviennent toujours à leur colombier, quelle que soit la distance qui les en éloigne. Ceci les a fait préférer depuis quelque temps en Belgique, où ils sont très-communs, pour les faire servir de messager. Ceux dont les journaux viennent d'annoncer le trajet étonnant et rapide appartiennent à cette race. On les



PIGEON CRAVATE FRANÇAIS.

Columba turbita Gallica.

Pl. 18.

lâcha à Paris, et quatorze heures après ils arrivèrent à Liège dans leur colombier, quoique ces deux villes soient éloignées de soixante et douze lieues l'une de l'autre.

94. Pigeon cravate français; *Columba turbita gallica*, pl. 18. *Columba collo hirsuto*, Frisch, pl. CXLVII. En allemand, *Mowchen. Columba turbita*, Willulgby, Brisson. Le *Cortbek* des Flamands. Figuré dans le Buffon de Sonnini, pl. LIX, fig. 1, et pl. LXII, fig. 1.

Corps toujours blanc, excepté le manteau qui peut être soupe-en-vin, chamois, panaché, roux, ou gris. C'est un très-joli pigeon, bien fait, ayant l'air très-propre. Il ne s'apparie pas volontiers avec les autres espèces et ne produit pas beaucoup, parce que son bec, d'une excessive petitesse, lui empêche souvent de pouvoir nourrir ses petits, que l'on ne peut pas non plus faire nourrir par d'autres, parce qu'ils ont le même défaut que leurs parens. Ils ont encore l'inconvénient de se laisser facilement saisir par les oiseaux de proie. Toutes ces raisons, jointes à la petitesse de leur taille, font qu'on en élève peu dans les environs de Paris; cependant en Belgique on trouve beaucoup de colombiers peuplés de cet oiseau, surtout de la variété à corps blanc et ailes bleues; c'est aussi elle que les Belges emploient de préférence pour porter des messages.

95. Pigeon cravate anglais; *Columba turbita anglica*. En anglais, *turbit Pigeon*.

Bec court; un simple filet autour des yeux; iris

noir; plumage entièrement bleu d'améthyste avec des barres noires sur les ailes. Cette jolie variété est très-pure, car elle ne peut se croiser avec aucune autre sans perdre entièrement ses couleurs. C'est la plus estimée et celle qui produit davantage.

96. Pigeon cravate maurin; *Columba turbita maura.*

Il est assez semblable au précédent, mais son manteau est noir.

97. Pigeon cravate blanc; *Columba turbita alba.*

Il ressemble aux autres, mais son manteau est blanc, comme le reste de son plumage.

98. Pigeon cravate huppé; *Columba turbita cristata.*

Ce joli oiseau n'appartient encore qu'à l'Allemagne; il ne diffère des cravates français que par sa huppe.

DIX-NEUVIÈME RACE.

PIGEONS VOLANS; *Columba tabellaria.*

Par une singularité que je ne puis expliquer, voici une race de pigeons les plus répandus, les plus anciens, et cependant dont aucun auteur n'a parlé. Ce qui me fait penser que cette race est fort ancienne, et qu'elle a toujours été aussi commune qu'aujourd'hui, c'est que sur tous les antiques monumens où l'on a représenté Vénus dans un char

traîné par des colombes, il est facile de reconnaître que des pigeons volans ont servi de modèle aux peintres ou aux sculpteurs qui les ont exécutés.

Ces pigeons sont petits, et n'ont pas de tubercules sur les narines. Ils ont un léger filet rouge autour des yeux, l'iris blanchâtre, et les pieds nus, excepté une variété. Leur plumage affecte toutes les couleurs ordinaires aux pigeons. De toutes les races, celle-ci est la plus féconde et celle qui montre le plus d'attachement pour le lieu qui l'a vue naître. Les marchands de mauvaise foi profitent de la connaissance qu'ils ont de cette qualité, pour spéculer sur ces oiseaux. Lorsque l'on va en marchander chez eux, ils s'informent adroitement si on a l'intention de les conserver en cage ou dans une volière ouverte, et ils arrangent leur prix en conséquence. S'ils savent que vous les destinez à peupler une volière, ils ne craignent pas de vous rabattre la moitié du prix, parce que, quelle que soit la distance où on les transportera, les soins qu'on leur donnera, et le temps qu'on les tiendra prisonniers, ils sont bien sûrs qu'aussitôt qu'on leur aura rendu la liberté, le premier usage qu'ils en feront sera de revenir à leur ancien domicile. Un de ces marchands m'avoua un jour, en m'en faisant voir une paire, qu'il l'avait déjà vendue trois ou quatre fois.

Nous conseillons aux personnes dont l'intention serait d'élever un colombier, de donner aux volans, pour le peupler, la préférence sur les bisets. Comme ces derniers ils volent avec rapidité et savent échapper

à la poursuite de l'oiseau de proie ; ils vont très-loin chercher leur nourriture, et ne feraient par conséquent pas plus de dépense en grains ; de plus, ils produiraient au moins deux fois davantage, en supposant encore que ce nouveau genre de vie diminuât leur fécondité. Quant même ils n'auraient pas toutes ces qualités, le grand attachement qu'ils portent au toit où ils sont nés, serait, à notre avis, une raison suffisante pour les faire préférer : car on sait que les bisets quittent leur colombier avec la plus grande facilité, pour peu qu'ils soient attirés dans un autre par une exposition plus favorable à leurs inclinations, ou par une nourriture plus abondante.

99. Pigeon volant messager ; *Columba tabellaria volans*.

Gris, bleu, rouge, noir, jaune, papilloté noir et blanc. On en trouve qui ont le corps entier d'une de ces couleurs, avec la queue blanche ; d'autres ont la queue et le vol blancs ; d'autres encore n'ont de blanc que les grandes pennes des ailes.

Cet oiseau, intéressant par sa grande fécondité, est aujourd'hui un des plus répandus. Les bleus ressemblent beaucoup au biset ; mais cependant ils en diffèrent par leur taille plus allongée, plus svelte, par leur tête plus allongée, plus fine, toujours embellie par des yeux vifs et à iris blanc. Il a le vol très-léger, très-haut, et a la sagacité de reconnaître toujours son colombier au milieu des innombrables cheminées de la capitale, où il est très-multiplié. Quoique placé au fond d'une cour obscure, entourée

de tous côtés de bâtimens élevés, il s'élance par-dessus le faîte des plus hauts édifices, plane un instant près de la nue, et revient ensuite dans sa demeure en plongeant presque verticalement.

Selon toutes les apparences, ce pigeon est celui dont on se servait jadis dans l'Orient pour porter des messages, et les auteurs qui prétendent que c'était un pigeon romain n'ont sans doute pas considéré qu'ils choisissaient, dans tous ces oiseaux, le moins propre à remplir cette fonction; outre qu'ils auraient pu consulter les anciens monumens qui leur auraient fait reconnaître leur erreur, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, toutes les sculptures nous représentent le volant dans toutes ses formes et ses détails. Quoi qu'il en soit, les mariniers d'Égypte, de Chypre et de Candie, nourrissaient sur leurs navires de ces sortes de pigeons, pour les lâcher, dit Belon, quand ils approchaient de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée.

Un autre auteur dit : « Dans l'Orient, surtout » en Syrie, en Arabie et en Égypte, on dresse des » pigeons à porter des billets sous leurs ailes, et à » rapporter la réponse à ceux qui les ont envoyés. » Le Mogol fait nourrir des pigeons qui servent à » porter les lettres dans les occasions où l'on a » besoin d'une extrême diligence. Le consul d'A- » lexandrette s'en sert pour envoyer promptement » des nouvelles à Alep. Les caravanes qui voyagent » en Arabie font savoir leur marche aux souve- » rains arabes avec qui elles sont alliées, par le » même moyen. Ces oiseaux volent avec une rapi-

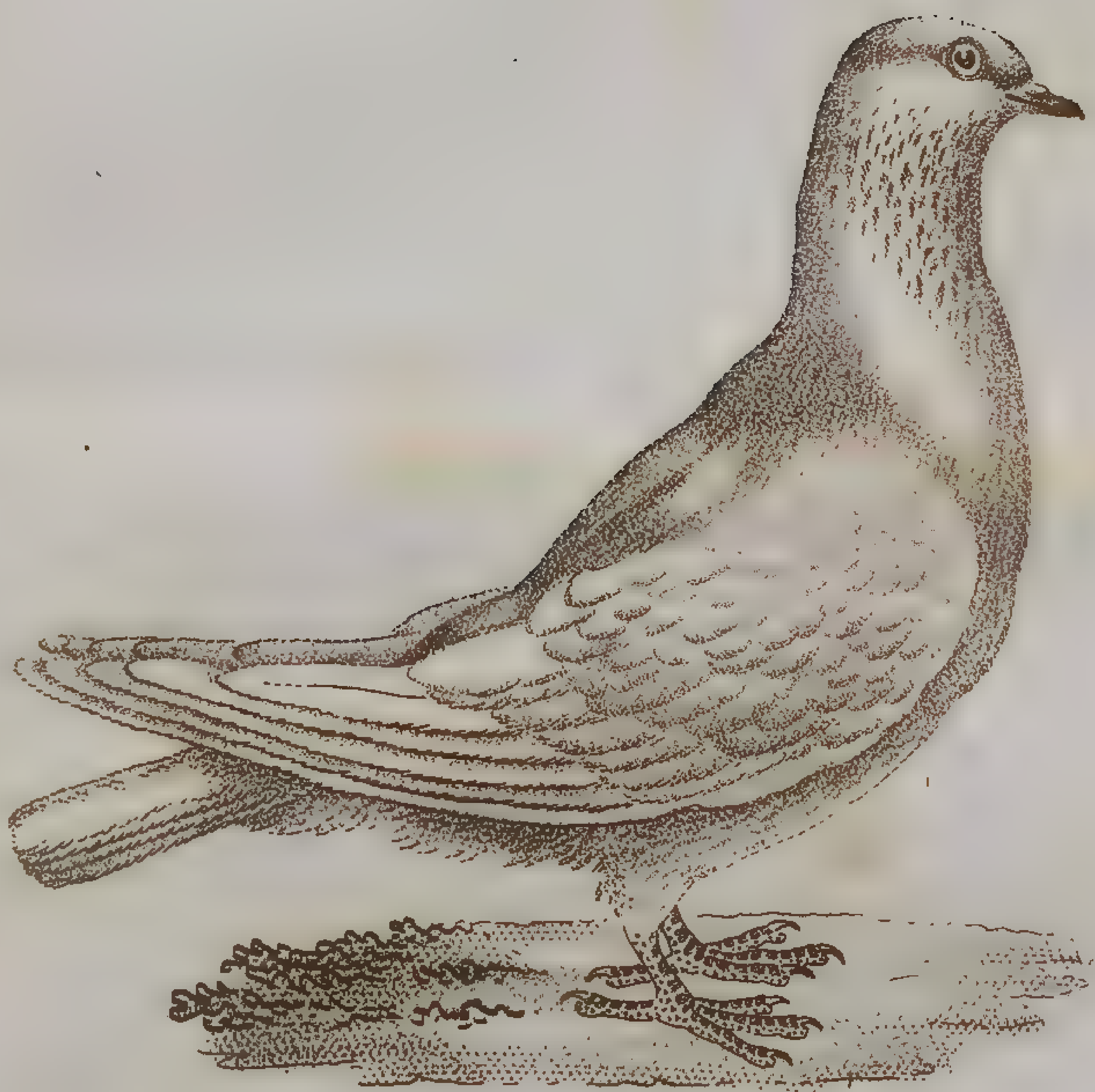
» dité extraordinaire, et reviennent avec une nou-» velle diligence, pour se rendre dans le lieu où » ils ont été nourris, et où ils ont leurs nids. On » voit quelquefois de ces pigeons couchés sur le » sable, le bec ouvert, attendant la rosée pour se » rafraîchir et reprendre haleine. » Au rapport de Pline, on s'était déjà servi de pigeons pour faire passer des lettres dans Modène assiégée par Marc-Antoine. On en renouvela l'usage en Hollande, en 1574; le prince d'Orange, après la levée du siége de cette dernière place, voulut que ces pigeons fussent nourris aux dépens du public, dans une volière faite exprès, et que, lorsqu'ils seraient morts, on les embaumât pour être gardés à l'hôtel-de-ville, en signe de reconnaissance perpétuelle.

100. PIGEON VOLANT COU-ROUGE; *Columba tabellaria collo rubicundo*, pl. 19.

Cet oiseau, originaire de Liége, a l'œil d'un blanc d'émail, et porte sur le cou quelques plumes rouges parsemées. La rapidité et la légèreté de son vol égalent celles du précédent; il peut être employé au même usage, quoique son habitude de s'élever beaucoup dans les airs le rende quelquefois victime des oiseaux de proie.

101. PIGEON VOLANT ANGLAIS; *Columba tabellaria britanna.*

Il diffère essentiellement des précédens par ses pieds très-garnis de plumes; il est noir, à manteau et ailes blanches, teintés de rose lorsqu'on le regarde au soleil; barre noire.



PIGEON VOLANT COU-ROUGE.

Columba tabellaria collo-rubicundo.

Pl. 19.

102. PIGEON VOLANT HOLLANDAIS; *Columba tabellaria batavica.*

Il ressemble beaucoup au précédent, mais il n'a pas les pieds aussi garnis de plumes, et son plumage est blanc, teinté de rose au soleil, avec la barre ou le fond quelquefois noirs. Cette charmante variété a toujours été très-rare, peut-être même est-elle perdue aujourd'hui.

103. PIGEON VOLANT NOIR A BARRE BLANCHE; *Columba tabellaria lineata candida.*

Il a la forme du volant ordinaire, mais son plumage est entièrement noir, à l'exception des deux barres de l'aile qui sont d'un blanc pur; iris noir et pieds nus. Ces charmans oiseaux sont devenus extrêmement rares en France, et nous ne les avons vus que chez M. Cartier, un des amateurs les plus distingués de la capitale, par les superbes espèces qu'il possède, par l'intelligence de ses volières, et surtout par la sévérité de son goût.

104. PIGEON VOLANT HUPPÉ; *Columba tabellaria cristata.*

Les Allemands possèdent assez communément cette variété, qui ne s'est pas encore répandue en France. Bleu, noir, rouge, jaune, ou, mais rarement, papilloté noir et blanc. Il produit beaucoup.

105. PIGEON VOLANT SOIE; *Columba tabellaria setacea.*

On connaît depuis peu de temps cette singulière

variété, dont les plumes ont leurs barbes séparées, pendantes et soyeuses, ce qui ôte à cet oiseau la faculté de voler; aussi, quoiqu'il produise beaucoup, sans doute il ne sera jamais multiplié que comme objet de curiosité.

VINGTIÈME RACE.

PIGEONS CULBUTANS; *Columba gyratrix*.

Les oiseaux de cette famille sont très petits; leur vol est irrégulier, rapide, très-haut, et leurs mouvemens précipités; en volant, ils tournent sur eux-mêmes comme un corps qu'on jetterait en l'air. OEil perlé, sablé de rouge; un filet un peu large autour des yeux; pieds nus. Ils ressemblent beaucoup aux volans pour l'œil et pour la taille: ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'ils n'en sont qu'une variété. En 1817, les Anglais achetèrent en France tout ce qu'ils en purent trouver à vendre.

Il semble que tous les mouvemens de ces singuliers animaux supposent des vertiges qui pourraient être attribués à une lésion dans l'organisation du cerveau; lésion sans doute occasionée par les ennuis d'une longue captivité: du moins, tel est le sentiment de Buffon. « Quand ils se mêlent aux pi-» geons de colombier, dit ce naturaliste, ils per-» dent l'habitude de tourner et de culbuter. Il » semble que ce soit l'état de captivité forcée qui » leur fait tourner la tête, et qu'elle reprend son



PIGEON CULBUTANT PANTOMIME.

Columba gyratrix gestuosa.

Pl. 20.

» assiette dès qu'ils recouvrent la liberté. » Rien n'est curieux comme de leur voir prendre leur essor à tire d'aile; une flèche n'est pas plus rapide d'abord, mais tout à coup ils se mettent à culbuter cinq, six, sept et même jusqu'à huit fois de suite, absolument comme un voltigeur qui danse sur la corde, d'où est venu à cette race le nom de pigeon pantomime, et parce qu'aussi, par leurs mouvemens brusques et bizarres, ils imitent en quelque façon les gestes grotesques et les sauts de certains saltimbanques. Mais cette singularité, qui les fait rechercher par les amateurs, est souvent aussi la cause de leur perte. Quelquefois, emportés par la rapidité de leurs mouvemens, ils tournent sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'un étourdissement leur ôte la faculté de voler; ils tombent alors, et manquent rarement de se tuer dans leur chute. D'autres fois, l'émouchet profite, pour les saisir, du moment où ils font leurs culbutes; mais aussi, lorsqu'un pigeon l'aperçoit assez à temps, cette aptitude à tourner en tombant, comme s'il venait de recevoir un plomb mortel, lui donne le moyen d'échapper à la serre cruelle.

106. PIGEON CULBUTANT PANTOMIME; *Columba gyratrix gestuosa*, pl. 20. *Columba gyratrix seu vertaga*, Willulghby. *Columba gestuosa seu gesticularia*, Frisch, pl. CXLVIII. Buffon de Sonnini, pl. XLII, fig. 2. En allemand, *tummel Taube.*

Couleurs variées; gris, roux, roux brun, noir, varié de ces différentes couleurs. Sa forme est assez

semblable à celle du biset, et l'on s'en sert ordinairement pour attirer les pigeons des autres colombiers, parce qu'il vole plus haut, plus loin, plus long-temps que les autres. Il est d'ailleurs d'une grande fécondité. Les plus estimés sont les plus trapus.

107. PIGEON CULBUTANT ANGLAIS; *Columba gyratrix britanna.* En anglais, *Tumbler;* en allemand, *Tumler.*

C'est un des plus petits pigeons que l'on connaisse. Il diffère du précédent par sa taille presque d'un tiers moins grande, par son bec plus court, fin, marqué sur l'extrémité de la mandibule supérieure d'une tache noire (dans le tumbler panaché), ou ayant toute la mandibule noire (dans la variété qui a le plumage de cette couleur). Sa tête forte et aplatie, supportée par un cou mince et gracieux, ressemble un peu à celle d'une perdrix. On trouve de ces pigeons noirs, roux, panachés de noir, ou bruns cailloutés, avec un plastron de couleur plus vive. Ces oiseaux sont plus trapus que le culbutant pantomime, et aussi féconds.

Lorsque l'on croise ces charmans pigeons avec des espèces proportionnées à leur petite taille, ils font de très-jolis métis, mais qui vont malheureusement se classer avec les mondains, puisque leurs petits ne sont jamais semblables ni à eux ni à leurs parens.

108. PIGEON CULBUTANT SAVOYARD; *Columba gyratrix sabauda.*



PIGEON TOURNANT ORDINAIRE.

Columba gyrans vulgaris.

Pl. 21.

Semblable au volant ordinaire pour les formes ; mais plumage panaché, ou plutôt chamarré de blanc, de gris, de fauve et de noir. Il a l'iris perlé, mais sablé de rouge. Il produit beaucoup.

VINGT-UNIÈME RACE.

PIGEONS TOURNANS; *Columba gyrans.*

Ils sont un peu plus forts que le culbutant ; un léger filet autour des yeux ; iris noir ; pieds chaussés.

Depuis long-temps les amateurs ont renoncé à ces oiseaux, parce qu'ils volent en tournoyant, même dans leur colombier ; quel que soit l'espace où on les tient enfermés, ils s'élèvent d'abord jusqu'au plafond, puis ils redescendent en décrivant des cercles, d'abord à droite, puis à gauche, absolument comme un oiseau de proie qui plane et chasse du haut des airs. Leur caractère étant querelleur et jaloux, lorsqu'ils voient deux pigeons se faire des caresses, ils manquent rarement de se poser sur le dos du mâle, et de s'y cramponner de telle manière qu'ils le mettent hors d'état de se défendre. Souvent ils font le même manége pour chasser les femelles couveuses de leur nid, et ces tracasseries continuelles, qui dérangent beaucoup une volière, occasionent aussi une quantité d'œufs clairs.

109. PIGEON TOURNANT ORDINAIRE; *Columba*

gyrans vulgaris, pl. 21. *Columba gyrans*, Vieill. En anglais, *Smilter*.

Il paraît qu'ici Buffon a fait une erreur, en confondant le pigeon *percussor* de Willulghby, Ornithol., pag. 132, le même que le batteur de Brisson, Ornithol., tom. 1, pag. 79, enfin notre claquart, avec le pigeon tournant, qui est une espèce toute différente. Les auteurs qui ont écrit après lui sont tombés dans la même erreur, parce qu'ils n'ont guère été que ses copistes.

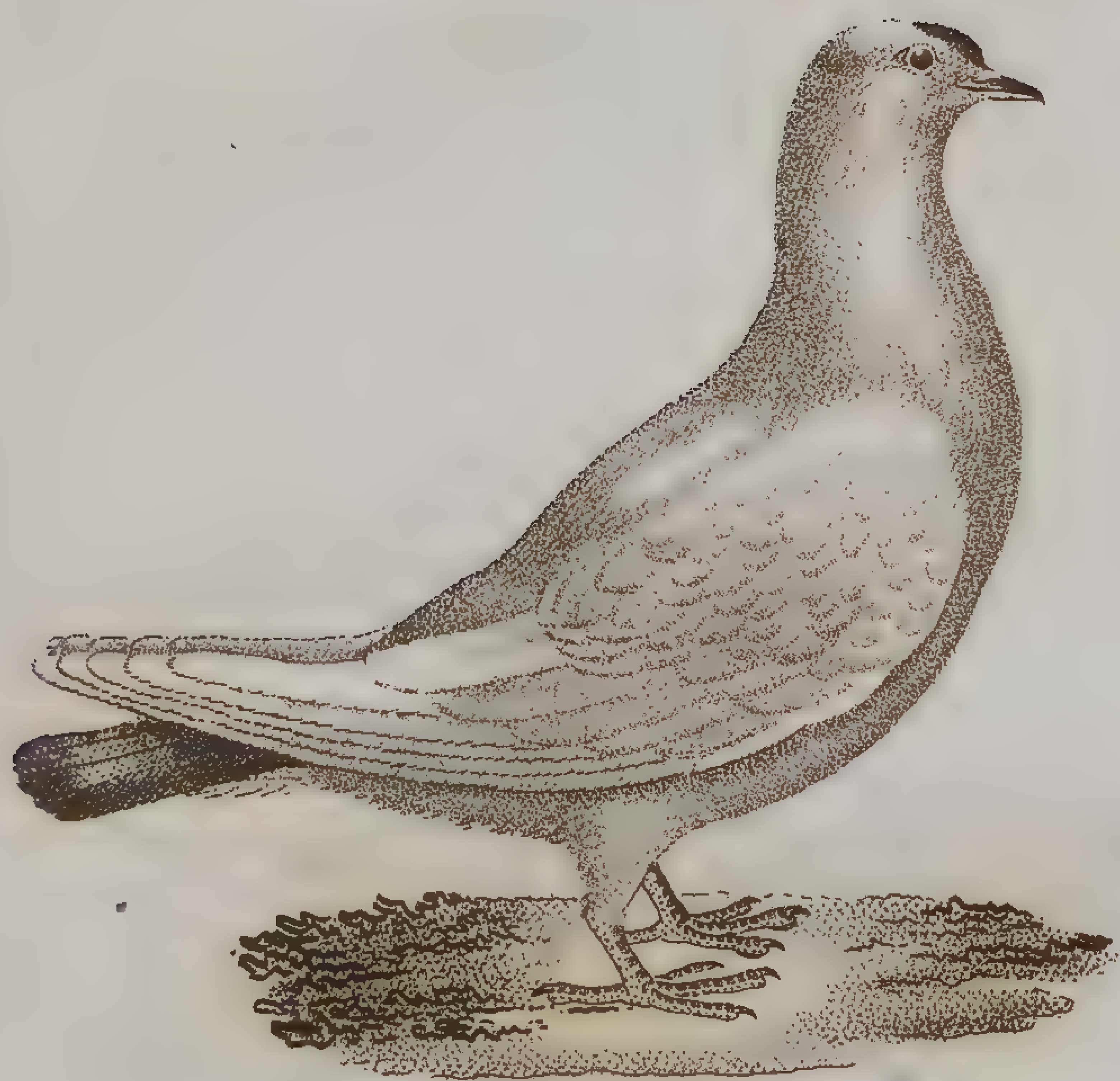
Ce pigeon est gris, avec des taches noires sur les ailes; ou rouge, ou blanc de perle, avec un fer à cheval blanc pur sur le dos. Il lui arrive souvent de se rompre quelques plumes des ailes par la violence de ses mouvemens qui semblent tenir de la convulsion. Du reste il produit assez.

VINGT-DEUXIÈME RACE.

PIGEONS HEURTÉS; *Columba impacta*.

Mandibule inférieure du bec blanche; une petite tache de bleu, de jaune, de noir ou de rouge, colorant la mandibule supérieure et se prolongeant jusqu'au milieu de la tête; queue de même couleur que la tache, et tout le reste du corps blanc. Pieds nus; iris noir.

On trouve quelquefois des pigeons heurtés qui ont la queue blanche; mais ces oiseaux dégénérés ne sont pas estimés des amateurs, qui les ont relégués avec les mondains. Du reste on obtient assez



PIGEON HEURTÉ ORDINAIRE.

Columba impacta vulgaris.

Pl. 22.



PIGEON TREMBLEUR PAON.

Columba tremula laticauda.

Pl. 23.

facilement des pigeons de cette race, en en croisant un mâle ou une femelle avec un mondain ou un volant à queue noire et plumage blanc, ce qui n'est pas rare à trouver. A la première génération les petits auront déjà une fève colorée sur le devant de la tête, et à la seconde ils pourront être parfaits.

110. PIGEON HEURTÉ ORDINAIRE; *Columba impacta vulgaris*, pl. 22.

Cet oiseau, assez estimé des amateurs, est comme marqué d'un coup de pinceau noir, bleu ou rouge. Il a un filet autour des yeux, et sa grosseur est celle d'un mondain ordinaire. Il est assez fécond.

111. PIGEON HEURTÉ SIAM; *Columba impacta lutea.*

Il ne diffère en rien du précédent, si ce n'est que la queue et le masque sont jaunes. Ces oiseaux produisent bien, même dans la captivité la plus étroite. J'en ai vu se multiplier régulièrement dans une simple cage à perroquet. Il en est de même de l'espèce précédente.

VINGT-TROISIÈME RACE.

PIGEONS TREMBLEURS; *Columba tremula.*

Ces oiseaux sont très-petits; leur bec est mince; leurs yeux, à iris jaune, manquent de filets. Leurs ailes sont pendantes sous leur queue plus ou moins relevée, et leurs pieds ne sont jamais garnis de plu-

mes. Ces singuliers animaux sont presque toujours agités d'un tremblement convulsif, surtout lorsqu'ils sont en amour. Ils ne peuvent se croiser avec aucune autre espèce sans perdre les caractères qui les font rechercher.

Les pigeons trembleurs ne réussissent pas bien dans la volière; ils volent mal et sont sujets à être emportés par le vent, à cause de la largeur de leur queue; mais comme ils se familiarisent assez facilement, souvent on les élève en cage comme objet de curiosité.

112. Pigeon trembleur paon; *Columba tremula laticauda*, pl. 23. *Columba tremula*, Rey. *Columba tremula laticauda*, Willulghby. *Columba caudata;* et en allemand, *pfau Taube*, Frisch, pl. CLI. Dans la même langue on le nomme encore *Hunerschwantz*. *Columba laticauda*, Brisson. *Pigeon paon*, Buff., pl. XIII; Sonnini, pl. LVIII, fig. 1. En anglais, *broad and narrow-tailed shaker Pigeon*.

Queue très-large, composée de 28 à 42 plumes, ayant la faculté de se redresser et de s'étaler comme celle du paon. Lorsqu'il la relève, il la porte en avant, et il rejette alors tellement la tête en arrière qu'elle touche à la queue. L'animal tremble plus ou moins quand il est dans cette attitude, et ce frémissement ressemble assez à celui d'un paon ou d'un coq-d'Inde faisant la roue. Il est tout blanc, ou blanc avec la tête et la queue noire; on en trouve même dont le manteau et la queue affectent toutes les couleurs ordinaires aux pigeons. La femelle étale

et relève sa queue comme le mâle, et l'a aussi belle. Cet oiseau produit peu, et n'est guère recherché que par son originalité.

Il paraît que cette race s'est beaucoup perfectionnée depuis quelques années, car Buffon prétend que les plus beaux ont trente-deux plumes à la queue, et l'on en trouve facilement aujourd'hui qui en ont jusqu'à quarante-deux. (On sait que tous les autres pigeons n'en ont que douze.) Frisch remarque que dans le même temps où le pigeon paon étale sa queue, ce qui lui arrive toujours lorsqu'il est en amour, et souvent dans d'autres instans, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à peu près comme l'oiseau appelé *torcol*. Gmelli Careri, cité par Buffon, dit que l'on trouve aux Philippines des pigeons qui relèvent et étalent leur queue comme le paon; sont-ce des individus qu'on y a transportés, ou les nôtres viennent-ils de ce pays-là? Une autre question plus intéressante, serait celle de savoir si ce pigeon des Philippines s'y trouve sauvage, ce qui annoncerait non pas une variété, mais une véritable espèce. Si cela était, la grande difficulté de savoir si nos variétés de pigeons de volière descendent du biset seulement, ou du biset et d'autres espèces croisées avec lui, cesserait d'être une difficulté.

113. Pigeon trembleur à queue étroite; *Columba tremula angusticauda. Columba angusticauda seu acuticauda*, Willulghby, Ray. Les Anglais le nomment *Pigeon quaker*.

Il ne diffère du précédent que par son tremblement presque continuel, et parce qu'il n'a pas la faculté de relever sa queue qui est aussi beaucoup moins large. On obtient cette variété en croisant un mâle de glou-glou avec une femelle de paon.

114. Pigeon trembleur paon de soie; *Columba laticauda setacea.*

Il ressemble en tout au paon, mais ses plumes ont leurs barbes soyeuses, séparées et tombantes comme des franges de soie ou de coton, ce qui lui ôte la faculté de voler. Il est aussi d'une très-petite fécondité. Comme le précédent, il est très-familier, et quelques amateurs en élèvent dans leurs appartemens. Sa chair a un goût de sauvage approchant de celui des oiseaux de rivières.

115. Pigeon trembleur de la Guyane; *Columba tremula Guianæ.*

Cette superbe variété, à queue large et étalée comme celle du paon, a été apportée de la Guyane dont elle porte le nom. Le fond de son plumage est d'un blanc mat; les ailes sont bleues, nuancées d'espèces d'yeux plus clairs, et rayées de barres noires.

Toutes les races de petits pigeons, croisées avec le paon de soie, produisent des pigeons de soie de toutes les formes et de toutes les couleurs; mais surtout, si on accouple celui-ci avec un pigeon dont les ailes seront barrées en noir, il en naîtra des individus dont les barres frangées de couleurs variées

imiteront des franges d'effilé et produiront un effet fort agréable.

VINGT-QUATRIÈME RACE.

PIGEONS SUISSES ; *Columba Helvetiæ.*

Grosseur et légèreté du biset ; bec mince ; point de filets autour des yeux ; plumage ordinairement panaché de rouge, bleu ou jaune, sur un fond blanc satiné ; souvent avec un ou deux colliers et un plastron brun rouge, et deux rubans sur les ailes de la même couleur que celle du plastron. Cette race est devenue assez rare dans sa pureté, parce qu'elle a été mêlée avec des volans et des culbutans. Ce n'est qu'à force d'art et de patience qu'on est venu à bout de la retrouver en croisant ces différentes variétés entre elles, ou avec des mondains riches en couleur. Le pigeon suisse ordinaire et le pigeon suisse de couleur uniforme ne diffèrent du culbutant anglais que par un bec beaucoup plus long, et par leur plumage privé de panaches.

116. Pigeon suisse ordinaire ; *Columba Helvetiæ vulgaris.*

Œil à iris jaune, plumage affectant toutes les couleurs mentionnées plus haut. Un collier et un plastron brun rouge ; ailes barrées, non panachées, et de la même couleur que le corps.

117. Pigeon suisse de couleur uniforme ; *Columba Helvetiæ unicolor.*

Point de collier ni de plastron; ardoisé et de la même couleur sur tout le corps.

118. Pigeon suisse collier doré; *Columba Helvetiæ torquata inaurata. Pigeon suisse collier jaune jaspé.* Buffon.

Ces jolis oiseaux ont la tête bleuâtre, le cou et la poitrine d'un jaune métallique très-brillant; le dos jaunâtre, comme truité de gris; les ailes et la queue bleuâtres.

119. Pigeon suisse barré orangé; *Columba Helvetiæ lineata aurea.*

Œil à iris noir; dos et cou d'un bleu clair; poitrine mordorée; deux barres orangées, étendues comme un ruban sur les ailes, dont le fond est blanc. Il produit beaucoup.

120. Pigeon suisse bai doré ou bisdoré; *Columba Helvetiæ badia aurata*; pl. 24. *Pigeon suisse collier jaune maillé*, Buffon.

Ce pigeon ressemble un peu au maillé feu, mais sa maille est plus petite en raison de sa grosseur qui est moindre; le fond en est bleu clair, avec le bord doré. Le plumage est bleu; le vol et la queue d'un bleu noirâtre. On en trouve de jaunâtres et surdorés sur la poitrine, ou bien ils ont le dos d'une couleur de bois d'acajou clair, et la poitrine d'un brun doré avec un léger plastron plus clair. D'autres ont le dos d'une couleur d'acajou mat, le cou et la poitrine d'une belle couleur changeante,



PIGEON SUISSE BAI DORÉ.

Columba Helvetiæ bis-aurata.

Pl. 24.

approchant, dit M. Vieillot, de la prune de Monsieur, ou d'un brun violâtre.

121. Pigeon suisse herminé; *ColumbaHelvetiæ alba mustellata.*

Cet oiseau, plus rare et plus beau que le précédent, en diffère par son manteau et le dessus de ses ailes qui sont blanchâtres, avec des marbrures brunes, ce qui produit un effet on ne peut pas plus agréable.

122. Pigeon suisse azuré; *Columba Helvetiæ cœruleata.*

Il ressemble assez au suisse de couleur uniforme, mais il est d'une couleur ardoisée tirant beaucoup plus sur le bleu. Il a souvent sur les ailes deux rubans de la même nuance que le collier et le plastron. Ces cinq dernières variétés sont les plus brillantes en couleurs que l'on puisse trouver dans toute l'immense tribu des pigeons.

IIe. DIVISION.—COLOMBES TOURTERELLES; *Columba turtur.*

Tout ce que nous avons dit sur les pigeons, dans la première partie de cet ouvrage, s'applique également aux tourterelles, à quelques différences près, qui seront l'objet de cet article.

Les tourterelles sont aussi répandues que les pigeons, et, comme eux, voyagent en troupes, mais

ordinairement moins nombreuses. Elles sont plus sensibles aux impressions de la température, et recherchent avec avidité, pour ainsi dire, la fraîcheur en été et la chaleur en hiver ; aussi paraissent-elles plus tard dans nos climats, et les quittent-elles aussitôt la ponte finie. Elles se plaisent dans les hautes forêts, les plus éloignées des habitations de l'homme, et les plus silencieuses. C'est là qu'elles construisent sans art, sur un grand arbre où, mais rarement, dans les taillis, un nid plat, composé de petites bûchettes ; elles y pondent deux œufs blancs, les couvent, élèvent leurs petits, et enfin agissent en tout comme les pigeons dont elles ont les habitudes et le caractère.

« La tourterelle, dit Buffon, est encore plus » tendre, disons plus lascive que le pigeon, et » met aussi dans ses amours des préludes singu- » liers. Le pigeon mâle se contente de tourner en » piaffant et se donnant des grâces autour de sa » femelle. Le mâle tourterelle, soit dans les bois, » soit dans une volière, commence par saluer la » sienne en se prosternant devant elle dix-huit » ou vingt fois de suite, il s'incline avec viva- » cité et si bas, que son bec touche à chaque » fois la terre ou la branche sur laquelle il est » posé, il se relève de même; les gémissemens les » plus tendres accompagnent ces salutations ; d'a- » bord la femelle y paraît insensible, mais bientôt » l'émotion intérieure se déclare par quelques sons » doux, quelques accens plaintifs qu'elle laisse » échapper, et lorsqu'une fois elle a senti le feu

» des premières approches, elle ne cesse de brûler, » elle ne quitte plus son mâle, elle lui multiplie les » baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et » l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte » où elle se trouve forcée de partager son temps » et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai » qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux » sont ardens : c'est qu'en mettant ensemble dans » une cage des tourterelles mâles, et dans une » autre des tourterelles femelles, on les verra se » joindre et s'accoupler comme s'ils étaient de » sexes différens ; seulement cet excès arrive plus » promptement et plus souvent aux mâles qu'aux » femelles : la contrainte et la privation ne servent » donc souvent qu'à mettre la nature en désordre, » et non pas à l'éteindre ! »

On voit, par ce que dit Buffon, que les poëtes, en choisissant la tourterelle comme symbole de l'amour, ne pouvaient trouver une allégorie plus juste, en tant qu'ils n'entendaient parler que des feux et des voluptés de cette passion ; mais lorsqu'ils ont voulu nous représenter la fidélité sous l'emblème d'une colombe, leur symbole n'a pas été aussi heureux : « La tourterelle, écrivait M. Roy » à M. de Buffon, diffère du ramier et du pigeon » par son libertinage et son inconstance, malgré » sa réputation. Ce ne sont pas seulement les fe- » melles enfermées dans les volières qui s'aban- » donnent indifféremment à tous les mâles ; j'en » ai vu de sauvages, qui n'étaient ni contraintes, » ni corrompues par la domesticité, faire deux

» heureux de suite sans sortir de la même » branche. »

Les tourterelles s'apprivoisent aisément, mais cependant on ne peut que jusqu'à un certain point les regarder comme des animaux domestiques, puisqu'il faut les retenir dans une étroite captivité pour les conserver. Si on leur donne la liberté, loin de s'attacher comme les pigeons au toit qui les aura vus naître, de ne s'en éloigner que peu, et d'y revenir chaque jour élever leur famille, elles fuiront à tire d'aile, pour aller au fond des tranquilles forêts reprendre les mœurs douces, mais sauvages, de leur espèce. Vainement on a essayé de les attacher à une volière au point de ne plus la quitter. Les amateurs qui ont tenté ces essais les ont toujours perdues; et, si quelquefois un couple ou deux, retenus par leur jeune famille, ont résisté quelques jours à la tentation d'une entière liberté, c'était pour donner à leurs petits le temps de devenir assez forts pour les suivre.

Les maladies qui attaquent les pigeons sont beaucoup moins communes chez les tourterelles; quelques-unes même ne les attaquent jamais. Cependant elles exigent aussi une grande propreté. On les tient ordinairement dans une volière ou un appartement éloigné du lieu que l'on habite, parce que leur roucoulement presque continuel est d'une monotonie on ne peut plus désagréable. Elles réussissent très-bien en cage. Seulement, ces oiseaux craignant beaucoup plus le froid que les pigeons, on aura l'attention de les placer, l'hiver,

dans un endroit chaud, ou au moins à l'abri des fortes gelées; les tourterelles blanches, et à collier, doivent surtout être garanties des rigueurs de cette saison. Les plumes de ces jolis animaux ne tiennent que très-peu à la peau, et s'arrachent avec la plus grande facilité; aussi n'aiment-elles pas à être touchées. Leur nourriture habituelle doit être le millet et la graine de chènevis; elles mangent aussi la mie de pain émietté, mais elle les relâche trop, et l'on ne pourrait les en nourrir long-temps sans les fatiguer beaucoup.

PREMIÈRE ESPÈCE.

1. TOURTERELLE DES BOIS; *Columba turtur*, Lin. *La Tourterelle*, Buffon, pl. enl. nº. 394. *Colombe tourterelle*, Temminck. En allemand *Turtel-taube*; en anglais *Turhe*, *Thuredove*.

Le dessus de la tête et le haut du cou ou la nuque, d'un cendré vineux. Sur les côtés du cou un espace noir, coupé obliquement de devant en arrière par des raies blanches, formant une espèce de demi-collier de chaque côté. Devant du cou, poitrine et haut du ventre de couleur vineuse. Dos, croupion, et couverture du dessus de la queue d'un brun cendré. Bords des ailes d'un cendré bleuâtre, les couvertures d'un roux de rouille, avec une tache noire au centre des plumes. Abdomen, couverture inférieure de la queue, et jambes blanches. Plumes

de la queue d'un cendré noirâtre, toutes terminées de blanc, à l'exception des deux intermédiaires; les deux latérales bordées de blanc. Un filet rouge autour des yeux; iris d'un rouge jaunâtre; bec brun bleuâtre; pieds rouges et ongles noirs. Longueur onze pouces. — On reconnaît facilement la femelle à son plumage d'un roux moins vif sur les couvertures, à son front moins blanc, enfin à ses grandes pennes des ailes brunâtres aulieu d'être noirâtres. — Les jeunes ont le plumage plus terne, le dessous du corps d'un roux blanchâtre, et ils manquent de demi-collier jusqu'après la première mue.

On trouve cette tourterelle dans toute l'Europe, jusque dans le nord, mais plus abondamment répandue dans le midi. Elle vit dans les bois, les taillis, et reste sédentaire dans quelques pays; mais plus communément elle émigre par bandes nombreuses et paraît se tirer en Afrique, du moins celles de l'Espagne, de la Grèce et de l'Italie. Elle n'arrive dans nos climats que fort tard au printemps et le quitte dès la fin du mois d'août. Les bois les plus sombres et les plus frais sont ceux qu'elle choisit pour s'y établir, et pour construire son nid tout plat sur la cime d'un arbre élevée. C'est là qu'il faut l'aller chercher, la prendre dans le nid peu de jours après sa naissance, si on veut la faire multiplier en captivité. Celles que l'on prend aux filets ou aux gluaux, ne s'apprivoisent pas, et ne s'accouplent jamais en cage ou dans la volière.

Quoique d'un naturel sauvage, elle se familiarise assez aisément, et l'on vient à bout de l'ac-

coupler avec la tourterelle à collier, même avec la blanche; mais les individus qui en naissent sont stériles, du moins on n'en a obtenu que de tels jusqu'à ce jour. Les métis s'accouplent entre eux ou avec des individus à collier ou des bois; ils se caressent avec la même ardeur, pondent et couvent leurs œufs avec la même sollicitude, et cependant ces œufs n'éclosent jamais, sans doute faute de germe. Cette expérience faite par Mauduyt, par M. Vieillot, et avec une espèce d'obstination par mon collaborateur M. Corbié, a toujours eu le même résultat.

La tourterelle commune, ou des bois, était regardée par Buffon comme le type des trois tourterelles que l'on élève en France; il était tellement persuadé que celle à collier et la blanche n'étaient que des variétés, qu'à peine s'en est-il occupé. Cependant il devait savoir que non-seulement la tourterelle à collier diffère de la première par le plumage, mais encore par la grosseur et l'origine. Quoiqu'il en soit, la tourterelle des bois n'est guère recherchée par les amateurs pour peupler leurs volières; les gastronomes seuls se procurent les jeunes que l'on déniche aux mois de juin et de juillet dans les bois; ils les engraissent comme les pigeonneaux, et les font servir sur leur table comme plus délicates que ces derniers.

SECONDE ESPÈCE.

PREMIÈRE RACE.

2. Tourterelle a collier; *Columba risoria*, Lath. *La Tourterelle à collier*, Buffon, pl. enlum. n°. 244. *La Tourterelle grise* des marchands, et *la Tourterelle blonde*.

Elle est un peu plus grosse que la précédente. Blanc rougeâtre sur les parties supérieures. Une légère teinte de vineux répandu sur le devant du cou, la gorge et la poitrine. Dessous du corps blanc. Pennes des ailes gris brun, bordées de blanchâtre; celles de la queue cendrées et terminées de blanc, à l'exception des deux intermédiaires; un collier noir assez étroit sur le dessus du cou. Bec gris blanc et noirâtre à la pointe. Iris et pieds rouges. Le collier des jeunes ne paraît qu'après la première mue.

Cette espèce, ainsi que la variété suivante, sont celles que l'on élève le plus fréquemment en cage et en volière, où, à l'exception du temps de la mue, elles couvent régulièrement tous les mois, si on en prend soin et qu'on les tienne dans un lieu chaud. Le roucoulement de ces oiseaux est tellement ennuyeux et fatigant, que, malgré la facilité extrême avec laquelle ils se familiarisent, malgré la grâce de leur forme et la douceur de leurs mœurs, on s'en dégoûte facilement si l'on ne peut les tenir renfermés dans un lieu écarté. En Égypte



TOURTERELLE A COLLIER.

Columba risoria.

Pl. 25.

elles sont très-communes, et il paraît que, par des soins particuliers, les habitans sont parvenus à les attacher à leurs volières qu'elles n'abandonnent jamais, quoique pouvant en sortir et se promener dans la campagne en toute liberté.

On trouve la tourterelle à collier vivant en état de nature, dans les Indes, la Barbarie, le Sénégal, et peut-être toute l'Afrique. Comme nous l'avons dit, on réussit aisément à l'accoupler avec la tourterelle des bois, mais les métis qui en proviennent sont inféconds et ne peuvent par conséquent reproduire leur variété, ni former une race comme le dit Buffon. Schwenckfeld a décrit un de ces mulets sous le nom de *turtur mixtus*, provenant d'un mâle de tourterelle commune et d'une femelle de tourterelle à collier. On n'élève guère ces animaux que pour l'agrément de leur plumage, quoiqu'on puisse facilement engraisser leurs petits, et que leur chair soit assez délicate.

SECONDE RACE.

3. Tourterelle blanche; *Columba Veneris*.

Temminck fait de cet oiseau une espèce particulière, qu'il nomme *tourterelle blonde blanche*; mais les autres naturalistes ne la regardent que comme une variété constante, ou race particulière de la précédente; et ceci nous paraît d'autant plus vraisemblable, que les tourtereaux qu'elle produit avec elle sont constamment féconds, tandis que

ceux qu'elle produit avec la tourterelle des bois sont toujours mulets.

J'ai donné à cette charmante variété le nom latin de colombe de Vénus, parce que c'est ordinairement avec ces oiseaux que les peintres et les poëtes nous représentent la mère des amours. Cette tourterelle est un peu moins grosse que la précédente; tout son plumage est blanc; elle manque de collier; cependant ce collier est indiqué sur le dessus de son cou par des plumes plus raides que les autres, et d'un blanc un peu plus mat. Cet oiseau plus délicat que les deux précédens, demande des soins plus minutieux, et surtout plus de chaleur. Du reste ses habitudes et ses mœurs sont absolument les mêmes.

On l'accouple facilement avec la tourterelle à collier; mais les petits qui en naissent varient très-peu de plumage; ils sont le plus souvent, absolument semblables à la tourterelle à collier, ou à la tourterelle blanche, et dans ce dernier cas ils n'ont jamais le collier noir. Ceci est une singularité qui n'arrive jamais dans les pigeons, dont les petits peuvent tenir du père et de la mère, tandis que dans les tourterelles ils sont toujours tout un ou tout autre, quoique cependant on rencontre, dans la même couvée, un tourtereau blanc et un tourtereau gris.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

PRIX. . . { Figures noires. . . . . 6 fr.
Figures coloriées. 12
Papier vélin, fig. coloriées. . 24 }

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

